

La Revue Franco-Américaine

Publication mensuelle illustrée

SOMMAIRE:

	PAGES
J.-L. K.-LAFLAMME	—Une vacance..... 545
LOUIS GERENVAL	—Entre l'Amour et le Devoir..... 549
MICHEL RENOUF	→Une opinion anglaise sur le Congrès de Québec..... 564
ARTHUR BUIES	—La Presse canadienne-française (Con- férence)..... 571
CHARLES DUPIL	—Faut pas s'en étonner..... 583
LEON KEMNER	—Revue des faits et des œuvres..... 586

ROMAN

PRIX DU NUMÉRO: 20c

PRIX DE L'ABONNEMENT: \$2.00 PAR ANNÉE

DIRECTEUR

J.-L. K.-LAFLAMME

MONTREAL

SOCIÉTÉ DE LA REVUE FRANCO AMERICAINE

MCMXXII

LA REVUE FRANCO-AMERICAINE,

mensuelle illustrée, est publiée dans la première quinzaine de chaque mois.

L'abonnement est de deux piastres (\$2.00) par année. Toujours faire tomber le renouvellement pour le 1er mai. L'abonnement, invariablement payable d'avance, devra être fait par billet de banque [lettre recommandée], par mandat de poste ou d'express, par chèque payable à l'ordre de la Revue Franco-Américaine et au pair à Montréal ou par bon postal.

Quand on se sert de son chèque personnel, ajouter 15 cents pour l'échange.

Pour changement d'adresse, mentionner l'ancienne, écrire bien lisiblement la nouvelle, et joindre 10 cents en timbres-poste.

Taux d'annonces: 20 cents par ligne agate. Pour contrats d'annonces, s'adresser à: **LA REVUE FRANCO-AMERICAINE, 2437 case postale, Montréal.**

Nous avons encore quelques séries complètes de la REVUE à vendre reliées et non reliées.

DEMANDEZ NOS PRIX

S'il vous manque quelques numéros pour compléter votre série, c'est encore ici qu'il faut s'adresser.

La Revue Franco-Américaine.

Savez-vous que la REVUE FRANCO-AMERICAINE, la plus belle, la mieux illustrée, sort des presses de

L'IMPRIMERIE BILAUDEAU

71 ET 73 DES COMMISSAIRES

MONTREAL

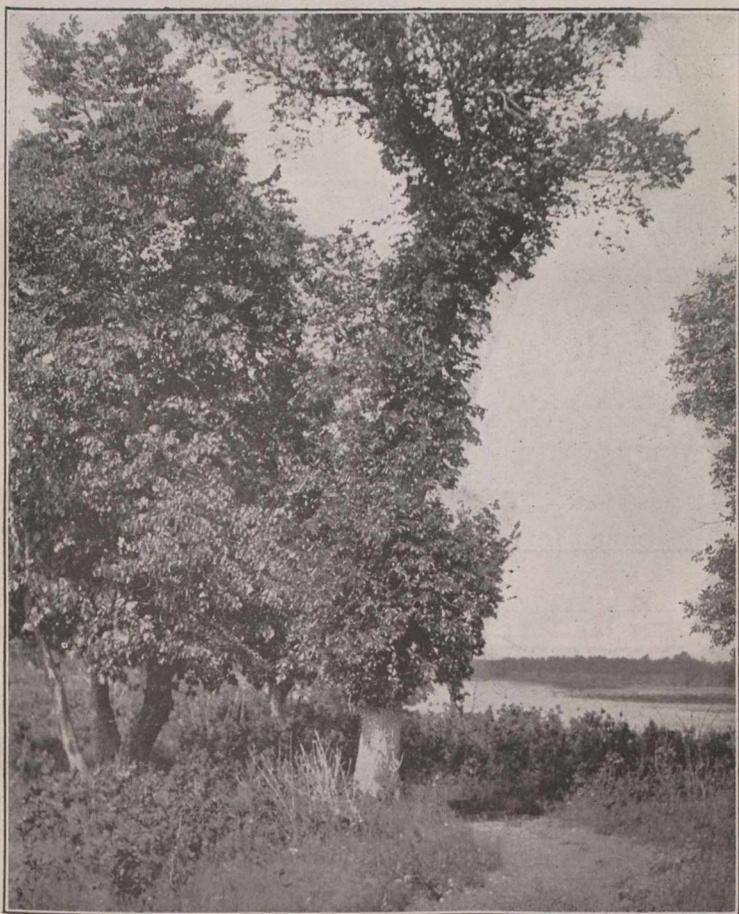
Avez-vous des travaux à faire faire? Oui, n'est-ce pas? Alors, venez donc nous voir.

L'ILLUSTRATION

Supplément de "La Revue Franco-Américaine"

Vol. IX. No 6.

Montréal, 1er OCTOBRE 1912



Avant la chute des feuilles.

Cliché du C. P. R.



La récolte du blé dans les immenses plaines de l'Ouest Canadien.



L'Ouest Canadien à l'époque des récoltes requiert toutes les mains disponibles du pays.

Cliché du C. P. R.



Les meules dans l'Ouest Canadien.

Cliché du C. P. R.



La pêche au Saumon, Colombie Britannique, Canada.



Les dernières pêches de l'année.

Clichés du C. P. R.



Le Caribou dans la forêt canadienne.



Comment voyageaient les découvreurs du Canada.

Clichés du C. P. R.



Colonie d'abeilles avant leur mise à l'ombre pour l'hiver.

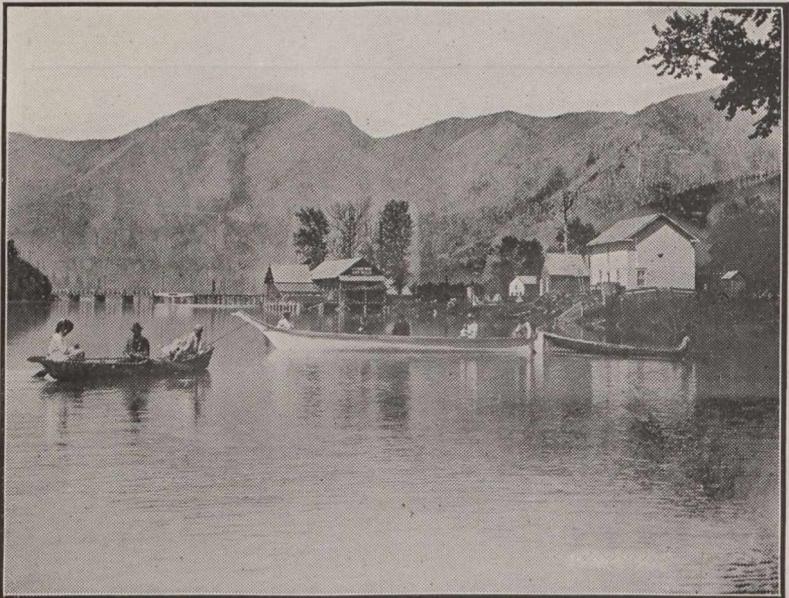


Le temps de la "cueuillette"

Clichés du C. P. R.



Campement dans les bois.



Places balnéaires du Canada.

Clichés du C. P. R.

Les deux Filles de Maître Bienaimé

(SCENES NORMANDES)

PAR

Marie Le Mière

(Suite)

Elle détacha de son cou la médaille, cher et pieux souvenir dont elle n'avait pu encore se séparer. Elle la donne, comme elle a tout donné. Puis, découvrant la jambe, affreuse à voir hélas ! elle recommence sa tâche d'infirmière.

Pendant ce temps, on fête encore à la Haie-d'Epine ; Louis, l'homme du progrès sain et véritable, est aussi l'homme des traditions. Pour les sarrasins, il ne veut pas servir de la batteuse ; il tient à la vieille coutume qui resserre les liens entre les agriculteurs, groupe les bonnes volontés et les joyeux courages, clôture par un banquet champêtre la série des moissons de l'année.

Aussi, le soir, la grande cuisine fibre et flamboie. On a dû rallonger la table, car ils sont là vingt-cinq, et tous fraternisent, petits cultivateurs, domestiques de la maison, employés des fermes voisines. Et les énormes quartiers de viande circulent, entourés de nuages odorants, et le cidre en bouteille lance les bouchons vers les poutres. Louis Chaumel est assis à la "place du maître", sur une banquette perpendiculaire aux bancs, scellée au petit côté de la table. C'est de là que, bien souvent, il a présidé au repas des siens, pour leur distribuer le bon grain sous forme d'une causerie amicale ; c'est de là qu'il contemple la fête, avec son sourire grave et doux. On cause, on rit très haut, mais toute note grossière est instinctivement évitée ! chacun des convives subit, sans y prendre garde, l'influence de ce milieu si digne et si noble dans sa simplicité.

On vient d'offrir au maître le présent des batteurs : un gros bouquet de fleurs artificielles sous globe, quand, soudain, un mouvement se produit du côté du seuil. Par la porte ouverte sur le soir bleuâtre, quelqu'un est entré lentement : un être silencieux, hésitant, qui s'avance peu à peu, agitant ses cils pâles dans l'éblouissement des lumières. Et c'est une stupeur générale.

—Tiens, tiens ! souffle-t-on, le fils Brissot !—Voilà dix ans qu'il n'avait mis les pieds chez personne !—Qu'est-ce qu'il veut donc, le malheureux gars !...

—Autrefois, murmura Mme Jacques, on disait que les "innocents" apportaient avec eux la bénédiction du bon Dieu ! Ça serait encore plus vrai pour celui-là que pour un autre : innocent, il l'était déjà avant de rester comme il est ; la chose est sûre et certaine !

Louis, d'un élan, s'était levé, et, traversant la salle, il allait prendre par la main ce visiteur inattendu.

—Ici, Eugène ! Ici, mon camarade ! Tu as raison de venir ; il y a place pour toi chez nous. . . Un couvert, vite ! et serrez-vous un peu, s'il vous plaît, ajouta-t-il, faisant asseoir le pauvre garçon auprès de lui.

Eugène regardait ça et là, sans parler, comme interdit de sa démarche. Personne ne lui demanda pourquoi il était venu ; aurait-il pu répondre ? Savait-il à quelle impulsion il avait obéi en errant, ce soir là, du côté de la Haie-d'Épine, en se laissant attirer par le ruissellement de lumière et la rumeur de joie débordant au dehors ?

Très blanc et très blond sous la lampe suspendue, il sourit, il triqua ; sa présence pouvait apitoyer les cœurs, mais non répugner aux yeux ni assombrir la réunion. Il avait toujours par instinct gardé le soin de sa personne ; on l'eût pris volontiers pour un de ces jeunes sourds-muets, dont l'âme, privée d'expansion, s'est concentrée au dedans, mystérieuse et douce. Cependant le bourdonnement s'enflait sous les poutres sono-

res ; des voix montèrent par-dessus le tintement des fourchettes sur les faïences.

— Maître Louis, vous qui chantez si bien, vous allez nous chanter quelque chose ?

— Certainement, mes amis.

Debout, les deux mains au bord de la table, il couvrit d'un regard intense la scène qu'il dominait ; et la scène était belle, et son bon cœur, à lui, venait de recevoir une commotion. . . Louis Chaumel se sentait vibrant, ce soir-là, comme il ne l'avait plus été depuis trois ans ! Une chanson se plaça d'elle-même sur ses lèvres, et de sa voix chaude, naturellement expressive, il entonna *La Glèbe*, de Botrel.

Il te viendra de la grand'ville
Des beaux parleurs qui te diront
Que le labour est trop servile
Qui t'oblige à courber le front.
Ils te diront : " Laisse la terre,
Viens ayec nous, bon paysan ! "
— Pousse l'araire et fais-les taire

En leur disant :

" Attendons la moisson nouvelle,
C'est du bon pain qui germe là ! "
La Glèbe est belle
Lonla !
La Glèbe est belle,
Admirons-la !

. . . Une à une s'égrenèrent les strophes puissantes ; Louis Chaumel voyait se refléter, sur les rudes figures, ses propres émotions, et son enthousiasme en redoublait. Ce fut avec une ampleur souveraine, un éclat inattendu, qu'il lança le couplet final :

Il te viendra des Sans-Famille,
Des Sans-Patrie et des Sans-Dieu
Qui te diront : " Prends ta faucille,
Prends ton fusil, prends ton épieu :
Malheur aux grands de cette terre,
C'est notre tour, profitons-en ! "
— Hausse l'épaule et fais-les taire

En leur disant :

“ Assez de pitié !—vraie ou feinte,
De blasphèmes comme cela !...

La Glèbe est sainte,

Lonlq !

La Glèbe est sainte

Respectons-la !

“ Un tonnerre d'applaudissements fit trembler la Haie-d'Épine... “ Bravo ! maître Louis, bravo ! ” s'écriait-on de toutes parts. “ Ça, c'est beau ”, disaient les uns. “ Ça, c'est vrai ” disaient les autres... Mais alors il se passa quelque chose d'imprévu.

Eugène s'était levé : il étreignit passionnément les mains de Louis Chaumel, et tout le monde l'entendit articuler d'une voix distincte :

—Merci... merci...

Étroitement unis, très grands tous deux, ils présentaient un tableau frappant : on aurait dit deux frères. Une seconde, les yeux de l'“ innocent ” étincelèrent comme les yeux de l'homme superbe qui semblait l'envelopper d'une protection aimante. Puis Eugène, laissant son verre plein, quitta la table et se dirigea droit vers la porte... Après le premier moment de stupéfaction, on courut pour le rejoindre, on l'appela, mais en vain : l'apparition s'était évanouie... Et tous les convives se regardèrent, comme pour se demander s'ils avaient réellement vu ce qu'ils venaient de voir.

... Deux heures après la Haie-d'Épine commentait encore cet incident étrange. Mme Chaumel, aidant ses servantes à remettre la cuisine en ordre, écoutait la grand'mère qui murmurait, en se dirigeant tout doucement vers l'escalier des chambres :

—Ça ne m'étonnerait pas quand elle finirait par le guérir ! Vous ne savez pas, vous, Marie, comme elle s'y prend avec lui, à longueur de jour. Ah ! il faut la connaître : c'est une fille qui ne se fait pas valoir... Mais, quand on la connaît...

Le jeune cultivateur, sous le rideau de la fenêtre, regardait les étoiles qui, cette nuit-là, étaient splendides.

—Auguste ! appela t-il tout à coup.

—Me voilà, Maître Louis.

—Demain matin, tu iras dire à Maître Bienaimé que, s'il le veut, mes hommes se chargeront de lui organiser sa batterie. Il n'en aura pas de dérangement, car, la journée faite, j'emmènerai tous mes gens souper chez moi.

Un matin de la semaine suivante, Mathilde, rentrant des communs, vit une forme maigre et tordue se glisser le long du mur de la maison.

—Papa ! s'écria-t-elle effrayée. Vous vous êtes levé ?

—Oui, j'affolais là-haut. Ils faisaient un bruit d'enfer dans la cuisine... Mais je ne peux pas appuyer sur cette maudite jambe.

—N'appuyez pas ! Prenez bien garde ! supplia-t-elle. Asseyez-vous.

Il secoua la tête et ordonna :

—Ma canne.

Sa fille apporta un bâton luisant, hérissé, qu'il avait taillé jadis dans une énorme épine.

—Où allez-vous ! interrogea-t-elle anxieusement.

—Pas loin...

Il allait donc encore, malgré sa fièvre et sa faiblesse, se faire empoisonner chez cette femme ! Qu'advierait-il, grand Dieu ! et comment lutter ? Comment ?... Mathilde eut une inspiration audacieuse :

—Papa, dit-elle soudain en le retenant par le bras, puisque vous êtes un peu mieux et qu'on doit battre les sarrasins jeudi... si on faisait la fête ?

Le malheureux fermier eut un soubresaut de tout son corps endolori.

—Ça n'a pas de sens, ce que tu dis là... Et tu sais bien que les choses sont arrangées autrement.

—Oui ; mais que voulez-vous ? J'ai réfléchi. Je trouve que ça serait plus digne. Tant que nous serons à la Closerie, il faut qu'elle tienne son rang... C'est mon avis, du moins.

—Ça ne se peut pas... Comment veux-tu qu'on s'y prenne ?

—Oh ! il n'y aurait pas de fatigue pour vous. Les gens de la Haie-d'Epine seront là : ça fera cinq ou six bons fléaux qui mettront tout le monde en train. Pour ce qui est du souper, ça me regarde... C'est de la dépense, bien sûr ; mais, ajouta-t-elle, plus bas, quand je devrais me passer d'une robe pour cet hiver... Le soir, vous présiderez, comme d'habitude... Vous étendrez votre jambe, tout à votre aise... Allons, papa ?

Il résistait encore, fortement tenté, néanmoins, par son amour-propre, ses souvenirs, tous ses instincts de race.

—Non, non, répéta-t-il ! Ça me coûterait trop de voir chez moi une chose pareille... en me disant que c'est la dernière fois !

—Qu'est-ce qu'on sait ? murmura Mathilde, les yeux perdus dans la lumière.

Peu à peu, l'idée s'imposait au fermier ; une préoccupation nouvelle chassait de son âme la tentation malsaine... La fierté du paysan, touchée au bon endroit, galvanisait tout l'être. Brissot levait la tête vers sa fille... Droite sur le seuil, la main au cadre de la porte, elle avait l'air de soutenir la ferme... Ah ! comment Mathilde, comment la Closerie étaient-elles encore debout !...

—Enfin, je ne dis pas non, conclut Maître Bienaimé.

Eugène se trouvait là, muet et passif comme d'ordinaire.

—Donne-moi le bras, garçon, ordonna Brissot.

—Où allez-vous ? répéta Mathilde.

Et, malgré le spectacle poignant de ces deux misères s'appuyant l'une contre l'autre, son cœur eut un battement d'espérance, car le fermier, tournant le dos à la rivière, répondit :

—Je vais voir mes sarrasins.

XII

AU PAYS BLEU

Haletant, vertigineux, l'express Paris-Nice est sorti des brumes et des frimas ; le jour s'est levé sur une côte enchan-

tée. Mais ni la pureté de la mer et du ciel, ni l'ardent coloris des falaises, ni la blancheur des villes caressées d'une lumière au reflet oriental, n'existent pour le sombre voyageur qui s'enfoncé, les bras croisés, dans un coin de compartiment.

A la station précédente, un groupe nombreux est monté près de lui ; d'un mouvement instinctif, cet homme a rabattu son chapeau sur ses yeux. Où va-t-il ? Ah ! il va tenter une démarche désespérée, et s'il échoue... A cette perspective, un tressaillement l'agite de la tête aux pieds. Lui qui riait de tout, à quelle extrémité sinistre en est-il donc réduit ?

Quand un homme a dissipé ses ressources, gaspillé sa vie, l'heure vient, presque fatalement, où, n'ayant plus devant lui aucune issue honorable, il se précipite, affolé, de mensonge en mensonge, d'indélicatesse en indélicatesse. La lettre à la fois indignée et suppliante où Mathilde faisait appel au cœur de Léa n'est point parvenue à sa destinataire... et Daubreuil est demeuré un instant déconcerté devant ces pages de douleur.. Mais que répondre au terrible dilemme qui se posait, de plus en plus pressant ? La nécessité brutale était là. Roger laissa les choses suivre leur cours ; les dix mille francs arrivèrent. Qu'était-ce que dix mille francs près du total de ses dettes ! Il versa un acompte, et voilà qu'une idée insensée envahit le malheureux : l'idée qu'en se servant du reste, il pourrait, si la chance lui était favorable, regagner instantanément tout ce qu'il avait perdu !

Oh ! il ne se risquerait pas... il procéderait doucement, avec toutes les précautions imaginables... Mais devant le tapis vert, sa tête s'égara ! La passion le tenait, rongeaît par toutes les fibres cet être sans ressort moral... Que se passa-t-il alors ? Il ne se le rappelle plus ; au bout de deux heures, il se réveilla les mains vides, la prunelle hébétée, le cerveau hanté de lugubres visions. Comment rentrer au logis ? Comment se présenter devant sa femme, qu'il avait volée ?

Dégrisé, hagard, il erra longtemps, en proie à des remords qui le rendaient lâche... Par peur des scènes déchirantes, il

déserta la maison pendant des jours et des nuits. Léa se croyait abandonnée ; les créanciers redoublaient de menaces.. Que fit-il alors ? Quel démon lui souffla cet expédient inavouable ? Est-il possible qu'on en arrive là, si facilement et si tôt ?

... A chaque station, Daubreuil regarde autour de lui comme un fugitif traqué... Les arrêts lui causent une torture, et cependant, plus il approche du but de son voyage, plus ses traits se creusent, plus ses orbites se ploient... Comment sera-t-il reçu ? Comment pourra-t-il se résoudre au terrible aveu ?

... Là-bas, un peu en dehors de Nice, une villa, chef-d'œuvre d'élégance frêle enfoui dans les palmes, abrite Amélie, Sur l'ordre des médecins, Marguerite a emmené vers le soleil sa mère, dont la poitrine atteinte ne peut plus supporter les hivers humides et froids... En ce moment, sous les ombrages de la terrasse, devant l'immensité, la jeune fille songe, souffre et prie... Elle prie pour la malade dont l'âme, au lieu de s'élever doucement vers l'Eternité proche, se cramponne éperdûment à la terre qui fuit, à l'or acheté si cher.

—Laissez-la moi encore, Seigneur ! Elle est ma mère, et je voudrais tant, oh ! tant ! vous la rendre sans lui dire adieu !

Une voiture roule sur la pente entre les jardins fleuris ; elle s'arrête devant l'entrée ; quelqu'un descend... Roger ! Ce n'est pas possible ! Mlle Daubreuil devient aussi pâle que le marbre où s'appuie son coude : elle a remarqué l'allure chancelante et aperçu les traits méconnaissables. Elle se précipite au bas des degrés, et, serrant à les briser les mains de son frère :

—Qu'y a-t-il ? interrogea-t-elle, palpitante. Quel malheur ?...

Elle entraîne le jeune homme vers un petit salon, referme soigneusement la porte... Dès qu'ils sont seuls, Roger s'affaisse sur un canapé et balbutie :

—Marguerite, sauve-moi !

.

Au bout d'un quart d'heure, une sonnette, impatiemment ébranlée, retentissait par toute la maison,.. Deux servantes accoururent vers la chambre de Mme Lagarde, et virent leur maîtresse apparaître sur le seuil dans un peignoir blanc qui faisait pitoyablement ressortir l'altération de son visage terreaux.

—Où est mademoiselle ? interrogeait Amélie. Voilà trois fois que je l'appelle ; serait-elle sortie par hasard ?

—Mademoiselle est au salon, répondit l'une des bonnes.

—Priez-la de venir... immédiatement. J'ai besoin d'elle.

Et Amélie, la bouche crispée, se rejeta sur sa chaise longue ; bientôt sa fille entra. L'attitude, la physionomie de Mlle Daubreuil étaient assez éloqu岸tes par elles-mêmes ; et cependant Mme Lagarde interrogea précipitamment :

—Me suis-je trompée ? Est-ce *lui* ?

—Maman...

—S'il vient pour me demander de l'argent, je ne le reçois pas, entends-tu ? déclara péremptoirement la belle-mère.

—Oh ! vous serez bonne, vous aurez pitié...

—Inutile, inutile... D'ailleurs, tu n'as pas affaire à lui ; reste avec moi.

—Je vais vous l'amener, dit la touchante enfant, avec un regard d'angoisse.

—Je te le défends !... Il ne me laissera donc jamais en repos !... exclama-t-elle avec une répulsion intraduisible. Il faut qu'il me tourmente, qu'il me harcèle... jusqu'à la fin !

Marguerite, glissant à genoux sur un pouf, appuya sur l'épaule de sa mère, sa tête suppliante.

—Oh ! maman, implora-t-elle, emprisonnant de ses petites mains, les mains sèches et dures, recevez-le par amour pour moi. Il a été coupable, sans doute, mais il est si malheureux !

—Cela ne me regarde pas ; suis-je responsable de ses folies ?

Oui, elle l'était dans une certaine mesure ; lui avait-elle jamais inculqué d'autres principes que ceux de la misérable

morale mondaine ? S'était-elle ingéniee à remplacer près de lui les parents disparus !

—Il faut qu'on le sauve pourtant, sanglota Marguerite. D'abord, il n'est pas seul... il est père ! Et son enfant du moins n'est coupable de rien.

—Tout cela est superbe ; mais n'ai-je pas aussi des enfants, moi !

—Il ne s'agit pas de nous appauvrir ; il suffirait d'une somme qui pour vous... Oh ! si vous saviez comme je tiens peu à l'argent ! Je voudrais me dépouiller de tout quand je vois des malheureux... Puisque je vous prie, puisque je vous conjure ! prenez quinze mille francs sur la dote que vous me destinez !

Mais Marguerite eût-elle prié avec des larmes de sang, Mme Lagarde n'eût pas fléchi. Non ; fût-ce à la veille de tout abandonner, elle ne lâcherait pas involontairement une seule parcelle de ces biens conquis par l'ambition, l'intrigue, la lutte à mort !

—Quinze mille francs ! fit Amélie avec une sorte de rire convulsif. Tu en parles à ton aise ; sais-tu ce que cela représente ? La moitié de mes revenus !

—Oh ! maman, insista Marguerite d'une voix entrecoupée, c'est mon frère, et il s'agit de prévenir les pires malheurs... S'il allait, dans un coup de folie... Mon Dieu, mon Dieu... C'est la dernière fois, il me l'a juré. La leçon est assez dure !

—On connaît la valeur de ces serments-là !

La jeune fille se tut, tournant de tous côtés son regard de détresse.

—Vous ne savez pas qu'il est sans place ! balbutia-t-elle enfin. Dans quelques jours, ils seront tous trois sur le pavé... Il est ici, il attend, il se dévore... Oh ! tenez ! annonça-t-elle en se redressant soudain... Vous allez le voir, et vous aurez pitié de son enfant... de son enfant !..

Vite elle disparut comme un rayon qui se retire... Amélie retomba en arrière ; ses mouvements saccadés faisaient étin-

celer à ses oreilles des solitaires splendides qu'elle ne quittait jamais. Elle se redressa au moment où l'on frappait à sa porte. Elle n'avait pas eu le temps de défendre sa solitude : son beau-fils était devant elle.

Mme Lagarde détourna les yeux ; puis, son irritation nerveuse atteignant le paroxysme :

—Tu connais ma réponse, articula-t-elle ; pourquoi viens-tu la chercher ? Où est ta soeur ?

—Je l'ai éloignée, répondit-il d'une voix creuse ; j'ai besoin de vous parler, à vous seule.

Car devant cette Marguerite, si blanche et si pure, il n'avait pas eu le courage d'aller jusqu'au bout de ses confidences. Une honte l'avait retenu... Et maintenant, en face de l'aversion, du ressentiment qui l'accueillaient, il sentait de nouveau les mots lui rentrer dans la gorge... les mots qu'il devait, cependant, articuler à tout prix !

—Qu'as-tu fait ? Tu as joué ? prononça la voix tranchante.

Il se tut, cillant devant ce regard insoutenable.

...—Et tu t'imagines que je paierai tes dettes de jeu ?

—J'en ai d'autres, et l'on poursuit à outrance... Mais cela n'est rien...

Et, le rouge au front, la prunelle égarée :

—J'étais aux abois, acheva-t-il précipitamment... J'ai perdu la tête... J'ai imité une signature... J'ai...

Un cri étouffé retentit.

—Un faux ! Tu as fait un faux ! Misérable !

—Je n'avais pas l'intention... Je voulais réparer ensuite... je croyais...

—Tais-toi... Un faux ! répéta-t-elle, pressant ses paumes l'une contre l'autre. Alors... c'est la prison !

—J'y échapperai peut-être... si vous intervenez... saccada Roger comme hors de lui-même. Seulement il faudrait... faire vite ; je crois qu'on est sur la voie... Hier, aux bureaux, j'ai été remercié... avec des sous-entendus significatifs... Je n'ai plus qu'une ressource... payer intégralement mes dettes pour

obtenir le silence... et m'embarquer pour me créer une situation au loin.

Elle entendait à peine : l'alternative la serrait comme une main qui étrangle ! En prison, un Daubreuil ; le frère de ses enfants ! Elle en était donc là : ou laisser flétrir le nom de sa fille et de son fils, ou lâcher de l'or pour cet être, autrefois antipathique et maintenant odieux !...

La situation ne pouvait être douteuse... Avoir dépensé tant de subtilités et d'artifices, avoir troublé une âme, dévoyé une existence, semé la discorde dans une famille... tout cela pour aboutir précisément à ce qu'elle voulait éviter !

Pareille à une morte qui marcherait, la malade traversa la chambre. Daubreuil suivait ses mouvements avec des yeux d'halluciné. Elle s'approcha d'un secrétaire, en tira des billets qu'elle compta et recompta, puis, les jetant tout froissés sur une table :

— Prends et va-t'en ! ordonna-t-elle. Que je n'entende plus parler de toi... Que ta soeur ne te revoie jamais !

— Après-demain je serai sur le paquebot du Havre ! déclara Daubreuil, ouvrant son pardessus pour y cacher la somme qui lui brûlait les doigts, qui lui brûlait le coeur !

Oui, malgré sa légèreté coupable et même criminelle, il souffrait d'en être réduit là, d'accepter une aumône jetée par force, avec un mépris écrasant, et sans une parole de pitié !

Et la femme ? Et l'enfant ? Où les emmènerait-il ? que deviendraient-elles ? Mme Lagarde ne le demanda point ; elle n'eut pas une pensée pour les deux faibles créatures englobées dans la catastrophe. Le geste qu'elle venait de faire l'avait brisée ; l'échec de ses combinaisons, l'avait, pour ainsi dire, anéantie... Le jeune homme écartait la portière ; tout à coup il se retourna. Amélie effleura, d'un dernier regard, celui qui avait été pour elle l'étranger, l'intrus, l'obsession tyrannique et détestée... celui qu'elle avait cependant promis d'aimer comme un fils.

— Merci... prononça Roger d'une voix rauque.

Il n'ajouta rien. Pouvait-il, même en cet instant... surtout en cet instant, lui donner le titre de mère ! Elle n'en avait pas voulu. Un remous agita la portière... un pas s'éloigna sur les dalles... Amélie poussa un soupir de soulagement : il était donc parti ; le visage efféminé que le cauchemar de ces dernières semaines avait stigmatisé de façon si dure venait de disparaître sans retour !

Daubreuil, comme un somnambule, traversait de nouveau le péristyle à colonnettes, dont la perspective s'allongeait harmonieuse. La mer bleue chantait sa chanson à la villa de marbre. Une forme aérienne glissa entre les roses du parterre... Marguerite !

—Ai-je réussi ? questionna-t-elle avidement, en saisissant le bras de son frère.

Incapable d'articuler, il fit un signe affirmatif.

—Oh ! Dieu est bon, reprit-elle, levant son pur visage. Maintenant, c'en est fini de la vie insensée, n'es-ce pas, mon ami ? Tu vois où cela mène. Et j'ai foi dans ta parole !

—Oui, fini... fini... répondit-il d'un accent étrange.

Elle l'embrassait, et l'embrassement de cette innocence causait à Daubreuil un indéfinissable malaise. Il se dégagera vivement, attacha sur elle des yeux troubles, répéta tout bas : "Merci, merci..." Puis il sortit sans regarder en arrière. De même qu'il n'avait pas osé lui dire : "J'ai commis une action dégradante", il n'osa pas lui dire : "Je m'en vais pour toujours".

XIII

LA GRÈVE

Avec des grincements de tous ces rouages, des déclanchements brutaux, l'horloge au lourd balancier de cuivre vient de sonner dix heures du matin ; cependant, vues de l'intérieur, les fenêtres de la cuisine ont une teinte plombée ; le reflet du feu, se projetant au dehors, éclaire la cour noirâtre où la tourmente de neige commence à sévir.

Seul au coin de la cheminée, plongé dans une sorte d'hébétéude, Maître Bienaimé ferme à demi les yeux ; il ne saurait dire s'il éprouve de l'angoisse ou du soulagement à sentir sombrer toutes ses énergies, à ployer enfin sous une accumulation de malheurs trop accablante pour ses épaules, à laisser murmurer, dans le fond de son âme, la parole déprimante : " Advienne que pourra ! "

Voilà bien trois semaines qu'il n'est sorti ! L'inflammation de la jambe s'étend, gagne le genou ; le fermier ne peut plus se mouvoir qu'en s'appuyant de toutes ses forces sur une canne ou sur un bras étranger ; il est incapable d'aller jusqu'à ses champs les plus proches. Ce matin, Mathilde est venue, selon l'habitude, lui demander ses ordres, et, pour la première fois, il a répondu ; " Fais comme tu voudras ! " Elle lutte encore, elle, la pauvre fille ; qu'espère-t-elle donc ? Hier, après souper, ils ont causé longuement : Mathilde voudrait mettre Molineau à la porte. Que cet homme-là soit un malfauteur, qu'il ait dérobé des volailles, des provisions, cela est possible, mais ce que Brissot refuse absolument d'admettre, c'est l'entente du valet avec certaine personne. Cela n'a pas seulement de bon sens. Mathilde a beau répéter : " S'il nous vole, il faut qu'il ait, dans le village, une maison recéleuse ", elle a beau prétendre qu'un soir, l'ayant épié, elle l'a vu entrer avec toutes sortes de précautions chez la débitante Maître Bienaimé défend cette honnête femme contre laquelle il n'y a rien à dire... Molineau a pu se cacher pour aller prendre un verre : qu'est-ce que cela prouve contre Mme Hochard ?

Ah ! Mathilde, Mathilde !... Mais où donc est-elle ? Le fermier a froid, malgré le feu ; tout à l'heure elle est sortie précipitamment ; la porte mal refermée claque aux rafales, qui s'engouffrent dans la pièce et tordent la flamme en volutes grondantes...

— Etes-vous là, mademoiselle Brissot ?

Le vieillard sursaute et se redresse : une femme en cheveux, tenant un parapluie, apparaît dans la baie.

—Ah ! vous êtes tout seul, monsieur Brissot ? continua-t-elle d'un air surpris ; j'aurais un mot à dire à votre fille.

—Vous pouvez bien me le dire, à moi ; entrez, madame Hochard.

La silhouette molle, un peu épaisse, s'avança dans la pénombre.

—Sans reproche, fit la veuve, d'un ton à la fois déférent et cordial, il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu. Ça ne va donc pas, la santé ?

—Non, je vous en réponds.

Elle s'était approchée et le regardait de haut en bas.

—C'est triste de souffrir, et ça doit vous gêner de voir tout ce ménage-là autour de vous, murmura-t-elle d'un accent de bonhomie, en jetant un coup d'œil circulaire sur le désordre environnant. Oh ! sans offense ! Quand Mlle Mathilde et vos domestiques sont occupés dehors, ils ne peuvent pas être dedans. On sait bien qu'il y a de ces corvées... Attendez, je vais vous arranger ça, moi.

—Ce n'est pas de refus, je vous assure que ça me soulage, répondit-il en la voyant déjà circuler, prompte et souple, parmi la vaisselle disséminée.

—Monsieur Brissot, demanda-t-elle tout à coup, du fond de la cuisine, n'auriez-vous point perdu quelque chose ?

—Qu'est-ce que vous dites ?

—Est-ce qu'il ne vous manquerait pas des volailles, par exemple ? reprit Mme Hochard, étouffant prudemment sa voix.

—Oui, oui, répondit le fermier, étonné de la question ; j'en ai perdu et des belles ! Quatre en quinze jours. Ça peut arriver à tout le monde, malheureusement : les poules vont sur la rue, et alors... N'empêche que je serais bien aise de savoir...

—Il y aurait peut-être moyen de vous renseigner, souffla la rusée coquine.

—Hein ?

—Je ne suis pas très sûre, mais je me défie...

Et, s'appuyant au dossier de la chaise :

—La maison du coin, expliqua t-elle, le pouce tendu dans une certaine direction. Veillez de ce côté-là... Vous employez le garçon, parfois. Il n'est pas utile que vous fassiez vivre des gens qui vous dévalisent...

—Ah ! matin... gronda le paysan. Vous croyez?... Merci, Mme Hochard.

Comme il aurait voulu que Mathilde fût là ! Elle eût été forcée de reconnaître l'absurdité de ses imaginations : on se garde bien, certes ! de parler d'un vol dont on a été complice.

—Voilà ma commission faite, conclut la débitante, en rajustant son fichu de laine. Je me sauve ; j'ai du fricot sur le feu... Meilleure santé !

Il regretta qu'elle fût si pressée. Elle était soigneuse, elle était attentionnée, elle était causante et pas fatigante, elle avait la voix douce... Et puis, l'habitude de la voir, de l'entendre... Les yeux engourdis du vieillard erraient à travers la pièce ; il aperçut, à portée de sa main, sur une planche où s'aligeaient des tasses, une carafe demi-pleine qu'il n'avait pas remarquée tantôt ! La femme en rangeant l'avait oubliée là, sans doute...

Dehors, il neigeait. La neige tombait, non pas en flocons larges, en lambeaux d'hermine, mais en grains dur est sifflants que la bourrasque chassait avec fureur. Déjà ils poudraient les toits, marbraient le sol de taches blanches. Sous un hangar où se dressait, au milieu des cuves, un pressoir énorme, des poules frileuses, blotties dans un coin, formaient un amas de plumes hérissées ; au bas d'une échelle appliquée contre le mur de l'écurie s'amoncelaient des bottes de paille, et la cour était déserte. Mais un bruit houleux y retentissait, venant d'une construction de planches ouverte sur la route et adossée à la remise. Dans cette étable en appentis, un groupe, dont Molineau occupait le centre, devisait très haut, gesticulait

avec violence. Une lueur de triomphe éclatait dans les prunelles de l'inquiétant personnage... Son heure était venue ; à quoi bon se contraindre désormais ? n'était-il point le maître de la situation ? n'avait-il pas pour lui la force du nombre ? Ne tenait-il pas dans sa main ces hommes qu'il travaillait depuis des mois.

Mathilde apparut, haletante, secouant les brins de neige dont elle était couverte.

—Voilà le troupeau ! s'écria-t-elle. Les litières sont-elles prêtes ?

Une rumeur courut sous l'abri.. Les yeux ardents luisaient dans des visages hostiles... Les hommes, mains inactives, s'adossaient aux planches ; deux d'entre eux avaient la pipe aux lèvres.

—Vous n'avez rien fait depuis que je suis partie ! exclama la fille du fermier. Qu'est-ce que vous attendez pour vous mettre à l'ouvrage ?

—On ne rentre jamais les bêtes avant la mi-décembre, répondit l'un des valets.

—Cela dépend du temps ; les abreuvoirs sont "pris" et il y avait du verglas ce matin !

Mais un coup d'œil avait suffi pour apprendre à Mathilde que les cerveaux étaient surexcités au dernier point.

—Ça se peut, répliqua un jeune, à l'air sombre ; seulement, on nous en demande trop, ça fait trop de corvées les unes sur les autres. Hier, c'était le cidre ; nous avons encore les bras rompus d'avoir transporté les "tinées"... Nous ne travaillons pas plus longtemps dans ces conditions-là !

Molineau s'avança, insolent, les deux mains dans ses poches.

—Eh bien ! les camarades, lança-t-il, en avez-vous assez d'être tondus comme des moutons ? Etes-vous décidés à secouer la tyrannie et à présenter vos revendications ?

—Voilà, fit le grand valet en retirant sa pipe : il nous faut à chacun une augmentation de dix francs par mois, et il faut

à tout le monde une meilleure nourriture : de la viande deux fois par jour, autrement on ne marche plus.

La jeune fille, à peine plus pâle que de coutume, leur faisait face avec une dignité simple et souveraine. Alors... c'était une révolte générale ? Et il fallait tenir tête à cet orage, d'autant plus effrayant qu'il ne laissait point le temps de réfléchir et qu'il se déchaînait sur le désordre et la ruine ! Là-bas, des piétinements, des cris dans la tempête annonçaient l'approche du troupeau.

Que faire, mon Dieu ! que faire ! Elle pouvait répondre à ces individus en leur montrant la porte... Mais après ?

— Appelez les choses par leur nom et dites carrément que vous vous mettez en grève, articula-t-elle avec une ironie indignée.

— C'est ça ! riposta Molineau, gouailleur ; la grève des bras croisés.

Et se cambrant dans sa carrure de taureau, il joignit le geste à la parole, barrait son torse énorme de ses deux bras velus.

— Ah ! c'est beau, la grève, continua la fille de Brissot sans reculer d'une ligne. Vous voyez cela dans les journaux : des maisons brûlées, des coups de fusil... Vous n'en arriverez peut-être pas là, mais qu'on tue ou qu'on ne tue pas, c'est toujours la même chose au fond quand on a de la haine...

— C'est bien ça ! Haine aux patrons ! interrompit l'anarchiste en un éclat tonnant.

La parole monstrueuse ne souleva pas une protestation. Oh ! fallait-il que la jalousie, la cupidité, l'orgueil stupide, tous les instincts de la "bête humaine", en un mot, eussent été diaboliquement cultivés chez ces malheureux êtres !

— On est exploité ; on se défend, déclara durement le jeune domestique aux yeux de méridional. On n'est pas des lâches, à la fin !

— Savez-vous qui vous exploite ? repris la fille intrépide : les gens qui vous content des mensonges, car ils se servent de

vous, tout en se moquant de vous ! Et savez-vous ce qui est lâche ? C'est d'abuser de la maladie de votre maître.

—Il n'y a pas de maîtres ! hurla Molineau, exaspéré par l'allusion. Personne n'a le droit de commander ; personne n'a le devoir d'obéir.

—Et qui est-ce qui vous paie ? riposta Mathilde.

—Avec quel argent ? proféra l'énergumène, rouge comme une braise. Il n'y a pas de propriétaires : la propriété, c'est le vol !

Les fureurs, qu'il croyait pouvoir enfin déchaîner impunément, débordaient et grondaient comme un torrent sauvage. Mathilde haussa les épaules ; maintenant ses yeux, ses joues, ses lèvres brûlaient ; la gravité des circonstances l'électrisait ; encore une fois, l'élan de son courage et de son dévouement la rendait vibrante.

—Alors, qu'est-ce que vous voulez ? répliqua-t-elle avec sa calme logique de campagnarde. Le plaisir de mettre le désordre partout et de crier : " A bas ! " ? Ce n'est point ça qui nourrit, par malheur. Et vous autres, vous êtes de l'avis de cet homme-là ? continua Mathilde en se détournant de Molineau. A quoi ça vous mènera-t-il ? Quel bien vous a-t-il fait pour mériter votre confiance ? Quand on est digne de foi, on ne se cache pas de ses idées ; on se montre du premier coup tel qu'on est, au lieu d'agir d'abord comme un voleur...

—Dites donc ! clama le scélérat avec un geste menaçant.

—Vous me permettrez bien de parler, Molineau, et si vous faisiez seulement mine de nous toucher, mon père ou moi, ces gens-là nous défendraient, j'en suis sûre, malgré que vous les ayez montés contre nous.

Personne ne répondit... Mais qu'elle était grande ainsi, seule devant ces révoltés, avec, derrière elle, toute l'immensité blanche !

Les bêtes arrivaient ; le troupeau, masse énorme, sombre et mugissante dans les tourbillons de neige, se pressait à la barrière.

—Faites entrer là, dans le champ, dit Mathilde au conducteur.

L'homme obéit ; puis, ayant regardé ses compagnons, comme pour prendre un mot d'ordre, il vint dans l'étable se ranger à côté d'eux.

Molineau vociférait encore.

—Laisse-la parler, murmuraient les autres ; nous ne sommes pas des lâcheurs, mais il faut qu'on s'explique.

—Voilà, reprit-elle, évitant toujours de s'adresser à l'anarchiste ; vous vous êtes tous engagés ou rengagés pour un an à la dernière Saint-Clair. Vous n'avez pas le droit de poser, en cours d'année, des conditions nouvelles. De quoi vous plaignez-vous ? Ne saviez-vous pas, en vous louant, que dans la culture il y a des moments de presse où les domestiques, comme les maîtres, doivent peiner ? Et pour la nourriture, est-ce que vous ne connaissiez pas les usages du pays ? Vous êtes nourris comme nous, acheva Mathilde avec force... Vous avez déjeuné ce matin ? moi, pas encore.

Ils se regardèrent, pris au dépourvu par cette conclusion.

—On ne vous veut pas de mal, déclara le grand valet ; on ne veut que la justice.

—Si l'on vous a fait des injustices sans le savoir, dites-les, au moins, qu'on puisse les réparer ! Reprochez-nous des choses nettes et qui se tiennent ! Vous voyez bien ; je ne vous répons pas que nous n'avons plus besoin de vous ; nous avons tous besoin les uns des autres, c'est pour cela qu'il faut s'aimer les uns les autres au lieu de se haïr. Il y en a sûrement parmi vous qui ont encore un peu de cœur... Je leur demande à ceux-là : Est-ce bien, ce que vous faites ?

Il n'avait point prévu ce genre de résistance ; ces appels à la simple humanité, au simple bon sens, empruntaient à la situation de Mathilde quelque chose de si frappant que les révoltés, sauf Molineau, éprouvaient un secret malaise. Le raisonnement déroutait ces esprits frustes, qui avaient accepté sans discussion une influence favorable à tous les mauvais

penchants. Mis en demeure d'exposer leurs idées, ils ne voyaient plus clair ; ils ne savaient plus que dire.

—Et votre conscience ? reprenait-elle, car vous en avez une, tout de même, et, dans le fond, vous croyez encore au bon Dieu...

—Le bon Dieu ! ricana Molineau ; à d'autres, à d'autres ! Il n'en faut plus !

—Ni Dieu, ni maître : voilà sa religion, fit Mathilde. Allez-vous avec lui jusque-là ? Vous trois, qui êtes mariés, vous êtes-vous mariés sans prêtre ? Et y en a-t-il un de vous qui se commanderait un enterrement sans prière et sans croix ?

—Il ne s'agit pas de ça, mademoiselle, interrompit brusquement le grand valet ; d'abord on n'avait pas affaire à vous. C'est avec le patron qu'on voulait s'expliquer.

—Lui et moi, c'est tout un, affirma-t-elle ; mais si vous tenez à ce qu'il vous le dise, il vous le dira.

L'instant d'après, elle atteignait le seuil de la cuisine ; les tisons presque éteints faisaient une tache rouge, non éclairante, dans l'obscurité.

—Papa, vos gens sont en révolte ! annonça la fille de Brissot en se précipitant. Molineau les excite. Ils refusent le travail...

Le fermier ne répondit pas ; en se penchant, Mathilde aperçut, dans l'ombre, deux yeux à la fois incertains et luisants. Elle se détourna, et ses bras tombèrent.

—Encore, soupira-t-elle d'un air de souffrance poignante. Mais comment donc, mon Dieu ?

Quelque chose lui montait à la gorge. La nature, pourtant, finissait par réagir. Alors, elle devait se débattre, seule, au milieu de pareilles conjonctures ? Et quand les rebelles se présenteraient, la menace à la bouche, devant leur maître, ils le trouveraient dans cet état ?... Oh ! fallait-il cette humiliation ? fallait-il cet abandon ?

Il n'avait pas dû, cependant, en si peu de minutes, absorber une quantité considérable d'alcool... Était-il impossible de le

réveiller pour le jeter dans la lutte ? Mathilde étreignit le bras de son père.

—C'est la grève chez vous... la grève ! articula-t-elle. Entendez-vous Molineau comme il crie !

Toute la cour résonnait sous des imprécations féroces. On eût dit l'accès d'un fou furieux... Brissot dressa l'oreille.

—Qui est-ce qui commande à la ferme ? poursuivit Mathilde. Lui, ou bien vous ?

—Ah ! tonnerre ! exclama le vieillard, qui sursauta comme cinglé d'un coup de fouet.

—Allons-y ! proposa-t-elle hardiment.

Elle enlaça le fermier, le guida vers la porte. La commotion qu'il venait de subir l'avait presque arraché à son engourdissement ; le froid du dehors fit le reste ; et, bientôt dans l'ouverture de l'étable, s'encadra un groupe saisissant. Les cheveux blancs du père effleuraient l'épaule amaigrie de la fille. Avec une énergie impérieuse, qui pouvait bien être la dernière étincelle d'un feu près de mourir, Brissot, le doigt tendu vers Molineau, ordonnait :

—Toi, tu vas filer tout de suite !

—Je filerai si ça me plaît ! riposta l'impudent coquin.

—Alors tu prétends rester chez moi malgré moi, brigand qui mets la révolution dans ma ferme ! Pour qui me prends-tu ? Je te donne un quart d'heure pour faire tes paquets.

Molineau lui lança un regard de défi, puis, employant l'argument qu'il jugeait irrésistible :

—Hé bien ! vous autres, cria-t-il à ses camarades, qu'est-ce que vous attendez ? Sommes-nous solidaires, oui ou non ? En route !

Mais, à sa grande stupeur, à son indicible rage, il saisit un flottement, pour ne pas dire un recul.

—C'est vrai que nous sommes liés avec lui, avoua pourtant l'un des hommes.

—N'étiez-vous pas liés d'abord avec nous ? répondit Mathilde. Cela compte-t-il, un engagement qui en détruit un

autre ? Non, vous ne le suivrez pas ; vous n'êtes pas de son espèce ! D'abord où iriez-vous ? conclut-elle, désignant l'immense voile blanc que la tempête agitait et déchirait sur la campagne.

Ils perdaient contenance, s'embarrassaient dans des phrases vagues. Ils commençaient à comprendre que Molineau les avait engagés dans une aventure dangereuse ; peut-être aussi un remords se glissait-il en eux devant l'infirme, ruine humaine, et l'admirable fille qu'ils mettaient aux prises avec cette éventualité effrayante : la ferme sans bras au cœur de l'hiver !

Molineau se promenait autour des murs comme un fauve exaspéré.

— Ils vont "caler" ! ils vont "caler" ! rugissait-il, écumant. Ah ! les traîtres ! ah ! les chiens !

— Dis donc ! répliqua le grand valet ; on ne se laissera pas insulter par toi !

Le bandit, dont la frénésie oblitérait totalement le cerveau, se campa devant son maître.

— On verra, exclama-t-il, si tu as le droit de me débarquer en cours d'année ! Viens-y donc un peu devant le tribunal !

— Le tribunal ? riposta Brissot. Ça te va bien d'en parler ! Tu n'en as donc pas peur ?

L'anarchiste pâlit atrocement.

— Voilà des mots que tu me paieras ! lança-t-il, en s'éloignant du côté des écuries.

Déjà les valets, sans rien dire, se remettaient à transporter la paille pour les litières. . . Un quart d'heure plus tard, Molineau, seul et sinistre, ses hardes sur l'épaule, ses yeux hagards dans son visage convulsé, sortait par la barrière de la Closerie. Au milieu de la route, il se retourna, le poing tendu et hurla comme un loup, dans le vent et la neige :

— Prends garde à ton magot, espèce d'affameur ?

.

Mathilde avait vaincu. Mais, au soir de cette terrible journée, elle sentit bien qu'elle ne pourrait dormir. Le fermier avait repris sa place dans l'alcôve d'en bas. Longtemps sa fille tourna et retourna autour des bâtiments, inspecta les fermetures ; puis, ayant regagné l'étage, elle alla d'une fenêtre à l'autre, et finit par s'accouder à la sienne.

Elle était si enfiévrée qu'elle ne s'apercevait point des rigueurs de la température. La tourmente, qui avait duré tout le jour, faisait trêve, mais sur le jardin se répandait un de ces clairs de lune brouillés, mobiles, qui prêtent à toutes les illusions, et, par conséquent, favorisent les rôdeurs de toute espèce. La jeune fille avait, depuis plus d'une heure, éteint sa lumière ; elle restait debout contre l'appui, égrenant son chapelet, quand, subitement, son cœur cessa de battre... N'apercevait-elle pas une ombre humaine qui se projetait là-bas sur une plaque de neige, au pied d'un poirier ?

Mathilde se pencha jusqu'à mi-corps en dehors de la fenêtre.

— Qui est là, dans le jardin ? cria-t-elle.

Le vent souffla en une longue plainte, secoua une pluie crépitante sur le sol.

— Ravageot ! Ravageot ! appela Mathilde.

Le chien de la basse-cour grogna sourdement, puis il se tut ; la lune se cachait ; les formes blêmes des arbres paraissaient suspendues entre ciel et terre... Fallait-il, pour une imagination, réveiller le malheureux fermier, jeter l'alarme dans toute la Closerie ? La jeune fille essaya de raisonner froidement, de préciser sa crainte : sans doute on pouvait s'introduire dans le jardin par les vergers ; escalader les haies n'était qu'un jeu pour un malfaiteur hardi. Mais comment pénétrer dans la maison ? De ce côté, il n'y avait, au rez-de-chaussée, que deux fenêtres, fort étroites et pourvues de solides barreaux ; la porte du corridor était munie de verrous comparables à ceux des prisons ; la porte grillée de la basse-cour semblait également infranchissable. Cependant Mathilde ne se décidait point à s'étendre sur son lit.

... Peut-être l'influence du temps entrainait-elle pour une part dans cette agitation. Le lendemain matin, l'ouragan redoublait de violence et régnait en maître sur la campagne. Tous les troupeaux étaient rentrés. Aucun bruit de vie animale ou humaine n'essayait de lutter contre le formidable concert de la nature. Néanmoins, à travers cette furie des éléments, une femme se risquait, ferme et sûre. Enveloppée d'une mante à capuchon, elle descendait du village qui rejoint Bruneville en s'éloignant du marais. Elle ralentit le pas, sembla hésiter : à sa gauche s'ouvrait un porche flanqué de deux vases de pierre d'où la neige montait en pyramide.

—Il faut bien ! dit-elle ; je ne peux faire autrement.

Et Mathilde Brissot franchit le seuil de la Haie-d'Épine. Dès lors qu'elle entrainait, elle ne pouvait entrer qu'en voisine en amie ; elle ne frappa même point, et, s'arrêtant au milieu du couloir :

—Y a-t-il du monde ? appela-t-elle d'une voix haute.

Elle agissait un peu comme en rêve, et la fièvre faisait briller ses yeux à l'ombre du capuchon. Tout de suite une porte joua au fond du corridor et le maître de la maison, en habits de travail, s'approcha :

—Mathilde ! exclama-t-il en se découvrant avec un geste de surprise.

—Bonjour, Louis : est-ce que je pourrais voir votre mère ? Cela va peut-être la déranger à cette heure-ci, mais je suis tellement pressée !

—Elle vient de partir pour un enterrement, répondit le jeune homme, et ma grand'mère est en haut, un peu souffrante. Mais si venez pour une affaire, Mathilde. . .

—Oui, oui, pour une affaire, répéta la fille de Brissot ; je me trouve dans un grand embarras, et. . . tenez, Louis, achevante-elle en le regardant franchement, je vais m'adresser à vous, puisque je vous rencontre. Je vous crois capable de me renseigner très bien.

—En tout cas, je suis à votre disposition, répondit-il avec empressement.

Il la précédait à travers la cuisine, et sa main tourna le bouton d'une porte.

—Oh ! je n'ai pas le temps de m'asseoir, protesta Mathilde.

Il n'insista point, ayant déjà remarqué chez elle ces rares délicatesses. . . Elle aimait mieux l'entretenir ici même dans cette grande cuisine où chacun pouvait passer.

—Je vous remercie de votre confiance, reprit Louis Chau-mel en souriant légèrement, et vous me permettez d'ajouter que je la mérite un peu, car je suis un ami, vous savez.

—Je sais bien.

—Alors, continua-t-il, se faisant de plus en plus cordial, dans votre embarras vous êtes venue à nous ? Vous n'avez donc rien contre nous, Mathilde ?

—Rien du tout, je vous assure ! Comment auriez-vous pu vous le figurer ?

Elle avait dit cela sans aucune arrière-pensée ; le péril qui menaçait son père et sa Closerie la poussait en avant, l'arrachait complètement aux retours sur elle-même.

—Telle que vous me voyez, poursuivit-elle sans transition, j'arrive de chez le garde-champêtre.

—Comment ! s'écria Louis d'un air d'inquiétude.

Ce n'était plus pour Mathilde l'heure de se fermer, de se contraindre. Il fallait tout dire, et vite : le temps était précieux. La chaleur moite de l'intérieur commençait à fondre la neige collée aux vêtements de la jeune fille, et elle rejeta en arrières son capuchon mouillé. Avec son profil aux lignes nettes et hardies, sa taille très haute que le manteau drapait amplement, comme elle était bien à sa place entre les vieux buffets superbes, sous le plafond élevé ! comme elle complétait admirablement le décor de beauté simple, pittoresque et sévère ! Les deux mains allongées et réunies, les sourcils tendus, elle parlait, revivant la scène de la veille. Ami, certes, il l'était, celui dont le regard sérieux et pénétrant l'encourageait

et semblait lire, sur les lèvres, des mots qu'elles n'articulaient pas. Rien qu'à sentir près d'elle cette intelligence, cette bonté, cette force, la jeune fille éprouvait un soulagement. A mesure qu'elle avançait dans son récit, l'attention de Louis Chaumel devenait ardente, presque douloureuse.

—Alors, interrompit-il soudain, vous n'avez pas eu peur ?

—Je n'y pensais pas ! répondit Mathilde avec un mouvement d'épaules.

Il se détourna un peu, appuya sur sa main le bas de son visage :

—Une femme ! murmura-t-il comme à lui-même ; une femme seule... Ah ! c'était dur, et pour se tirer de là, il fallait vraiment...

—Ce que j'ai fait, c'était à moi de le faire, reprit-elle avec sa merveilleuse simplicité... Je vous disais donc que Molineau s'en est allé, en criant toutes sortes d'injures et de menaces... Et, cette nuit, il est venu rôder dans le jardin.

—En êtes-vous sûre ? questionna le jeune homme, tressaillant vivement.

—A peu près maintenant... Il pouvait être minuit, une heure... quand j'ai cru apercevoir de ma fenêtre un homme dans une allée... C'était très vague et, comme rien ne bougeait, je n'ai pas voulu m'exposer à réveiller la maison. Je me suis dit que c'était une idée... Pourtant, comme j'aimais mieux en avoir le cœur net, je suis descendue de bonne heure au jardin et j'ai visité partout...

—Vous avez remarqué des traces de pas ?

—Non, il gelait trop fort ; seulement la haie est toute défective au coin, tout écrasée ! Il y a des branches par terre ; j'ai même trouvé, aux ronces, un petit lambeau de linge. On ne peut pas s'y tromper : quelqu'un est entré par là !... En m'entendant crier, il se sera sauvé... S'il allait revenir ?

—Scélérat ! gronda Louis Chaumel dont les prunelles bleues lancèrent une flamme.

—Qu'est-ce que je pouvais faire, dites, Louis ? interrogea Mathilde, levant ses grands yeux qui implorèrent inconsciemment aide et protection. Papa est malade de la scène d'hier ; je n'ai pas osé l'effrayer, ajouter à... — Elle s'arrêta court, rougit et reprit : les domestiques ? je ne me fie pas beaucoup à eux ; ils sont restés, mais un peu par force, et ils auraient peut-être peur de Molineau... Donc, j'ai couru d'un trait chez le garde-champêtre... Il n'aime pas à se déranger, et il n'est pas toujours de bonne humeur. Il a prétendu que je m'étais trompée, qu'un homme qui veut mal faire ne s'en vante pas, que le chien aurait aboyé... Je lui ai répété que les chiens n'aboient pas, d'habitude, contre les gens qu'ils connaissent ; que l'individu est capable de tout et nous en veut à mort. Mais j'ai eu beau dire...

—Je vous réponds qu'il marchera, le garde-champêtre, interrompit le cultivateur en bondissant. Un apache comme ce Molineau doit être arrêté, ne fût-ce que pour vagabondage... On veillera sur votre Closerie, Mathilde ! et, pour commencer, moi qui vous parle, je ferai cette nuit la ronde avec mes gars !

—Ne vous exposez pas !

Ce cri avait jailli, spontané, involontaire. Louis regarda profondément Mathilde. Un beau, un fier, un très jeune sourire releva sa moustache brune tandis qu'il répondait :

—N'ayez pas peur ! je suis de taille à me défendre !

—Non, non, c'est trop ; je me le reprocherais, dit-elle en détournant la tête. D'abord, Molineau ne reviendra peut-être pas dès aujourd'hui.

—Vous ne m'empêchez pas d'agir pour débarrasser le pays d'une telle canaille. C'est mon droit.

—Alors... merci ! appuya Mathilde en lui tendant une main qu'il serra énergiquement, avec une franche sympathie.

—Ne me remerciez pas, protesta-t-il en se redressant, le visage illuminé. Je suis très heureux de vous défendre, vous et votre père. Ne vous inquiétez de rien, Mathilde, je me

charge de tout. Si le bandit n'est pas empoigné un de ces jours par la police, nous le prendrons au traquenard... à moins qu'il n'ait déjà quitté la contrée !

Peu après, sous le porche crêté de neige, Louis était debout, la regardant partir. Le vent du nord le cinglait, mais ses membres, endurcis aux intempéries, ne frissonnaient pas. Il avait, d'ailleurs, l'âme trop émue d'admiration, de respect, pour sentir autre chose que cette émotion rare... Un grand souffle d'enthousiasme, de joie forte et vivifiante l'avait saisi tout entier.

— Ah ! vaillante... vaillante... murmura-t-il.

Elle avait disparu depuis cinq minutes et il était encore là.

XIV

LA VENGEANCE DE MOLINEAU

Pendant des nuits et des nuits, âpres et glacées, des factionnaires mystérieux, se relayant, ont monté la garde autour de la ferme ; mais, malgré toute leur vigilance, ils n'ont saisi ni un pas étouffé, ni un mouvement suspect, ni une ombre furtive. On croirait que Molineau s'est volatilisé ! En vain Louis Chaumel, s'étant assuré, sous main, des concours dévoués, fait rechercher l'individu à travers le pays : aucun indice, aucune trace. Le temps accomplit son œuvre, dissipant les frayeurs, endormant les défiances ; par surcroît de précaution, des volets ont été mis aux petites fenêtres grillées donnant sur le jardin. Mais Mathilde pense qu'elle s'est trompée, que, peut-être, elle a pris pour Molineau un vagabond en quête d'une aubaine ou simplement d'un gîte.

Elle a prié Louis de ne plus se déranger et, de fait, le maître de la Haie-d'Epine n'a, maintenant, aucune raison plausible pour mobiliser son monde. La fille de Brissot ne sait pas que toutes les nuits, tantôt à une heure, tantôt à une autre, le jeune homme se lève sans bruit, prend son bâton, siffle son chien, sort par la petite porte et se dirige vers cette

Closerie dont la pensée l'obsède encore. Il longe extérieurement les haies et les murs, s'arrêtant çà et là, retenant son haleine, pour s'assurer que rien ne bouge.

Peu à peu, des bruits se répandent : certaines gens affirment avoir vu Molineau traverser la rivière sur le bac et s'en aller vers le sud, au lendemain de son renvoi de la ferme ; d'autres, qui reviennent de Coutances, prétendent l'avoir reconnu parmi les chemineaux qui travaillent de ce côté à l'établissement d'une voie ferrée. De tout cela une conclusion paraît se dégager : c'est que l'anarchiste a cru devoir s'éloigner par prudence.

C'est un rude hiver. Les tempêtes du nord se succèdent, jetant les épaves sur les grèves, sévissant sur tout le Cotentin avec une fureur croissante.

Un soir de janvier, vers onze heures, deux paysans ayant pris le dernier train suivaient en carriole la rue du village séparé de Clairville par une chaussée longue d'un kilomètre. Des branches fouettaient l'air et se rompaient ; des tuiles, des ardoises tombaient pour se briser avec fracas. Tout à coup l'un des hommes se dressa, le doigt tendu vers la gauche.

—Le feu ! s'écria-t-il.

—Il n'y a pas de doute, répondit l'autre.

Là-bas, entre les arbres, brillait comme une énorme tache de sang lumineux.

—On dirait que c'est à la ferme, chez Maître Bienaimé, reprit le paysan. Au galop !

Le cheval fonce en avant ; les cris : " Au feu ! au feu ! " poussés par toute la puissance des deux robustes poitrines, dominent la force des rafales. Oh ! ce vent complet ! Déjà un éventail rougeâtre se déploie dans le noir. Sont-ce les granges qui flambait ? Sont-ce les écuries ? Non : le feu a été mis à l'arrière de la maison ! Ce côté du bâtiment disparaît sous une fumée dont les flocons striés d'écarlate roulent sur le chemin et se répandent dans le ciel. Tout s'éclaire lugubrement, et

dans le village, au bord de la rivière, une rumeur commence à courir.

Les deux voyageurs sautent hors de la carriole, et voient soudain passer devant eux comme un tourbillon... Un homme de haute taille et qui paraît hors de lui-même accourt, suivi de plusieurs autres ; aidé par eux, il escalade la barrière, se jette dans la cour où le chien aboie follement ; puis il ouvre les portes des écuries où les valets, déjà éveillés par les bruits du dehors, se lèvent à la hâte.

—Le feu chez les maîtres ! clame-t-il, haletant. Vite des cordes, des haches, des échelles !

Les chevaux, effrayés, se mettent à hennir.

—C'est un coup de Molineau, pour sûr, s'écrient les domestiques... Fameuse canaille, tout de même !

Louis Chaumel étouffe d'angoisse ; il ébranle la porte de la cuisine sous des chocs violents... Comment se fait-il que personne ne lui réponde, que la façade repose dans ce calme épouvantable, que les fenêtres du rez-de-chaussée demeurent immobiles sous leur revêtement de bois ? Le jeune cultivateur s'empare d'une hache, brise un volet, défonce un carreau, bondit dans la pièce envahie par une fumée irrespirable.

—Maître Bienaimé ! Maître Bienaimé ! M'entendez-vous ? Etes-vous ici ?

Deux formes pâles traversent la cuisine et heurtent le jeune homme : les servantes, demi-vêtues, s'enfuient en hurlant. Une boiserie craque ; une lumière aveuglante envahit l'intérieur. Louis se précipite vers l'alcôve dont les rideaux s'enflamment, arrache du lit le vieillard suffoqué, le roule dans une couverture et s'élance au dehors.

—Mes enfants ! mes enfants ! profère Brissot, reprenant conscience.

—J'y vais !

... Mathilde s'était réveillée en proie à une oppression extraordinaire. Une lueur moins blanche que celle de la lune flottait autour d'elle, dansait sur le lit de Léa. La jeune fille,

engourdie, ouvrit la fenêtre et recula en un long cri d'horreur : une masse de flammes venait de passer devant ses yeux. Grand Dieu ! l'incendie !

Mathilde chancela, mais elle se signa et fut étonnée de la force dont ce signe la revêtit ; elle sentait son corps rigide, lourd et froid comme un bloc de marbre, et cependant, à cette chair épouvantée, un principe supérieur commandait irrésistiblement.

En deux secondes elle met sa robe, ses chaussures, et, pensant à son père, elle court d'abord à l'escalier. Mais Eugène ! Peut-elle descendre sans lui ? Mathilde vole à son frère dont la chambre donne aussi sur le jardin ; elle s'abat contre le lit, secoue les épaules du jeune homme en répétant :

—Le feu à la maison ! Lève-toi, Eugène ! Sauvons papa ! Sauvons-nous !

Mais l' "innocent", en proie à un tremblement convulsif, s'enfonce, gémissant, entre ses draps. Mathilde, au désespoir lui serre les poignets à le faire crier, et, lui présentant ses habits :

Vite, vite ! O mon Dieu ! ô sainte Vierge !

Pendant ce temps, que se passe-t-il en bas ! Jamais elle n'aurait imaginé une telle agonie. Elle entend des vitres éclater, des objets lourds tomber, rouler ; un bruit sinistre, à la fois sifflement et grondement, lui emplit les oreilles. Certainement le foyer est proche, et comment ferait-elle descendre Eugène par la fenêtre, au milieu des tourbillons ardents que le rez-de-chaussée vomit au dehors ?

Des clameurs houleuses, révélant l'imminence du péril retentissent autour de la ferme. En vain Mathilde presse, conjure : on dirait que le malheureux garçon est pris d'un accès de folie ! Il se cramponne obstinément au bois de sa couche. Des jets de fumée âcre s'échappent par les fissures du plancher, l'air devient asphyxiant : Eugène ne bouge pas.

—Debout !

A ce commandement sec, énergique, Mathilde se retourne.

éperdue. Dans les clartés rougeoyantes, un homme tout noir s'élançait : par où a-t-il passé ? Avec une promptitude, une force impétueuse, il enlève Eugène ; de l'autre main il saisit Mathilde et les entraîne tous deux.

—Louis ! s'écrie la fille de Brissot, ne sachant si elle vit, si elle rêve.

Elle ne peut plus parler : la fumée lui contracte la gorge, lui ferme les yeux ! Vite, vite... A peine ont-ils quitté la chambre que le plancher crève et s'embrase ; ils passent en courant devant l'escalier, par où des nuages épais, lumineux, ballonnants sortent comme par le tuyau d'une gigantesque machine. La jeune fille se trouve, sans savoir comment, dans la grande chambre où tout est sombre encore.

—A nous ! crie Louis Chaumel en se penchant à la fenêtre, Une échelle ici !

—Papa ? exclama Mathilde, recouvrant la parole.

—Sain et sauf.

L'accent la frappe ; elle s'aperçoit, avec une angoisse atroce, que les habits de leur sauveur sont en lambeaux.

— Louis ! vous avez du mal ?

—Ce n'est rien... je suis content.

—Vous êtes brûlé partout !

—Je suis content... répète-t-il d'une voix mourante.

Puis il défaille et roule à leurs pieds.

.....

Dans la cour, c'est une confusion effrayante, une mêlée sans nom. Les pompes sont à cinq kilomètres, et la violence de l'incendie, la rapidité de ses progrès stupéfient et déconcertent. Le feu a été mis — avec quelle audace et quelle ruse de monstre ! — dans le cabinet aux registres. Nourri par les amas de papiers contenus dans cette pièce, activé par un ballot de matières inflammables et par la rage du grand vent, il s'est propagé dans tous les sens à la fois !

Maintenant, entre Mathilde qui pleure et Eugène qui frissonne, violemment agité, Brissot, installé sous un hangar,

contemple, d'un œil hébété, la terrible scène. On l'a couvert ainsi que son fils, de vêtements d'emprunt ; les hommes de la Haie-d'Epine viennent d'emporter leur maître évanoui, criblé de brûlures ! Ah ! quel moment que celui où Mme Chaumel, accourue au feu, s'est trouvée en face de ce corps inanimé ! Elle est demeurée sourde à toutes les paroles, à tous les cris ; elle n'a senti ni les larmes de Mathilde, ni son étreinte ardente.

—J'avais bien dit qu'il s'exposerait ! répète-t-elle le long du chemin à travers ses sanglots. Toujours le premier au danger comme à la peine, celui-là !

Devant le fermier, la maison se détache sur un fond pourpre et mobile ; du côté du jardin, elle est inabordable ; la furie des flammes que le vent échevèle et secoue en défend l'approche. D'énormes tourbillons d'étincelles passent en crépitant par-dessus les toits ; des vols de flammèches, serrées comme des flocons de neige pendant les tourmentes, s'abattent sur la route, sur les champs. Déjà, par les ouvertures de la cuisine, s'échappent des serpents de feu qui se tordent le long des murs. Plus loin, des échelles sont posées ; des hommes jettent précipitamment dans la cour des matelas, des paquets ; d'autres déménagent les celliers et les granges, transportent des seaux et des barils pleins d'eau. Le sol ruisselant est jonché d'habits, de linge, d'ustensiles, de meubles renversés, d'objets de toute nature. Le malheureux fermier ne peut croire à ce qui lui arrive ! Malgré sa reconnaissance pour l'héroïque ami qui lui a sauvé ses enfants, il est encore sous le coup de la première stupeur.

—Le feu chez moi. . . répète-t-il en crispant ses mains.

Oh ! la cruauté de se sentir impuissant, immobile, devant un pareil spectacle ! Mathilde, la vaillante, a secoué les émotions qui l'écrasaient ; elle court de-ci de-là, essayant d'établir l'ordre et d'organiser une chaîne.

Dans la nuit aux reflets rouges sanglote un appel continu, grêle et funèbre : le tocsin sonne à l'église. Du fond de l'ho-

rizon, d'autres cloches répondent en basse grondante ; là-bas, vers la chaussée, des coups de clairon déchirent l'espace, accompagnés des roulements sourds, précipités, de la générale : les sapeurs-pompiers, les gens du bourg arrivent.

Mais, soudain, monte une rumeur de vagues déchainées :

—La grange est à feu ! la grange est à feu !

Elle vient de s'embraser par les chaumes de la toiture, et quand les pompiers entrent dans la cour, le corps de bâtiments n'est plus qu'une immense fournaise. Les deux foyers se sont rejoints, englobant les celliers. Une seule gerbe de flammes, effroyable, géante, s'élève à cinquante pieds, et, sous les fouets des rafales, bondit en haut, à droite, à gauche, en formidables soubresauts, puis s'écrase et s'éparpille, forçant la chaîne des femmes à s'établir plus loin. Des explosions tonnent dans le brasier ; les poutres cèdent, les plafonds croulent, des pans de murs s'effondrent. Au fracas infernal de l'incendie se mêlent les grincements des pompes, les grésillements de l'eau sur le feu, les battements des tambours, les commandements brefs du capitaine. On espère encore préserver les écuries et les étables, mais il a fallu faire sortir les bestiaux. Parqués dans un champ voisin, ils s'affolent, galopent tête baissée en mugissant. Les chiens, par le village, hurlent à la mort. La foule accourt de toutes les communes environnantes. Des gendarmes sont postés sur le lieu du sinistre ; d'autres battent la campagne aux alentours.

Le fermier se traîne au bras de sa fille à travers la ruine et la désolation. Cette fois, c'est bien la fin.

Les bâtiments et le mobilier sont assurés, mais non les valeurs, non cet argent que le misérable Molineau n'avait pu approcher et qu'il a voulu détruire. Après les catastrophes précédentes, une perte de quelques milliers de francs est, littéralement, le coup de grâce. La grande, la courageuse Mathilde se presse contre son père, comme pour lui dire qu'en ce désastre des désastres elle lui reste à jamais fidèle, à jamais dévouée.

Mais devant sa Closerie en flammes, la fille de Brissot n'oublie pas la Haie-d'Epine ! Quoi qu'elle fasse désormais, elle pensera toujours à LUI ; le souvenir d'un tel dévouement demeurera en elle, pur comme la reconnaissance, fort comme le devoir, sacré comme la prière !

XV

L'ETRANGERE

—Nous regrettons infiniment, Madame, infiniment, répète l'employé majestueux qui se carre sous la lumière du globe électrique ; mais nous avons nos ouvriers attirés ; il nous est donc impossible de satisfaire à votre demande.

La petite ombre tristement effarée qui se tient devant lui, dans le tumulte du magasin où des nuées d'acheteurs vont et viennent, essaie de se ressaisir et balbutie :

—Pourtant il doit se produire quelquefois... des vides dans les rangs de vos brodeuses...

—Hélas ! répond-il avec un imperceptible sourire à l'adresse de cette naïveté, pour une qui fait défaut mille autres se présentent.

Puis, désirant en finir avec la personne importune qui l'obsède depuis plus de cinq minutes :

—Veuillez me donner votre nom, Madame, et repassez dans trois mois : alors nous verrons.

—Madame Roger, murmure la jeune femme.

Elle s'enfuit dans la rue, dans ce tourbillon brutal qui la roule, qui la secoue, pauvre épave abandonnée. Oh ! ces grands magasins où elle errait, il y a deux ans, acheteuse éblouie et folâtre, où elle revient maintenant, pitoyable sollicitieuse, le rouge au front, la gorge oppressée par l'embarras et l'angoisse ! Oh ! la détresse de son inexpérience totale aux prises avec les plus atroces réalités de la vie !

Si elle trouvait ce qu'elle cherche, rien ne lui coûterai : ni humiliations, ni fatigues ; mais partout elle se heurte à des

portes fermées, à des accueils désespérants. Toujours des refus plus ou moins polis ; souvent la réponse évasive : “ Repassez plus tard ! ” Plus tard ! si l'on savait l'ironie d'une telle parole ! Plus tard ! . . . Mais dans deux mois... dans un mois... dans quinze jours, comment et de quoi vivra-t-elle, si elle ne reçoit rien de là-bas... si le terrible silence qui l'accable et qui la torture doit se prolonger indéfiniment !

Elle marche, fiévreuse ; sous la chaussure amincie, comme le pavé de Paris est dur à ses pieds ! Il faut aller pourtant, aller vite ! Car, tandis qu'elle frappe de porte en porte, sa fille est seule dans le triste garni loué au cinquième, rue Montmartre. Une voisine d'étage a bien promis de veiller, mais Léa n'en est pas rassurée. Pauvre petite Lucy, dont elle ne s'éloigne qu'en tremblant et dont elle ne s'approche qu'en tremblant plus fort ! Voici la maison, et tout à coup le cœur de Léa palpite à se rompre : l'espérance qui ne veut pas mourir vient de sursauter en elle et la jeune femme se précipite vers la loge du concierge :

—Y a-t-il une lettre pour moi ?

—Non, Madame, ni lettres ni journaux.

L'instant d'après, Mme Daubreuil, effondrée auprès de l'enfant qui dort, meurtrit sa tête contre le métal du berceau. Puis elle se lève et, avec des mouvements automatiques, elle se met à son ménage ; elle allume le fourneau dans la cuisine de six pieds carrés où flotte sans cesse un relent de pétrole ; elle balaie la misérable chambre, époussette le mobilier de pacotille, brosse les tapis qui montrent la corde et qui feraient tant regretter à Léa l'aire cimentée de la Closerie, si la malheureuse mère pouvait s'arrêter à de telles considérations. Puis, ayant dressé son couvert sur une table légèrement boiteuse, elle tire de son corsage un papier froissé et relit, à travers ses larmes, les lignes suivantes :

“ Ma pauvre enfant, tu connais l'histoire ; elle a, d'ailleurs, assez transpiré pour m'obliger à partir, et ma belle-mère ne m'a sauvé qu'à la condition que je disparaîtrais sans retour.

“ Je t'épargne la scène des adieux ; tu aurais peut-être la velléité de me suivre en Amérique ! Mais que dis-je ! il te faudrait, pour cela, une dose de sollicitude conjugale tout à fait hors de proportion avec son objet ! Le ciel de notre union a été traversé de nuages trop sombres, et je ne me fais pas d'illusions sur les regrets que je puis laisser dans ton coeur.

“ Ci-joint quelques billets... les seuls dont je dispose à l'heure actuelle ; j'ai versé entre les mains des créanciers presque toute la somme reçue de ma belle-mère ; le produit de la vente de nos meubles complétera le paiement, et j'espère que l'affaire en question sera définitivement étouffée. Il me reste juste le prix de mon passage, et ce qui m'est nécessaire pour vivre là-bas pendant la période des tâtonnements. Mais je compte trouver à New-York une situation superbe, et t'envoyer sous peu de l'argent, beaucoup d'argent.

“ Ci-joint mon adresse. Au revoir peut-être... en des temps meilleurs.

“ Ton mari,
“ R. D.”

P-S. Cherche les moyens d'intéresser à l'enfant sa bonne tante Marguerite...

Quel coup elle a porté à la jeune femme, quel mal elle lui a fait, cette lettre inouïe, invraisemblable ; cette lettre qui révélait des remords, mais aussi tant d'égoïsme inconscient et lâche, et surtout, hélas ! l'insouciance incorrigible qui déjà reparaisait !... En des circonstances si poignantes pour les siens, Daubreuil trouvait le courage de plaisanter à demi ; seul le couteau sur sa gorge l'avait amené à réfléchir ; puis la joie de la délivrance l'avait exalté, grisé. Quitter ce Paris inclément, vaguer vers les grands horizons libres : quelle perspective séduisante pour une nature où les instincts aventureux tenaient large place ! Le cauchemar de l'arrestation s'était évanoui ; les mauvais jours étaient finis ; il suffisait à Roger Daubreuil d'avoir quelques louis en poche pour s'embarquer, d'une âme légère, vers un fantastique Eldorado !

Tout de suite, sa femme lui a répondu par une lettre de douleur, de reproche, de prière. Parti ! parti si loin, sans l'avoir prévenue, sans l'avoir embrassée ! Il ne sait donc pas ce que c'est que le mariage... ce que c'est que d'être deux en un, à la vie à la mort ! On ne supprime pas *cela* ; on ne s'affranchit pas de *cela* ! Il a beau avoir eu des torts, avoir été incapable de la diriger et de la soutenir : lui qui n'a pas su se diriger ni se soutenir lui-même, il l'a épousée cependant, ô mon Dieu ! Et, dès lors, il est sien, à jamais. Cui, c'est mal ce qu'il a fait : n'aurait-il pas dû comprendre qu'elle ne pouvait pas rester là, toute seule ? Plutôt affronter mille fois la mer ! Ah ! comme elle s'empresserait de partir, si elle avait de l'argent !

Mais la petite réserve diminue, fond à vue d'oeil ; Léa, dans des lettres déchirantes, a envoyé là-bas l'écho de sa détresse ; elle a vainement attendu, d'abord avec impatience, puis avec inquiétude, puis avec un affolement mortel. Voilà quatre mois qu'il s'est embarqué, et, depuis, pas un mot, pas un signe de vie. Elle imagine toutes les catastrophes... Pauvre créature isolée, sans amis, sans relations dans ce Paris où elle cache son existence humiliée et brisée, a-t-elle la moindre notion des démarches à faire pour obtenir des renseignements ?

L'hypothèse qui se présenterait la première à l'esprit d'un autre est la seule que Léa ne veuille pas admettre... la seule qu'elle repousse éperdûment. Non, non, pas cela ! Il n'est pas un infâme. Un homme qui veut abandonner définitivement les siens ne leur fait pas ses adieux, même par lettre ; il n'indique pas d'adresse ; il ne promet pas de subsides. Il s'échappe honteusement, dans les ténèbres, comme un voleur.

Mais alors... que penser, que faire ? Le temps presse ; Lucy, toujours pleurante et souffrante, semble ne vivre que par miracle ; chaque jour ramène les mêmes angoisses martyrisantes au passage du facteur, les mêmes déboires dans la course au pain quotidien, et Léa, en apercevant dans la glace

lépreuse son visage d'hallucinée, se demande comment sa raison n'a pas défailli cent fois. Elle ne peut plus dormir ; elle ne peut plus manger ; la pauvre nourriture qui traîne pendant des heures sur sa table, elle se la reproche en regardant sa fille. Seule ! oh ! seule dans cet excès de misère, au milieu de cette ville énorme, indifférente, dont les pierres la meurtrissent alors qu'elle marche, rasant les murs afin de passer plus inaperçue ! Léa ne voit plus autour d'elle rien dont elle puisse tirer de l'argent ; il lui reste exactement deux cent quatorze francs ; elle en devra cent vingt pour le terme de Pâques... Et après !...

Faudra-t-il donc tendre la main à Madame Lagarde ? Ah ! plutôt mendier dans la rue.

La jeune femme relève la tête, et sur ses lèvres brûlées se dessine une sorte de sourire. Mendier ! Et pourquoi pas ? Quand on n'a plus de pain, il faut bien qu'on en demande. Mais saura-t-elle ! pourra-t-elle ?

Brusquement, Léa s'abat à genoux, dans un déluge de larmes.

— Mon Dieu ! C'est trop ! Pitié ! pitié !...

Voilà qu'une idée la saisit tout entière, l'agite d'une palpitation effrénée... une idée qui lui était déjà venue aux heures d'exaspération, mais jamais si nette, si impérieuse. Léa se cabre, se débat violemment.

— Non, non, c'est impossible !

Et pourtant... n'a-t-elle pas assez souffert, ô bonté divine ? On pardonne au repentir de son enfant ! S'il savait qu'elle en est là, lui qui était si fier autrefois, et qui se vantait de n'avoir jamais rien demandé à personne, la laisserait-il périr ?

— Non, non, je ne veux pas ! gémit la fille de Brissot, étendant les mains comme pour repousser la résolution qui s'impose.

Comment oser, surtout après l'envoi de ces dix mille francs si tôt engloutis ? Interrogé, pressé par elle, son mari a fini

par lui dire "qu'il avait cru devoir réclamer lui-même cette somme, avec les plus grands ménagements." Cet aveu a secoué douloureusement la jeune femme, l'a remplie d'une confusion trop amère, et puis, ô mon Dieu ! quelles questions torturantes ne s'est-elle point posées ?

Longtemps, elle lutte en désespérée ; puis, soudain, monte à son visage la fièvre d'une décision farouche. Elle tire l'enfant du berceau, la serre dans ses bras en sanglotant :

—Ma petite... Tout ce qui me reste au monde...

La vie de sa fille : il n'y a plus que cela pour elle. Les autres considérations s'abolissent. Elle n'écrira pas : s'il allait refuser la lettre ! D'abord les mots ne seraient rien. Elle arrivera là-bas, à l'improviste ; elle mettra sur les genoux du fermier la petite créature dont il est l'aïeul, et tout sera dit... Comment se présentera-t-elle ? Ah ! peu importe ; elle est même incapable de prévoir aucun détail : tous se sont évanouis devant la simplicité tragique de sa détermination.

Comme le prodigue de l'Évangile, Léa, dépouillée, accablée, n'en pouvant plus, a dit :

—Je me lèverai, et j'irai à mon père.

Le surlendemain, une jeune paysanne, la cruche sur l'épaule, débouchait d'un chemin creux, en face d'un calvaire moussu, et, tournant le dos à Clairville, se dirigeait vers la ligne du tramway. Un mouchoir sur les oreilles, le "tenon" passé sur la tête et roulé autour du poignet, elle allait rapide, car il faisait froid ce matin. Il était près de sept heures ; un brouillard rosé, lumineux, enveloppait les peupliers nus encore. Au tournant de la route, la femme s'arrêta.

Une étrangère, — probablement une voyageuse, — était assise sur la "banque," et tellement immobile, que cette apparition subite impressionnait. Sous sa voilette, on ne distinguait pas son visage. Elle tenait sur ses genoux un

paquet roulé dans un châle ; à ses pieds, sur la terre durcie, gisaient une caisse et un sac.

—Vous attendez le tramway, Madame ? questionna la passante. L'inconnue répondit *oui*, d'un faible signe de tête.

—Vous en avez pour longtemps ; et il ne faut pas rester comme ça dans l'herbe ; tout est "blanc-gelé."

L'étrange apparition ne sembla pas comprendre.

—Avez-vous du lait ? demanda-t-elle, d'une voix brève et sans timbre.

—Je n'en vends pas, mais je vous en donnerai bien un peu tout de même, reprit la bonne créature, saisie d'intérêt et d'inquiétude, car la pauvre dame était si maigre et paraissait si fatiguée !

—Ce n'est pas pour moi, c'est pour elle, expliqua la voyageuse, entr'ouvrant le paquet blanc.

Devant la figure minuscule et fanée, aperçue dans l'écartement des lainages, la paysanne dut réprimer un mouvement d'effroi.

—Ah ! c'est votre petite fille ? Elle "vient bien," dit-elle cependant, pour faire plaisir à la mère. Mais prenez garde qu'elle n'ait froid ! Tenez, si vous voulez "excuser du ménage," entrez chez nous.

Elle désignait une maisonnette au toit de chaumes neufs, au pignon tourné vers la route. L'étrangère suivit passivement, sans même songer à remercier, et pénétra dans une cuisine au plafond bas. Des cruches luisaient dans l'intérieur sombre ; des tintements de sonnailles, des mugissements arrivaient du dehors.

Tous les aspects familiers, toutes les voix connues...
Mon Dieu ! mon Dieu ! n'allait-elle pas mourir !

La paysanne disposait, dans les cendres chaudes, un pot de terre brune qu'elle avait rempli de lait.

Asseyez-vous, Madame, pria-t-elle, avançant une chaise basse.

La jeune mère obéit ; puis, de cette voix sèche, sifflante, qui n'était pas la sienne, elle dit :

— Il y a une maison brûlée, là-bas...

Elle pouvait nonc encore parler, agir, se mouvoir ? Le choc n'avait donc pas écrasé la parole sur ses lèvres et la vie dans son cœur ?.. Oh ! l'indescriptible voyage.. les tempes qui battent, les jambes qui fléchissent, le front qui se mouille, les yeux qui se voilent.. tout cela pour aboutir à ces murs calcinés, à ce vide sinistre, à cette vision d'horreur !

— De quel côté ? interrogea la ménagère ; si c'est à Clairville, auprès de la croix des tilleuls, c'est la ferme de la Closerie.

Léa se faisait toute petite dans l'ombre.. Si on l'avait devinée ! Mais non : la femme compatissante lui était inconnue et ne devait habiter ce village que depuis peu. D'ailleurs, qui donc, hormis le père et la sœur, eût pu retrouver la fraîche et blonde fille de Brissot en ce spectre livide ? Léa ne savait pas à quel point ses craintes étaient vaines !

— C'est vrai, reprenait la paysanne en remettant du bois au foyer, vous n'êtes pas du pays, et vous n'avez probablement pas lu les journaux qui ont raconté la chose. Ah ! c'est ça qui flambait ! Un feu d'enfer !

— Y a-t-il longtemps ?

— C'était en janvier, au milieu de la nuit. Un peu plus, tous les Brissot y passaient, Madame. Ça fait frémir rien que d'y penser. La pauvre fille s'est sauvée pieds nus, le père et le garçon ont été " tirés de dedans leurs lits " par un homme qui en a du courage ! un M. Chaumel, qui est propriétaire de la Haie-d'Epine. Il a payé pour les autres, ce-lui-là, tant et si bien qu'il en est encore couché !

Et quand je dis qu'il a payé pour les autres, ça n'est pas très juste, car le fils Brissot, qui est innocent, est tombé malade de peur, et on ne sait pas trop comment ça tournera.

Il y a des gens, voyez-vous, Madame.. il semble que le malheur s'acharne contre eux à plaisir. Témoin ceux de la

Closerie ! Autrefois, c'était une si belle ferme ! Des troupeaux magnifiques, de l'argent tant et plus, des clos soignés. . il fallait voir ! Et puis, Maître Bienaimé a fait des pertes ; mais tout le monde dit qu'il aurait pris le dessus sans le grand chagrin qui lui est arrivé. Il avait une autre fille qui s'est échappée de la maison et qui s'est mariée malgré lui. . Eh bien ! Madame, il n'a jamais pu s'en consoler. .

La femme, tout en parlant, s'occupait de son feu et ne se retournait pas. Autrement elle se fût demandé si c'était la peine de continuer son récit pour la statue rigide que rien n'animait, pas même l'éclair fugitif d'un regard sous l'épaisseur de la voilette. . La malheureuse avait les yeux fermés.

— . Il n'a pas pu s'en consoler, et. . dame, il a fait comme tant d'autres : il a cherché à s'étourdir dans la boisson. La ferme n'en allait pas mieux, vous pensez ! La fille avait beau se tuer de besogne, elle était trop seule. Comme on était obligé de regarder à la dépense, qu'on employait le moins de gens possible et qu'on ne pouvait plus les payer très cher, on avait de la peine à trouver du personnel et on en prenait n'importe où. . Un jour qu'il avait bu, Maître Bienaimé est tombé de voiture et s'est écrasé à moitié la jambe sous sa roue. . A partir de ce moment-là, ç'a été la débâcle ! Les domestiques n'étaient plus surveillés comme il aurait fallu ; un des valets, un mauvais gars, montait la tête aux autres et leur donnait des idées de révolution ! Ce n'est pas tout. . Il y a des choses que les Brissot n'ont pas criées sur les toits, mais qu'on a sues peu à peu dans Clairville. Il paraît, Madame, que la fille mariée n'a pas eu pitié de son père ! Elle a été "hardie" de lui réclamer de l'argent, à lui qui était dans le malheur et dans les dettes ! Ah ! celle-là, je ne voudrais pas être à sa place, je vous en réponds ! J'aurais trop peur du bon Dieu. . Et comme si ce n'était pas encore assez de misères pour la famille, le valet en question, le Molineau, qui était au fond un brigand de la pire espèce et qu'on avait fini par jeter à la porte, est revenu, une nuit, mettre le feu pour

se venger ! Les gendarmes l'ont arrêté à la limite de la commune. Ça n'empêche pas que la moitié des bâtiments est brûlée de fond en comble, la " maison demeurable," les celliers, les granges. Tous les papiers ont flambé ; il y avait là des billets de banque. Enfin les pauvres gens, qui n'ont plus un sou, vont quitter le pays et s'en aller au loin.

Léa était arrivée à ce point où l'excès d'une douleur trop foudroyante provoque une sorte d'anesthésie. . . C'était horrible ; elle ne souffrait pas ! elle ne sentait pas son cœur !

Mais elle avait le cerveau en délire et des mots y passaient, comme des coups de cloche dans un ouragan : " Si vous alliez, en même temps, faire votre malheur et le malheur des vôtres ?—Quand on arrache un anneau d'une chaîne, on brise l'anneau, et on brise la chaîne."

—Pour de la tristesse, c'est de la tristesse, conclut la femme en son langage simple.

—Oui, de la tristesse, répéta une voix saccadée. Qu'est-ce que vous faites, Madame ?

—Je vous mets, pour vous, du lait bouilli et sucré, répondit-elle, en versant dans une tasse le contenu du pot brun ; celui-là, qui est chauffé seulement, c'est pour votre petite fille.

—Mettez-le ici, pria la mère, tirant du sac une bouteille surmontée d'une boule de caoutchouc. . . Et dites-moi, s'il vous plaît, combien je vous dois.

—Mais rien du tout, Madame ! pour une goutte de lait, en voilà une affaire ! Vous prendrez bien aussi une bouchée de pain ?

—Non, non, pas moi. . . Rien pour moi. . . Je n'ai pas faim. Vous savez, à cette heure-ci. . .

Elle se levait, tirant à la déchirer sa voilette, tournant autour de la cuisine pour chercher la caisse qui était au milieu.

" Partons, Loulou... Merci bien, Madame.

—Mais vous ne pouvez pas vous en retourner comme ça ! proteste la paysanne, essayant de distinguer les traits de

cette inconnue aux manières bizarres, et n'apercevant que des cheveux décolorés, comme poussiéreux, serrés sur la nuque aux tons de cire. Buvez, au moins ! Le tramway ne passera pas avant une demi-heure.

—Oh ! merci... je pourrais me trouver en retard... Avec la petite... vous comprenez ?

Léa ne savait plus ce qu'elle disait ; déjà elle était loin. Elle fuyait, chassée par ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait appris... oh ! chassée plus impitoyablement que si le fermier se fût dressé devant elle pour lui interdire de pénétrer sous son toit ! Le toit ! mais il n'y en avait plus ! Jusqu'au dernier moment, elle aurait devant les yeux ces murs noircis, éventrés, croulants, cet amoncellement de ruines...

Ruines matérielles, ruines morales... Et quelle était la cause initiale de ce déchaînement de catastrophes ? Pour ne les avoir ni prévues, ni voulues, la femme de Daubreuil était-elle donc exempte de toute responsabilité ?

—Retournons, Loulou, prononça-t-elle, en étreignant le petit être misérable ; retournons à Paris !

XVI

“ QUI SEMINANT IN LACRYMIS...”

Dans la grande chambre de la Haie-d'Épine, Louis Chaumel repose, étendu sur un fauteuil garni d'oreillers. Un peu de soleil, glissant au coin d'une persienne, caresse le visage très pâle et très calme. Il y a huit jours, on a délivré le jeune homme des larges appareils appliqués sur ses brûlures ; ce matin, pour la première fois, il a pu se lever et s'habiller. Une semaine encore et l'on entendra résonner, par toute la maison, le pas et la voix du maître, plus aimé, plus admiré que jamais !

Louis Chaumel ne dort pas ; dans ses yeux bleus, bien ouverts sous le rayon, étincelle une joie ; et dans tout son être murmure la parole qu'il avait articulée, héroïque sauveteur, en tombant, vaincu par la souffrance :

—Je suis content . . je suis content...

S'il est quelque chose de plus radieux que la première affection, spontanément éclosée dans la première jeunesse, c'est l'affection qui rajeunit, qui renouvelle le cœur et ramène, après un hiver que l'on croyait définitif, toute l'exubérante floraison du printemps !

Avoir dit : " Je ne crois plus au bonheur à deux, aux attirances des âmes," et s'apercevoir qu'on y croit, d'une foi victorieuse et superbe, dont on est plein, dont on exulte et dont on vit ! S'avouer qu'on aime, enfin, dans toute la puissance de la virilité, avec tous les enthousiasmes de la vingtième année !

Ah ! ce qui l'a poussé au milieu de l'incendie, ce qui l'a fait bondir dans l'escalier en flammes pour arriver plus vite en haut, c'était l'amour ! Il aime Mathilde Brissot comme il ne croyait pas qu'on pût aimer avec une admiration absolue, une indicible ferveur. Et c'est un amour béni : c'est la force et la lumière ; ce sera le devoir. Louis Chaumel sait bien, dans l'intime de sa conscience chrétienne, que rien ne le lie à une autre, pas même un regard ni un geste, et qu'en s'éloignant d'elle il ne lui brisera pas le cœur : les cœurs n'entraient pour rien dans ce projet d'union.

Déjà, sans qu'il le sût, elle était venue, la véritable guérisseuse, et en Louis germait déjà ce qui éclate aujourd'hui ! Pourquoi si tard ? Pourquoi, tout d'abord, une voix n'avait-elle pas dit au jeune homme : " C'est elle " ? Absorbé par une autre image, ébloui, comme par ces brumes roses qui flottent sur le pays, au soleil levant, il passait, sans regarder ni comprendre, près de celle qui ne se révélait pas, qui se retirait même, avec une discrétion farouche. Puis l'illusion brillante s'est évanouie ; dans les vies se sont joués de ces drames où l'essence des personnalités se dévoile forcément. Louis a vu l'âme de Mathilde ; il l'a vue si belle qu'il en a été fasciné ; il l'a vue si fraternelle, qu'il s'est élancé, d'un élan irrésistible,

et il en est de certaine âmes comme des aimants : elles s'appartiennent dès qu'elles se sont touchées.

Le seul point sombre qui demeure dans l'esprit du jeune homme, c'est la déception qu'il va infliger à sa mère ! Il n'hésite pas, cependant : non seulement son bonheur, mais la délicatesse et la vérité lui défendent, à présent, de se fiancer à sa cousine. Après l'avoir soigné pendant des jours et des nuits, avec de telles angoisses, Mme Chaumel voudrait-elle lui dire non ? Elle a été si bonne pour les malheureux Brissot ! L'état très grave de son fils ne permettant point que l'on transportât deux autres malades à la Haie-d'Epine, elle a fait des démarches pour obtenir qu'on logeât provisoirement les sinistrés dans une maison inoccupée vaste et confortable, située au milieu du village. Malgré ses transes maternelles, elle a dirigé le grand élan de compassion, de solidarité vraiment chrétienne suscité par la catastrophe. Elle s'est préoccupée des moindres détails. Ce qu'elle pense de Mathilde, il le sait ; la seule objection qu'elle puisse présenter, il la connaît, et la réponse est pressée d'éclater sur ses lèvres ! Mathilde n'a plus rien. Tant mieux ! Il lui rendra tout.

Louis Chaumel tressaille : la porte vient de s'ouvrir devant un jeune homme blond, aux yeux un peu voilés, à l'air placide et grave.

—Eh bien ! l'ami, ça va mieux ! interroge le visiteur.

Et, soudain, en un mouvement qu'on n'eût pas attendu de lui, il s'élançe vers le convalescent et l'embrasse avec fougue.

—Doucement, camarade, dit Louis avec gaité ; je suis encore un peu endolori. Mais, en effet, ça va mieux ; tu le constates. Et toi, et les tiens ?

Il le fait asseoir et l'observe avec une avidité ardente ; il ne peut s'habituer à la vue de ce ressuscité. . . Cela est donc possible ! Au père malheureux, à la soeur admirable, Dieu a daigné accorder une consolation, et non la moindre ! Après la fièvre cérébrale déterminée par la frayeur de l'incendie, Eugène a recouvré la raison !

Un choc la lui avait enlevée, un choc la lui a rendue ! Il n'a pas eu le geste ni le cri de l'aveugle qui renaît subitement à la lumière ; sa convalescence a été, d'abord, silencieuse et taciturne. Mais, peu à peu, les siens ont pu s'apercevoir qu'il écoutait, qu'il comprenait, qu'il participait à la vie ambiante. Haletants, avides, ils se penchaient sur le lit d'emprunt, n'osant provoquer des paroles décisives... Et la langue d'Eugène s'est déliée d'elle-même ; les questions sont venues, nettes, sensées, révélant le travail préalable de l'esprit. Il fallait bien se rendre à l'heureuse évidence : la guérison, qui se serait probablement opérée à la longue, grâce à la persévérance de Mathilde, venait d'être hâtée par cette Providence adorable qui, souvent, d'un mal fait sortir un bien !

Ah ! comme elle triompha, la généreuse fille, en surprenant un sourire sur les lèvres de son père ! Brissot avait perdu sa fortune, son rang, le fruit de son travail, mais il avait retrouvé son fils !

L'oeuvre, sans doute, avait besoin d'être complétée : les manières un peu enfantines d'Eugène contrastaient avec son apparence virile ; son corps avait vingt-quatre ans, son intelligence en avait quinze. Mais elle fonctionnait normalement et son évolution promettait d'être rapide.

— Ça ne va pas très gaîment, tu penses, répondit le jeune Brissot à son ami ; heureusement, mon oncle est là. Il nous aime tant, mon oncle ! C'est la quatrième fois qu'il vient depuis le feu.

Dans les yeux de Louis, le sourire brille avec les larmes ; il ne se lasse pas de contempler celui qu'il a sauvé au péril de sa vie. Oui, sauvé, on peut le dire ! Deux secondes plus tard, Eugène tombait avec son lit, dans la fournaise !

... — Il a trouvé que j'avais bonne mine, reprend le neveu du curé, et toi, qu'est-ce que tu en trouves ? Il me semble que je reprends des forces et que je pourrai faire un bon journalier...

— Veux-tu te taire, Eugène !

— Pourquoi ! s'écria le grand enfant, dont les yeux se dilataient : je serai bien obligé de travailler chez les autres, puisque . .

— Veux-tu te taire, encore une fois ! Parle-moi plutôt de ton père et de cette mauvaise jambe.

— Ah ! la jambe... murmura le fils de Brissot en secouant la tête. Ça empire, au lieu d'amender.

— Il faut sortir de là, déclara Louis Chaumel ; il faut que ton père aille à Caen ou à Cherbourg, chez un spécialiste... il suffirait peut-être d'un ou deux coups de bistouri pour tout remettre en état. Je le déciderai, moi ! Tu t'en vas ! à bientôt.

— A demain, répliqua Eugène, d'une voix basse, étran-glée... Est-ce que je pourrais passer un jour sans te voir !..

Et sur une nouvelle étreinte, qui en dit long, sauveur et sauvé se séparèrent.

Le lendemain, Louis reçut une visite moins agréable et cependant intéressante : celle de deux gendarmes chargés d'enquêter, auprès des habitants de Clairville, sur la veuve Hochard.

— Nous ne savons rien sur cette femme-là, répondit avec étonnement Mme Chaumel, qui se trouvait en ce moment près de son fils, et je ne crois pas que personne dans la commune puisse vous renseigner mieux. Elle n'a jamais donné signe de vie depuis qu'elle a délogé une nuit, à la grande surprise de tout le monde.

— Elle jugeait, sans doute, que le terrain n'était plus sûr, riposta le brigadier ; c'est que, depuis l'arrestation de Molineau, la justice a fait des découvertes bien curieuses, et l'honnête commerçante en question vient d'être pincée à Cherbourg. Maintenant il s'agit de savoir si elle n'a point participé à l'incendie de la ferme ; car, Madame, cette veuve Hochard, qui n'est ni Hochard ni veuve, est tout simplement la soeur de Molineau !

— Bah ! s'écria le jeune cultivateur en se dressant sur son fauteuil.

—Vous savez déjà, continua le gendarme, que Molineau est un nommé Rolleau, et un repris de justice. Je ne m'étonne pas de la haine féroce qu'il nourrit contre la société, car elle et lui sont ennemis irréductibles ! Il était encore sous le coup d'un mandat d'amener au moment où il s'est loué chez les Brissot. Pendant qu'on le cherchait du côté de la frontière, il s'était enfoncé dans l'intérieur du pays, où il a dû vivre des mois comme un sauvage, se cachant le jour et rôdant la nuit pour voler sa nourriture. Cet individu a des instincts de Peau-Rouge. On l'a cru passé à l'étranger et on a cessé de le poursuivre ; alors il a trouvé bon de reparaitre, très loin du théâtre de ses derniers exploits, et dans le voisinage de sa soeur, qu'il avait réussi à rejoindre.

Cette fille Rolleau est une espèce d'aventurière, dont le passé est fort louche. Elle a été compromise dans une affaire d'escroquerie, il y a plus de trois ans ; et, après avoir bénéficié d'un non-lieu, elle a néanmoins jugé prudent d'aller chercher fortune ailleurs. Elle et son frère se tiennent probablement par des secrets et des complicités ; ils étaient possesseurs de faux actes, fabriqués à l'aide de combinaisons tellement savantes qu'il a fallu y regarder de bien près pour découvrir la supercherie. Cela seul suffirait pour mettre Mme Hochard à l'abri pour longtemps, lors même qu'elle sortirait indemne de l'enquête relative à l'incendie.

—En voilà une paire de coquins ! s'écria Mme Chaumel, les bras tombants ; je me suis toujours demandé comment le Molineau avait pu s'y prendre pour allumer le feu ! Il y avait des barreaux et des volets à la fenêtre de l'appartement aux registres.

—Il a fallu évidemment, Madame, casser une vitre et opérer une pesée sur le volet ! Les barreaux importaient peu : il n'était pas nécessaire de pénétrer dans la pièce. N'oublions pas que l'individu est doué d'une force herculéenne et qu'il avait bien choisi son moment. La tempête soufflait à faire pleuvoir les ardoises et les bruits de l'ouragan ont étouffé les

bruits suspects ; Molineau, d'ailleurs, n'en était pas à son coup d'essai !

Les gendarmes se retirèrent, continuant leur tournée, où ils ne purent recueillir aucune indication précise ; du reste, la veuve Hochard n'avait pas été complice de l'incendie qui n'entraîna point dans ses plans. Les gens de Clairville n'en furent pas moins édifiés sur la valeur d'une créature qui avait su cacher son âme de boue sous le masque de l'obligance et de la cordialité !

Les jours coulaient très doux à la Haie-d'Epine. L'allégresse intime de Louis, la beauté de ses rêves doublerent le vigueur de son élan vers la santé.

Pourtant, un soir, il y eut une lutte, âpre et poignante ; mais elle se déroula au plus profond d'un cœur.

Un cri, une rougeur subite, et ce fut tout ; Mme Chaumel se leva et quitta son fils pour qu'il ne vit pas le bouleversement où il la plongeait.

Répondre par des objections froides, par des paroles pénibles à son Louis, tout pâle encore des souffrances endurées et qui avait failli être victime de son dévouement, jamais ! Elle ne serait pas si cruelle ! D'abord il n'y avait rien à faire ! Depuis quelque temps, malgré tous ses efforts pour s'aveugler elle-même, elle s'apercevait bien qu'il n'allait pas de tout son cœur où elle le poussait. Et de quel accent il venait de lui dire :

—Je l'aime, maman ; je l'aime comme je n'ai jamais aimé !

—C'était dur, pourtant, d'abandonner de si beaux projets ! Ainsi, à la jeune héritière qui eût fait de lui, sans conteste, l'un des plus riches propriétaires du canton, Louis préférait une fille qui n'avait rien !

Mais, à l'acuité de ses regrets, Mme Chaumel vit clair en sa conscience ! Elle comprit que, dans son affection pour son fils, elle avait laissé trop large place aux calculs de cette prudence humaine, contraire à l'esprit de l'Évangile. Dieu, voulant effacer de cette âme haute et croyante une ombre qu'elle

n'avait pas aperçue, mettait aux prises ces deux éléments redoutables : l'ambition maternelle et l'amour maternel !

La victoire de l'amour était inévitable ; elle n'alla cependant pas sans déchirement. Mme Chaumel finit par monter chez Mme Jacques, avec le secret espoir d'être comprise et plainte. . . Quel ne fut pas son étonnement lorsque la grand-mère de Louis, aux premiers mots de la confidence, s'exclama :

—Vous dites, Marie, qu'il veut Mathilde Brissot ! Enfin, mon Dieu ! je verrai cette chose-là avant de mourir !

L'entretien fut long et intime entre les deux femmes ; Mme Chaumel vénérât sa belle-mère comme une sainte. A la fin, elle s'essuya les yeux et, simplement, courageusement, en chrétienne, elle conclut :

—C'est vous qui avez raison ; il ne faut pas trop désirer la richesse pour nos enfants ; le bon Dieu sait mieux que nous ce qui convient à leur bonheur.

La semaine suivante, le maître de la Haie-d'Epine, dont la guérison venait d'être fêtée par un tumulte de joie, quitta la maison pour se rendre au village. Sa mère l'accompagna jusqu'au porche et l'embrassa en disant :

—Va, mon Louis ; sois heureux comme tu veux. Ton bonheur, il n'y a que cela pour moi.

C'était la première fois qu'il sortait de chez lui depuis qu'on l'y avait apporté, inerte, couvert de brûlures. La beauté d'avril lui paraissait plus neuve, l'air le touchait comme une aile un peu moite. Dès l'entrée du village, il crut qu'il ne pourrait jamais arriver à destination : on l'arrêtait à chaque pas ; on lui serrait les mains.

—Eh bien ! Maître Louis !—Eh bien ! M. Chaumel !—Voilà qu'on vous revoit, maintenant !—Ça fait plaisir.

Il atteignit cependant une grille verte et l'ouvrit ; la maison qu'habitaient les Brissot était précédée d'une cour fleurie, où déjà les lilas s'empanachaient de mauve et de blanc. Dans un coin ensoleillé, Eugène sarclait, par passe-temps, une plate-bande de tulipes.

—Tu tombes mal ! s'écria-t-il en apercevant son ami : papa et Mathilde sont partis il y a une demi-heure.

—Comment cela ?

—Il a été " pris d'idée " de retourner là-bas, expliqua le fils de Brissot avec mélancolie ; il n'en avait pas encore eu le courage. C'était trop loin pour lui ; on l'a emporté en voiture. Malgré ça, je ne sais pas s'il a eu raison . . Tu ne veux pas entrer, Louis ?

—Je n'ai pas le temps ; j'ai affaire à ton père. Ne t'inquiète pas ; je le retrouverai bien !

... Peu auparavant, le vieux Brissot, tout cassé, tout défait, appuyé d'une main sur sa canne, de l'autre sur le bras de sa fille, s'était arrêté devant la barrière de la Closerie. Et c'était poignant, le spectacle de ces deux ruines qui se regardaient.

Le propriétaire avait consenti à la résiliation du bail ; tout s'était conclu à l'amiable et de façon discrète. On venait de jeter à bas les murs demi-écroulés, inutilisables. Sur la cour, encombrée de pierres noires comme du charbon, planait un silence de mort, avec l'odeur âcre et tenace de l'incendie. Le vieillard, d'abord figé dans une immobilité farouche, se détourna tout à coup et se traîna vers les champs.

Ses pieds frémirent en se plongeant dans cette herbe. En face de lui paissaient quelques bêtes, dernier débris du troupeau, attendant la prochaine foire. Il leva les yeux : de là on n'apercevait pas l'emplacement de la maison brûlée et, entre les arbres, pointait le pignon de l'écurie intacte... L'illusion rendait plus poignante la réalité.

Oh ! quitter cette Closerie, ces choses dont il avait vécu plus de trente ans en leur prodiguant sa vie ; cette terre qui était, pour ainsi dire, mêlée à son sang, aux racines de son être !

Brusquement, il s'effondra sur une souche rugueuse et crevassée comme ses mains.

—Tiens, dit-il à sa fille, laisse-moi seul un peu. C'est trop dur, tout de même.

—Vous n'auriez pas dû venir, soupira Mathilde, dont le coeur étouffait.

Docile, elle s'éloigna, vers l'autre extrémité du clos immense. Les merles la poursuivaient de leur chanson triomphale ; les pies, au loin, frappaient en cadence le bois des vieux chênes qui portaient, au bout de leurs branches, un duvet jaune-pâle. Une lumière tremblante passait à travers la haie qui bruissait faiblement, et, dans le fossé, une eau de source coulait en jasant parmi les menthes sauvages. . La terre humide s'attachait aux pieds de Mathilde ; le vent jouait dans ses cheveux ; les ronces accrochaient sa robe. Tout la retenait pour la faire saigner plus fort.

Son père s'était levé et marchait en s'appuyant sur quelqu'un. . Eugène sans doute : de si loin, Mathilde ne distinguait pas. Elle resta seule, perdue en ses pensées, pendant un temps indéfini : compte-t-on les minutes pour dire adieu à ce qu'on aime ? Pouvait-elle épuiser les souvenirs qui jaillissaient de toutes parts ? Un sanglot brisa la jeune fille ; la plainte remonta du plus profond de son coeur :

—Oh ! ma pauvre Closerie !

—Mathilde !

Elle se détourna et ses bras tombèrent. . Celui qui l'appelait, celui qui venait à elle sur l'herbe dorée, c'était Louis Chaumel.

Elle ne l'avait pas encore revu depuis l'incendie ; il s'avancait, bien guéri, débordant d'une sève robuste. . Il s'avancait, le fils de la terre. Elle voulut le féliciter, le remercier, mais les mots défailirent sur ses lèvres. .

—Ne pleurez pas votre Closerie, Mathilde, disait Louis, elle va ressusciter ! Avant l'automne, il y aura ici une maison neuve ; il y aura des troupeaux dans les champs. . Je viens de conclure un arrangement avec le propriétaire ; j'en parlais tout à l'heure à votre père qui m'envoie vous chercher.

Toute troublée, ne découvrant pas la portée des mots, ne les accordant pas avec l'accent, elle levait sur le jeune cultivateur des yeux incertains.

—Tant mieux, répondit-elle. Alors, ce sera vous ? Je suis contente que ce soit un ami comme vous?... Je suis contente que ce soit un ami comme vous... Je m'en irai moins triste.

—Mathilde, vous n'avez donc pas compris qu'il ne faudra pas vous en aller ?

Il lui tendait les deux mains, dans la lumière. Elle pâlit comme si elle allait mourir.

—C'est par pitié, murmura-t-elle ; je ne peux pas.. je ne veux pas...

—Mathilde ! mais regardez-moi donc !

Il y eut un silence ; on entendit le bruit de l'eau sur les cailloux, le vol des insectes dans l'air.

—Oh ! balbutia-t-elle, fondant en larmes, après ce que j'ai souffert !

Il tenait ces mains de travailleuse ; il les tenait si bien qu'elle ne put se dégager pour s'essuyer les yeux. Et ce fut sur la main de Louis que tombèrent ces larmes heureuses.

—Vous n'allez plus souffrir, Mathilde, mon amie, ma chère amie. Vous avez eu votre part, et le bon Dieu est bon... Ah ! oui : qu'il est bon ! Je vous en donnerai, moi, de la joie, de la paix... J'effacerai tout... tout... appuya-t-il, sentant qu'elle le devinait et ne voulant pas jeter un autre nom dans la splendeur de cette minute. Je suis bien audacieux ; mais cela rend hardi de voir qu'on en est arrivé où j'arrive !

Je vous ai trouvée enfin. Depuis longtemps je vous cherchais, sans m'en douter. Mais vous, Mathilde, pourquoi vous cachez-vous ?

Il s'arrêta, ne voulant pas lui faire avouer encore ce qu'il savait si bien maintenant : qu'elle avait toujours été attirée vers lui et qu'elle se raidissait contre elle-même en le voyant aller ailleurs... Il la regardait, muette de bonheur, si belle et toute rajeunie par cet épanouissement miraculeux. Oh ! oui, qu'elle était belle en sa simplicité intacte, avec le

sourire de ses lèvres si vraies, avec le rayonnement de son âme, trésor sans prix qu'il avait découvert et dont il serait enrichi à jamais ! Qu'elle était belle au milieu des champs, dans ce cadre de ciel et de verdure ! Comme il les enveloppait du même amour, la terre et la fille de la terre, et comme cet amour unique montait idéalement vers Dieu !

Un calme délicieux se répandait en Mathilde; déjà ces deux coeurs s'habituèrent à l'idée de s'appartenir. N'étaient-ils pas créés pour s'adapter l'un à l'autre ? N'avaient-ils pas toujours battu à l'unisson pour la foi, pour le devoir, pour les fidélités austères et inébranlables, pour le sol où ils allaient établir leur foyer, perpétuer la race et les traditions ? Quel enchantement éprouverait Louis à cultiver cette intelligence dont il pressentait les ressources, à voir cette âme s'ouvrir tout entière, se répandre en douceur et en charme, comme la fleur au soleil qui en dégage tous les parfums !

—Votre cousine ? murmura Mathilde.

Ce fut une simple interrogation, non un cri d'inquiétude; s'il venait à elle, c'est qu'il était absolument libre : elle le connaissait trop pour en avoir douté.

—Nous n'étions pas fiancés ! déclara le jeune homme avec feu, je ne lui ai jamais parlé que comme à une soeur. On a fait courir de faux bruits... Je ne vous cacherai pas qu'elle s'était prêtée sans répugnance à un projet formé par sa famille; mais depuis quelque temps je la trouvais contrainte... Sa mère m'a tout expliqué. Marthe avait une inclination. Elle va se marier; nous nous verrons, et sans trouble d'un côté ni de l'autre, soyez-en sûre !

Puis, après une pause, il continua :

—Je dois signer un bail de trois ans pour la Closerie; dès cette année, je m'installerai à la ferme, tout en gardant, bien entendu, la haute main sur la Haie-d'Épine : avec ma mère et mes braves gens, je n'ai rien à craindre, et nous aurons Eugène pour nous aider ici ! Je ne parle pas de votre père qui n'en peut plus; vous le soignerez, vous le soignerez, vous le guérirez, Mathilde; nous lui donnerons, à nous trois, le repos dont il a tant besoin ! Dans trois ans,

s'il plaît à Dieu, la ferme sera en bon état, et je pourrai alors mettre Eugène à ma place... Eugène d'abord, et, plus tard, nos enfants, prononça Louis avec un recueillement très doux. La Closerie ne sortira pas de la famille !

—Qu'est-ce que je peux vous répondre. Louis ! dit tout bas Mathilde, accablée par une reconnaissance qui la faisait encore pleurer. Je ne peux pas seulement parler... Mais vous verrez... ah ! vous verrez... je vous jure... devant les nôtres qui sont là-haut...

Ils allaient en plein champ ; jamais couple si harmonieux, si fier, si visiblement béni, n'avait salué le renouveau de la terre normande... Les pervenches bleuissaient les talus ; partout éclatait le défi superbe de la vie à la mort.

Ils revenaient vers Brissot et l'aperçurent de loin, levé pour les accueillir. Tous les rayons du couchant semblaient se concentrer sur la tête blanche.

Alors Louis Chaumel voulut, par un geste plus expressif que toutes les paroles, annoncer au père l'engagement irrévocable qui venait de se conclure. Gravement, lentement, il attira Mathilde et la baisa au front, sous le grand ciel de Dieu.

EPILOGUE

La Closerie est ressuscitée ; la maison neuve sourit au soleil, de toutes ses vitres claires.

Au seuil, sur un panc, Mme Louis Chaumel endort son dernier-né ; la vigueur superbe de la mère, son beau teint doré, semblent d'heureux augure pour la santé de l'enfant. Près de l'écurie, Eugène surveille le déchargement d'une voiture de foin, si pleine que les "échelles" bleues ont peine à maintenir l'entassement parfumé, et, sous les yeux de l'oncle, un bébé de seize mois se roule avec délices parmi les bottes éparpillées à terre.

Mathilde prête l'oreille au bruit d'un pas qui lui fait tressaillir le cœur ; Louis revient de la Haie-d'Épine. Il entre dans la cour. Rayonnant, il cueille son fils au passage, dans le foin, l'enlève à bout de bras, l'assied sur son épaule, puis il s'approche de Mathilde en demandant :

—Où est Pierre ?

—Je l'ai laissé avec son grand-père, qui le gâte indignement, soit dit entre nous !

—Il faut aussi faire une part aux grand'mères ! Un de ces jours, nous emmènerons à la Haie-d'Epine tout ce petit monde-là.

Avec quel orgueil il appuie sur ces mots et de quel regard il enveloppe sa chère femme ! Comme Dieu bénit leur foyer ! Trois enfants déjà, trois garçons : Pierre et Jacques, les jumeaux bruyants à souhait, et le jeune Bernard de cinq mois, dont les menottes savent chiffonner délibérément les coiffes de sa vénérable bisaïeule !

—J'oubliais ! s'écrie Louis, tirant de sa poche un mince paquet : le facteur m'a donné les correspondances en chemin. Voici une lettre pour toi.

La jeune femme, d'abord songeuse devant l'écriture qu'elle ne reconnaissait pas, déchira l'enveloppe et se mit à lire.

—Mathilde ! qu'est-ce qu'il y a, ma chérie ? exclama soudain Louis en se penchant avec angoisse.

—Oh ! c'est affreux... murmura t-elle en laissant tomber ses mains ; mais je ne comprends pas... Tiens...

Elle lui tendit la lettre ; il lut :

“ Ma chère cousine,

“ Vous avez appris, il y a deux ans, la mort de ma mère. Ce deuil, succédant à un autre aussi douloureux qu'inattendu, m'a brisée. Mais, dès qu'il m'a été possible de quitter le Midi, je me suis employée de toutes mes forces à rechercher votre soeur, qui est aussi la mienne.

“ L'oeuvre a été longue et difficile : à Paris, les malheureux peuvent se cacher si bien ! Dieu a cependant permis que je réussisse ; j'ai retrouvé Léa... dans quel état, dans quel dénûment ! On ne saurait, à la campagne, se faire une idée de ce qu'est la misère au fond des grandes villes ! Quand je vous aurai dit que votre pauvre soeur a cousu des chemises de poupée à 0 fr. 15 la douzaine, collé des bandes de journaux à 0 fr. 10 le cent, je n'aurai rien dit encore.

Par quel mystère et par quel miracle a-t-elle pu faire vivre son enfant ? Je tremble en pensant à ce qu'elle a dû lui donner de sa propre vie.

“ Aussi, qu'elle est faible, qu'elle est anémiée ! Elle ne me savait pas orpheline ; je l'ai amenée, avec sa petite Lucy, dans mon appartement trop grand : et je ne les abandonnerai jamais : assurer leur bien-être est pour moi un devoir et la plus douce des consolations.

“ Mon cœur prodigue à Léa toute la tendresse dont il est rempli pour elle ; mais j'ai beau faire, je ne puis pas la guérir, pauvre petite ! Elle a plus souffert de la nostalgie que de la fatigue et des privations ; et c'est là un terrible mal. “ Je ne reverrai jamais mon pays me dit-elle ; je n'espère pas l'impossible. Mais si je recevais seulement quelque chose de la-bas un signe de vie et de pardon... si seulement j'étais sûre que les miens ne m'ont pas reniée, il me semble que je respirerais mieux et que j'aurais plus de courage ! ”

“ Elle me parle de malentendus inexplicables, d'une lettre qui ne lui est point parvenue, d'une situation qu'elle ignorait-

“ Elle me dit aussi que vous êtes grande chétienne ; laissez-moi donc vous en prier, chère cousine, au nom de cette foi qui nous unit, au nom de cette jeune sœur que vous aimez toujours, écoutez votre cœur et faites-le écouter autour de vous. A Dieu ! Croyez à la plus sincère amitié de

“MARGUERITE DAUBREUIL.”

Maintenant les époux se regardaient dans un silence de consternation.

“ Je ne comprends pas, répéta Mathile oppressée par un poids de larmes. Elle dit “ un autre deuil ”. Le mari est donc mort ? Et elle parle d'un enfant !

— Il y a des réticences dans cette lettre-là, remarqua Louis, et elle a dû bien coûter à celle qui l'a écrite ! Mlle Daubreuil semble nous croire au courant de choses dont nous n'avons pas appris le premier mot... Ce qui est clair, c'est que ta

sœur a été horriblement malheureuse, qu'elle l'est encore... Cela suffit ; nous savons nous deux, ce qui nous reste à faire.

—Oh ! ma pauvre Léa ! sanglota Mathile, si je m'étais doutée !

—Il faut montrer la lettre à ton père ; va ma chère amie, n'aie pas peur. Tu as remporté des victoires plus difficiles.

—Va d'abord mon Louis, toi qu'il écoute toujours... Oui, oui, je t'assure ! Il a tant changé pour la religion depuis que tu es là.

Elle disait vrai. L'épreuve est rarement stérile ; comment Brissot, déjà instruit par la souffrance, n'eût-il pas senti fondre peu à peu ses préjugés dans l'atmosphère de foi chaude qui imprégnait la maison ? Les deux époux faisaient de la Closerie une autre Haie-Epine et l'on comprend l'admiration, la reconnaissance inspirées au vieillard par ce genre auquel il devait tout !

Louis Chaumel était entré ; sa femme priait en l'attendant et cherchait un peu de calme au contact du petit front si blanc et si tiède où elle appuyait ses lèvres. Enfin, elle s'entendit appeler par la voix altérée de son mari. Eugène, pressentant un événement insolite, rejoignit son beau-frère qui l'entraîna derrière Mathile en parlant tout bas.

Brissot était assis devant une table, la main sur la lettre étalée et le visage si décomposé que la jeune femme s'effraya. Elle le toucha doucement ; alors il frissonna, et, dans ses rides, deux larmes roulèrent comme de l'eau dans les replis d'une vieille écorce d'arbre.

—Eugène ! dit-il d'un accent méconnaissable.

—Me voilà, mon père.

—Prends le train ce soir et va la chercher !

.....

Trois jours plus tard, il attendait, retiré dans la salle : la pâle nuit d'été enveloppait la maison blanche. A neuf heures, la carriole était partie, emmenant Mathilde. Et Brissot consultait la pendule, tournait autour ces murs. L'opération qu'il avait dû subir ayant porté sur l'articulation du genou, il restait légèrement boiteux, mais il marchait facilement avec l'aide de sa canne. Et la canne, ce soir, incrustait sa pointe dans le parquet, sa poignée dans la paume.

Bienaimé Brissot attendait ses trois enfants !

Il s'assit brusquement : ses jambes se dérobaient... La carriole montait la côte : il distinguait le pas de la jument. Les roues cahotaient à l'entrée de la cour... Elles criaient au ras du trottoir... Mathilde parut dans la salle ; personne ne l'accompagnait.

—Papa, dit-elle haletante, ne vous impressionnez pas trop. Elle a changé beaucoup, beaucoup... Je ne l'aurais pas reconnue !

—Son mari ?...

—Parti pour l'Amérique d'où il n'est pas revenu... Mort peut-être... On ne sait pas, on ne saura jamais...

Dans le silence lourd s'éleva un gazouillement d'oiseau.

—C'est toi, grand-papa ?

Stupéfaite, Mathilde se retourna et l'on vit s'avancer une enfant minuscule, enveloppée d'une cape neigeuse en tissu des Pyrénées. Loulou, qui n'avait peur de rien, s'était glissée derrière sa tante par la porte entr'ouverte. Maintenant, dressée sur la pointe des pieds, elle s'accoudait au bord de de la chaise de Brissot.

—C'est toi grand-papa, dis ? répéta-t-elle avec son petit accent parisien.

Elle ressemblait à la mignonne Léa d'autrefois comme une rose blanche à une rose rose. Seul, un détail rappelait le père : les yeux d'eau changeante, ombrés de cils noirs.

Le vieillard l'enleva presque brutalement et l'assit sur son genou.

—Elle est bien pâlotte...balbutia-t-il, la voix cassée... Elle prendra des couleurs ici...

La route était frayée ; la mère, après l'enfant, osait s'approcher.

... Une vision d'ombre hésitante, un bégaiement confus, un baiser bruyant du père... C'est tout. L'heure n'est pas aux explications. Elle ne se soutient plus, la triste voyageuse ; elle effleure les êtres et les choses d'un regard incrédule, vacillant... Eugène et Mathilde s'empresent, lui offrent du bouillon, de la viande ; elle demande seulement, d'une voix éteinte, un peu de soupe... de cette soupe dont elle

avait eu si faim, dans les "crémèries" de la Butte, et depuis, à la table élégante de Marguerite Daubreuil !

...On l'emporta presque ; on la coucha dans la plus belle chambre, où elle dormit, épuisée, perdue au fond de l'épais lit de plumes, à l'abri des rideaux aux plis droits... Elle dormit si longtemps que la grande clarté du milieu du jour eut peine à l'éveiller.

Vers le soir, elle put descendre, sortir dans le jardin. Elle et Louis s'étaient revus, non seulement sans trouble, mais encore sans embarras : il était trop heureux, elle était trop malheureuse. La triste Léa d'aujourd'hui ne pouvait plus être, pour le mari de Mathilde, que le fantôme du passé et, quand elle regardait l'affection conjugale, elle sentait maintenant, dans son âme, quelque chose du détachement de la mort.

Elle n'attendait plus Roger : elle ne se demandait plus s'il avait péri mystérieusement, ou s'il traînait dans les ténèbres une existence de misère dont il n'osait faire l'aveu. Elle ne cherchait plus. Toutes les démarches de Mlle Daubreuil avaient été vaines... Les périls sont si redoutables pour un être imprévoyant qui se jette, comme un fou, en plein inconnu ! les tentations si terribles pour un homme exilé à mille lieues de sa patrie, sans être défendu par aucun principe, aucun amour digne de ce nom !

... Mathilde venait de remettre son dernier né dans le berceau ; elle rejoignit, sur le banc de pierre, Léa qui se blottit contre elle, toute tremblante, cherchant appui, asile et chaleur. A deux pas, du côté de la pompe, la petite Lucy Daubreuil lutinait les jumeaux.

Elles étaient donc réunies chez leur père, les deux filles de Maître Bienaimé, femmes l'une et l'autre, dissemblables comme leurs destins. Qui donc eût deviné, maintenant, que Mathilde était l'aînée ? Dans la splendeur de son été commençant, dans le charme de cette expression reposée qui faisait valoir la régularité des lignes, combien Mathilde paraissait jeune auprès de sa soeur ! Avec ses cheveux aux reflets gris et sa vie à jamais brisée, Léa n'avait plus d'âge... Léa semblait être en dehors de ce monde.

Et pourtant cette heure lui était bonne... Elle respirait à pleins poumons l'arome des foin, et l'air natal pénétrait en elle aussi doux que du lait ; elle sentait battre le coeur de Mathilde, la généreuse et la fidèle, qui avait sauvé ce qu'une autre avait perdu ! Léa ferma languissamment les yeux en soupirant :

— Oh ! je voudrais m'endormir là... m'endormir tout à fait.

— Qu'est-ce que tu dis ? C'est mal, s'écria sa soeur en l'étreignant. Et ta petite fille qui est si mignonne ! Et nous ! Crois-tu que notre pauvre père n'est pas heureux de t'avoir ? En m'en allant demeurer à la Haie-d'Epine, crois-tu que je ne serai pas contente de te laisser avec lui !

— C'est vrai, Mathilde ; il faut que je vive pour réparer.. Je le veux, je l'espère... Et pourtant, reprit-elle sans pouvoir s'en défendre, si je ne vivais pas...

Son regard chercha le groupe enfantin : Pierre, riant aux éclats, tirait de toutes ses forces sur la robe de Loulou ; Jacques, le doigt dans la bouche, considérait cette nouvelle venue, "une petite soeur," lui avait-on dit. Et Loulou, dont les joues semblaient encore plus pâles entre ces deux paires de joues vermeilles, promenait ses menottes légères comme des plumes sur une cruche aussi haute qu'elle, en interrogeant tour à tour les jumeaux :

— Comment ça s'appelle-t-il, la belle chose en or ? Tu devrais savoir, toi !

— Si je ne vivais pas, murmura sa mère, tu l'élèverais comme eux... Qu'elle reste ici... toujours !

Les foin embaumaient plus fort ; des charrettes pesantes défilaient sur la route, et leur charge frôlait, en frémissant, le haut mur du jardin. Le sol, sous les roues lentes, trépidaient en cadence ; les "triolet" chantaient dans les clos... Oh ! l'air du pays... Oh ! le pain de chez nous !". Léa sombra de nouveau dans un engourdissement réparateur ; elle ne sut plus si c'était Mathilde ou si c'était la terre qui la berçait pour la guérir.

MARIE LE MIERE.

FIN

Une vacance

Il y aura bientôt cinq ans révolus que M. Lefebvre et moi entreprenions la publication de la REVUE FRANCO-AMERICAINE.

J'ai déjà dit, dans une autre circonstance, par quelles vicissitudes avait passé cette œuvre patriotique à laquelle nous avons donné sans compter le meilleur de notre dévouement. On n'a pas oublié, non plus, je l'espère, en quels termes de chaleureuse gratitude nous avons exprimé à maintes reprises notre appréciation des multiples encouragements qui nous sont venus d'un peu partout.

Si nous n'avons pas entièrement répondu à l'attente de tous nos amis, on nous rendra, du moins, ce témoignage que nous ne craignons pas de nous rendre à nous-mêmes, que nous avons épuisé, en toutes circonstances, pour assurer son succès, la meilleure part de nos ressources.

Et si la REVUE n'a pas encore progressé comme nous l'aurions voulu, c'est que l'implacable loi de la vie quotidienne nous a toujours forcé de demander à des occupations plus rémunératrices les ressources que nous ne pouvions pas, sans la compromettre, exiger d'elle. Mais elle a progressé tout de même, en accomplissant son œuvre de lumière, elle a poussé, profondes et sûres, les racines qui lui permettront dans l'avenir d'affronter les plus violentes bourrasques.

Nous n'en demandons pas davantage. Aussi avons-nous déjà reçu notre plus belle récompense dans le peu de bien qu'elle a pu accomplir dans le passé, et, surtout, dans les espérances nombreuses qu'elle nous donne aussi bien que dans les promesses de succès plus étendus que, de notre part, nous sommes en mesure de lui faire.

Mais, après tant de marques de confiance que nous ont données nos lecteurs, nous venons leur en demander une nouvelle. Cette marque de confiance est, certes, beaucoup plus délicate puisqu'elle touche au côté financier de leur collaboration. A tout hasard, nous comptons qu'elle ne nous sera pas refusée, d'autant que la publication qui nous est également chère à tous, en recevra sa bonne part de bénéfices.

Quand le présent numéro de la REVUE sera distribué dans vos cabinets de lecture, ses deux fondateurs seront déjà partis pour un court voyage d'études en Europe. C'est une entreprise dont nous retardions la date depuis longtemps et que nous ne croyons pas devoir différer davantage.

Et la faveur que nous demandons à nos amis, c'est de suspendre la publication de la REVUE jusqu'à notre retour, à la condition, bien entendu, qu'ils ne perdent rien et que le seul contretemps qui leur en arrive soit d'attendre pendant deux ou trois mois la continuation de leur abonnement.

Le prochain numéro de la REVUE ne sera donc publié qu'à la date du premier février. " Il sera numéroté de façon à continuer la série commencée. L'abonnement de l'année comprendra les douze numéros de rigueur. "

Est-ce que cet arrangement est équitable? Nous le croyons, et c'est bien pour cela que nous le proposons en toute confiance à nos lecteurs et escomptons d'avance leur consentement.

Certes, nous eussions préféré laisser la publication de la REVUE à un personnel complet. Ce personnel n'est pas encore constitué, et, à part les contributions combien précieuses de quelques collaborateurs, nous avons dû porter seuls tout le fardeau. Même, depuis quelques mois, depuis que des obligations nouvelles m'ont entraîné sur une scène

nouvelle, et y absorbent de plus en plus tous mes instants, le fardeau tout entier est retombé sur les seules épaules de mon infatigable et dévoué collaborateur, M. Lefebvre.

Dès le premier jour, avant même de confier à nos imprimeurs, les premiers feuillets de copie qui devaient marquer la naissance de notre publication, nous avons pris solennellement cet engagement. "La REVUE d'abord, la REVUE toujours ; tous les sacrifices plutôt que de compromettre son succès !

Nous avons tenu parole et la REVUE a fait lentement son chemin, mettant à profit tous les dévouements qui sont venus se joindre à nous, et établissant entre la foule aujourd'hui nombreuse de ses amis cette solidarité étroite qui parle si haut aux amants de saintes causes.

Nous avons bien dû, il est vrai, différer l'exécution de projets qui nous étaient chers. Le "Gaulois", cet hebdomadaire dont nous avons même annoncé la publication n'est pas encore né. Une édition définitive des oeuvres d'Edmond de Nevers n'a pu être conduite à maturité ; la fondation d'une société de protection, dont le projet fut pourtant accueilli avec enthousiasme, est encore à faire.

Mais tous ces projets ne sont pas morts, loin de là. Appelés à compléter l'oeuvre de la REVUE, appelés à promener avec elle, plus souvent et dans des coins plus sombres, le flambeau de la vérité et des faits, ils devront dans un avenir rapproché, prendre leur place dans l'oeuvre que nous avons élaborée avec soin et contribuer leur part des revendications nécessaires.

Je ne sais plus quel auteur a dit que pour accomplir quelque chose de durable dans le monde, il fallait travailler comme si l'on ne devait jamais mourir. C'est un enseignement dont nous abusons peut-être un peu aujourd'hui. Mais il n'en est pas moins à la base des œuvres sociales les plus étendues, et c'est bien à son ombre qu'est éclosée cette profonde pensée chère à M. Barrès que nous ne sommes que la continuation des ancêtres.

La REVUE, lente à prendre son vol, lui obéira comme toutes les oeuvres vivantes, même si ses fondateurs ne la

voient pas dans son plein essor. L'important, c'est qu'elle vive, et pour vivre, qu'elle lutte.

J'ai dit plus haut que la REVUE aurait sa part des bénéfices du voyage que nous allons entreprendre. Mais de quelle façon? C'est une surprise qu'on nous permettra bien de ménager à nos lecteurs.

Et, en attendant, nous leur disons—au revoir!

J.-L.-K.-Laflamme.

—:O:—

Entre l'Amour et le Devoir

Les nombreux pèlerins, venus de Montréal et des paroisses intermédiaires, gravissaient lentement la côte qui conduit du collège Bourget à la grotte de Notre-Dame de Lourdes. Différents groupes, dont les voix d'hommes et de jeunes filles s'entremêlaient en des carillons doux et pieux, récitaient le chapelet, les hommes flairant les beautés du paysage, les femmes et les jeunes filles marchant les yeux baissés sur le bout de leurs pieds devenus lourds dans le sable fin et chaud.

Chaque année, Rigaud reçoit des milliers de pèlerins que leur piété conduit au sanctuaire dédié à la Vierge Immaculée, attirés aussi par les magnificences dont le Créateur gratifia ce coin de terre. Sa montagne, chaînon perdu des Laurentides, ferme l'ouest du Québec contre l'Ontario. Elle sert de phare aux Canadiens-Français qui ont envahi cette province anglaise, et leur rappelle qu'ils ne doivent pas oublier leur origine. Sa surface, tourmentée par le grand glacier central, leur enseigne qu'il faut aimer la lutte quand elle produit autant de beautés. De Rigaud surtout, sont partis les pionniers qui ont conquis à la civilisation les comtés de Prescott, de Russell, de Glengarry, en faisant reculer la forêt et l'orangisme. De son collège sont sortis les esprits dirigeants de ces pionniers : prêtres, médecins, avocats, gardiens jaloux du verbe français et de la foi catholique dans toutes les parties de l'Ontario.

René Pelletier, élève finissant du collège, suit le cours des pèlerins avec sa sœur, Cécile, et l'amie de celle-ci, mademoiselle Agnès Lefebvre, qui vient de terminer brillamment ses études à "l'Enseignement Supérieur." Le jeune philosophe, pour qui l'expression de son patriotisme est une prière, raconte à voix basse mais avec chaleur

l'œuvre de son Alma Mater. Il avoue son rêve : se couvrir de la soutane et de la foi des Jésuites, aller faire du ministère dans le Nouvel Ontario, y fonder un collège classique français, en un mot conquérir complètement au catholicisme et à la civilisation latine cette terre explorée par Champlain, sanctifiée par Brébeuf et Lalemant.

Il recommande sa vocation aux prières de ses deux compagnes. Aussi, la ferveur des trois pèlerins est grande, quelques minutes plus tard, lorsqu'après l'ascension, ils se sont agenouillés sur les bancs de pierre, en face de la grotte. Le parfum des fleurs accumulées aux pieds de Notre-Dame et sur les bras de Bernadette, l'odeur des cierges qui brûlent et dont la fumée âcre envie le riche encens de la chapelle, l'orchestre harmonieux des oiseaux, les étreintes nerveuses du vent dans les sapins et les érables, le ciel bleu servant de coupole à cet amphithéâtre de verdure, toute la nature semble prier dans ses langues diverses. Comment ne prieraient-ils pas, eux, dont le cœur est jeune et bon ?

Septembre a commencé sa mise en scène somptueuse. Semblable à la femme qui a dépassé la trentaine et qui craint la quarantaine, il met tous ses artifices en jeu pour éblouir avant le déclin de sa beauté. Comme la majesté de la mère l'emporte sur la grâce de la jeune fille, septembre se prévaut de ses fruits et de ses couleurs pour ne pas envier les fleurs de juillet et les épis dorés d'août. Les pommiers ont les bras lourds et pendants sous la charge des boules rouges et vertes; il faut avoir vu sur l'arbre et mangé la "fameuse" pour comprendre la défaillance d'Eve : les collégiens discutent moins longtemps avec la tentation.

Les érables prennent tous les tons. Les feuilles passent du vert au rouge sang; elles ont reçu toute l'âme de l'arbre qui les porte et semblent lui enlever complètement la vie en tombant. L'automne prodigue ses ors partout, ors rouges, ors jaunes, ors verts. Le soleil les distribue tous sur la feuille d'érable; on la suit lorsque le vent en fait une étoile filante, près de nous; on la remarque sur le sol, et

c'est la seule qu'on fixe au corsage ou au chapeau.

La fin de septembre et le commencement d'octobre constituent le plus beau mois de l'année : mois de richesse, mois de soleil où l'on sent la joie de vivre, où l'air est aussi pur qu'en mai et moins voluptueux.

Après un frugal dîner sous la tente, René Pelletier, sa soeur et Agnès Lefebvre, coeurs enthousiastes autant que leurs pieds sont légers, traversent les "Guérets" et continuent l'ascension de la montagne vers son point culminant où la Croix, souvenir du passage de Mgr Forbin-Janson au pays, domine les environs comme le Crucifié domine sur le monde.

La longueur de la route et le physique de la montagne permettent une conversation variée, vraiment intéressante. Ces jeunes s'y livrent avec un gracieux abandon. Esprits encore livresques, mais non dépourvus d'une pointe d'originalité née du désir de plaire, ils abordent la géologie en passant sur les cailloux ronds de moraine dont sont composés les "Guérets," vaste champ pétré ; ils parlent de botanique en cueillant quelques fleurs tardives.

Cécile, curieuse de comparer son frère et son amie dans un jour plus lumineux, les aiguille sur la littérature. Les grands siècles sont passés en revue littéraire, un peu militairement par René qui a des préférences fort tranchées et indiscutables ; il est un admirateur de la force en art. Il ne conçoit pas la grâce des formes sans la vigueur et l'élévation de la pensée ; esprit logique, il ne peut pas dissocier le beau du vrai, car ils sont les éléments de la vertu. Et si le beau n'est pas mis au service de la vérité, il devient un attrait pour le vice. Les hommes ne sont vertueux ou vicieux que pour la part de beauté qu'ils trouvent dans la vertu ou dans le vice. La vérité seule est trop sèche, l'erreur seule est trop brutale, pour les attirer. Les lettres, la peinture, la sculpture, la musique, bien que moins *visiblement*, c'est sûr, sont les dissolvants les plus doux et les plus assurés des bonnes moeurs quand elles deviennent l'expression des passions humaines inférieures. Dans leur réalisme, elles ne s'intéressent qu'au *point de vue* voluptueux

des objets, considérant comme réel, c'est-à-dire comme vrai, un état morbide de la nature, des circonstances et des moments exceptionnels.

"L'Évangile, Pascal, Bossuet, La Bruyère, de Maistre, Hello, Veuillot, voilà mes maîtres," s'écria René pour terminer leurs dissertations.

"Sans en retrancher, ils sont aussi les miens, reprit Agnès, mais j'y ajouterais, puisque vous oubliez les femmes qui ont écrit des chefs-d'oeuvre..."

Cécile arrêta le reproche : "Réconciliez-vous devant la croix." A une centaine de pieds au-dessus de leurs têtes la croix s'élançait dans le firmament comme une longue épée, étincelante de soleil dans son fourreau de ferblanc. René se découvrit, et, plein de foi, salua : "O Crux, ave!"

Devant eux, se déroule le plus beau panorama. Au bas de la montagne, et comme pour l'arrêter, s'élève le collègue Bourget dont l'élégant clocher domine tout le village qui court par bonds des deux côtés de la Graisse jusqu'à l'Outaouais. Sur la rive droite de la "Grande Rivière" les grasses prairies sont tachetées d'ombre par les bosquets, et les animaux leur donnent des points d'éphélide. Sur la rive gauche, les Laurentides se développent de l'ouest à l'est comme un velours moiré dans un bain de lumière, piquées ici et là sur la charpente du globe par des villages et des hameaux profondément enfoncés. Quelques voiles emportées sur l'onde servent de traits d'union entre l'azur de l'eau et l'azur du ciel, et font naître la rêverie au coeur des pèlerins convertis... en alpinistes.

Le vent chaud qui vient du sud et passe dans les cheveux en brosse de René lui fait sentir des impressions dont la netteté et la persistance l'étonnent. Très sage jusque là, il s'effraie candidement des sympathies que lui inspire l'amie de sa soeur depuis les deux mois qu'il la connaît. Il a été pris par le charme de sa parole facile et cependant discrète; qu'une jeune fille de son âge soit aussi renseignée que lui et possède une telle intuition psychologique, cela le renverse.

“ Quel bien, pensait-il, un homme, secondé par un coeur aussi généreux, une intelligence aussi élevée, pourrait exercer au milieu de notre société moderne corrompue par la société des gens qui passent leur vie dans les boudoirs et les coulisses de toutes les boutiques politiques ou financières, au guet de la victime qui satisfera leur brutalité ou leur cupidité.”

Mais, comme pour se reprendre, il s'inspira de la croix pour parler du plaisir et du mérite des missionnaires dévoués à la conversion des infidèles et des hérétiques.

A trois heures, on descendit la montagne. Les trois amis parlaient moins et songeaient davantage. Que pensait Agnès pendant que René admirait sa démarche et tenait ses yeux fixés, tantôt sur sa nuque blonde, tantôt et plus souvent sur son profil d'une finesse hellénique et d'un carné septentrional? N'avait-elle pas été frappée par le sérieux de ce jeune homme et par son généreux enthousiasme, elle qui avait étudié les langues, les sciences et la philosophie, après l'obtention d'un diplôme académique, afin de jouer et d'aider à jouer un rôle social plus complet?

On peut le supposer par la vivacité contenue avec laquelle elle accepta, au moment des adieux, la demande de correspondance faite par René.

Et la foule des pèlerins, plus animés après cette longue tension de l'âme, se bouscula sur le quai de la station et dans les voitures du chemin de fer.

Ce soir-là, René mit une heure de plus à s'endormir. Son cerveau d'adolescent était tout plein d'images du plus pur bonheur, lesquelles se succédaient avec la vitesse et les beautés d'une vue kaléidoscopique. Tant de rose et de bleu finirent par l'éblouir et lui apportèrent le repos.

Le lendemain était le premier jour d'octobre. Le premier jour du mois était pour René un jour de réflexion et de résolutions. Il analysa longuement son attrait pour la vie religieuse et ses sentiments à l'égard de mademoiselle Lefebvre. Cette jeune amitié (il avait rougi en pensant d'abord à l'amour) ne serait pas de nature, avait-il conclu, à l'éloigner du but de sa vie. De plus, il y puiserait une

petite expérience de l'âme féminine qu'il entrevoyait déjà fort complexe. Son devoir passerait avant tout.

A la fin d'octobre seulement il risqua sa première lettre. Il la relut dix fois avant de la cacheter. Il la trouva bien : brève, un peu spirituelle, avec une petite pointe de cordialité pas trop avancée. Agnès répondit gentiment. Régulièrement, elle reçut deux lettres par mois, en malla deux, toujours mesurées sur celles de son correspondant. René se réjouissait de ce tact, et il donnait toujours davantage afin de recevoir plus.

Ses succès de classe, provoqués en partie par les encouragements de l'amie, lui laissaient deviner les succès qu'il pourrait avoir dans le monde. Ses talents et son caractère éprouvé le feraient monter rapidement dans l'échelle sociale et lui permettraient de servir plus efficacement peut-être l'Eglise et la Patrie.

Ces idées avaient poussé de fortes racines en lui, sans qu'il s'en fût aperçu, lorsqu'en avril arriva la retraite dite de décision, sur la connaissance de la vocation. Elle fut un martyre pour René. Pendant trois jours il oscilla entre la théologie et la médecine, entre la croix et la tête de mort, entre saint Thomas d'Aquin et Hippocrate. Scrupuleux sur le point de l'honneur il croyait s'être engagé irrévocablement au cœur de son amie, car il lui avait écrit un mois auparavant : "Amo te," et deux semaines après : "Adoro te," mots qui n'ont tout leur sens qu'en français, et que les amoureux discrets préférèrent dire en langue étrangère. Il considéra cinq fois le jour la nécessité du salut, la possibilité pour un laïque de bien de se sanctifier, le droit au bonheur humain qui n'est pas exclusif de fortes vertus. Une nuit, il rêva qu'après son entrée au noviciat des Pères Jésuites, Agnès était tombée malade, souffrant de langueur, déçue par le collégien, et qu'elle avait été enlevée aux siens par la typhoïde.

René avait un heureux mélange d'énergie et de délicatesse. Il se reprocha d'être entré en relations avec Agnès et d'avoir ouvert la porte à l'amour ; son devoir aurait été d'oublier cette rencontre, et de travailler exclusivement à

se connaître et à augmenter son bagage de sciences. Mais il ne put pas supporter la pensée de manquer de loyauté à l'égard de son amie en lui retirant la parole donnée et qui oblige. Aux dernières heures de la retraite, il décida d'étudier la médecine à Laval, changeant l'axe de ses rêves de jadis, mais déterminé à devenir un citoyen comme il faut et à former, par son influence, des citoyens comme lui.

Deux mois après, René faisait ses adieux à son Alma Mater, les yeux remplis de larmes, le coeur chargé de bons souvenirs et de belles intentions, l'esprit ouvert aux éléments de toutes les connaissances humaines, le front aurolé d'un succès retentissant : il obtenait le prix du Prince de Galles.

Il passa le premier mois de ses vacances dans sa famille, orgueilleuse de lui. Fils d'un modeste marchand d'un paisible village du comté de Vaudreuil, René aimait la vie rurale. Il courait la campagne, à la recherche des beaux arbres, des eaux limpides oubliées par un ruisseau dans un trou bordé de roches, des fleurs délicates qu'il faut sentir sur leurs tiges tant leur vie est précieuse. Sa vie sentimentale, idéale, prenait là sa source. La pureté de l'air et du firmament, un beau clair de lune, les grands vents qui font gémir les forêts, lui donnaient de l'enthousiasme ; et si, dans la solitude du bois, il se présentait une tribune naturelle, rocher ou monticule, il y montait et il s'habitua à parler bien et fort. Les arbres l'ont entendu dénoncer des projets de lois sur l'instruction publique et ridiculiser certains députés imposés à la province par des électeurs aveuglés.

Au commencement d'août Cécile et René répondirent à une invitation de leur amie et devinrent les hôtes de sa famille à la villa "Beauséjour," sur la rive sud du lac St-François. Ce nom bourgeois convenait bien à la spacieuse maison de bois qui, sise au sommet de trois petites terrasses circulaires et protégée de tous les côtés par des peupliers placés en sentinelles, avait vue sur tout le lac et se comparait avantageusement à ses voisines. Monsieur Gustave Lefebvre, ancien médecin et candidat libéral deux fois

battu, avait appris à faire sa villégiature depuis que la reconnaissance de ses chefs politiques l'avait créé maître de poste à Montréal. Organisateur roué, il avait rendu à son parti d'autres services que ceux de ses défaites.

Depuis quatre ans il passait l'été à "Beauséjour." Père d'une nombreuse famille, il n'avait pas eu le temps de gâter tous ses enfants. Agnès, la dernière née, avait reçu sa première éducation de sa mère, une femme d'une haute intelligence, et les Soeurs de la Congrégation avaient trempé son caractère pendant les longues années de couvent. Vivant dans un milieu bourgeois, et les fonctionnaires en forment un particulièrement blasé, où les grandes vertus ne pénètrent pas plus que les grandes passions, Agnès réagissait continuellement et maintenait son intellectualité par des études de musique et de peinture. Elle était de ces femmes qui préparent lentement les familles vraiment aristocratiques !

Cécile et René vécurent une heureuse semaine à "Beauséjour." Chaque jour fut bien rempli, et ordonné dès la veille afin de jouir de chacune de ses heures. Agnès savait varier le programme avec un art qui enchantait ses amis. A deux soirées, où se trouvaient des relations de son père, elle avait mis discrètement en évidence les talents de René, une fois en le forçant à participer à une discussion politique fort amicale d'ailleurs, et une autre fois en lui faisant prendre à parti un jeune journaliste émancipé en train de manger du curé.

Le plus délicieux moment de la journée était l'heure du crépuscule, alors que la famille entière et ses invités, retirés en arrière avec Agnès, traversait le lac en yacht pour voir l'immersion du soleil dans le fleuve qui en devenait tout rouge ; heure calme, du calme que l'eau donne à tout ce qu'elle couvre, heure aimée des coeurs simples qui ne regrettent pas le jour fini et ne craignent point la nuit venant, où les âmes qui s'aiment se touchent et se sentent dans l'isolement des autres moins hautes et moins estimées. C'était l'heure que René et Agnès, ennemis des flirts considérés par eux bons pour les jeunes enfants et les époux

ennuyés, consacrait spécialement à l'expression de leurs sentiments personnels sur l'amitié.

Le dernier soir ils se dirent leur amour. Leurs yeux reflétaient le feu des nuages recevant à l'horizon les derniers rayons du soleil couché. Cette toison d'or leur fit paraître le ciel tout doré. Dans cette apothéose de la nature ils sentirent leurs cœurs plus grands et plus sonores. Les impressions de l'un se répétaient sur l'autre comme sur un diapason influencé.

La famille Lefebvre rentra à la ville le 1er octobre. C'était le lendemain d'un anniversaire inoubliable pour Agnès. Elle se reportait à chaque instant sur la montagne de Rigaud. Quelques jours avant René avait commencé ses cours de médecine.

Il avait loué sur la rue St-Hubert une jolie chambre avec fenêtres au levant, qu'il avait garnie avec goût et un souci du bien-être. Il se proposait bien d'y passer ses cinq années d'études et de la remplir de ses rêves.

La métropole du Canada est un grand centre industriel et commercial qui s'efforce d'être une belle ville et un foyer intellectuel. Les jeunes universitaires qui arrivent de province y trouvent beaucoup plus d'attraits pour les jeux et le grand plaisir que pour les études. Ils sont isolés dans cette foule urbaine. Un égoïsme féroce les déconcerte partout. Messieurs les professeurs sont des salariés ; ils vendent leur savoir et ne doivent rien à leurs élèves. Messieurs les avocats et les notaires font beaucoup d'honneur à leurs clercs en leur permettant de jaunir sous le téléphone, et en signant leur brevet. L'âpreté au gain, dans une société en formation, ne permet pas d'accorder des sympathies, encore moins un peu d'affection, à de jeunes idéalistes.

Ceux-ci, laissés complètement à eux-mêmes, blasés au bout de quelques mois, assoiffés quand même de bonheur, ne trouvant pas le véritable qui s'aime et se cache trop, se ruent sur le faux aussitôt qu'ils le rencontrent. Heureux les étudiants qu'un ami a dirigés sur quelque cercle de l'Association Catholique de la Jeunesse. Là, on encourage

l'amour du travail, la générosité, le respect de soi-même. Dans cette atmosphère la personnalité du jeune homme au lieu de diminuer se développe dans le sens de la vertu et du civisme.

René ne connut pas à l'Université les grandes amitiés qu'il avait espérées. Il s'était imaginé qu'il serait facile dans une aussi grande ville de découvrir quelques âmes d'élite prêtes à se grouper pour former une petite société catholique et littéraire dans le genre de celle qui, née à Paris en 1830, avait donné à la France un Lamennais, un Lacordaire, un Montalembert, un Ozanam, un Gerbet et tant d'autres à la flamme ardente. Il ne rencontra ni Lamennais, ni Montalembert, ni Ozanam. Ayant trop attendu, il fut grandement déçu.

Sans doute, René était toujours bien reçu au milieu de la famille Lefebvre qu'il visitait une fois la semaine. Agnès était aimable sans effort, son esprit intéressait son ami, elle faisait des prodiges au piano. Mais, il manquait quelque chose à René, quelque chose perdue et ignorée. Il sentait du vide dans sa vie. La médecine l'intéressait peu, et à l'approche de la salle de dissection il éprouvait des nausées.

La fin de sa première année d'études arrivait. On était en mars. Le jeune étudiant n'avait encore rien appris. Il fut surpris de le constater. Le temps s'était écoulé en études étrangères à la science médicale et en rêves. René s'ennuyait. Seul, le cercle Laval l'avait réellement intéressé, car il comprenait son oeuvre : la préservation morale des étudiants et l'encouragement aux études. Mais, il sentait qu'il y échappait lui-même et qu'il devenait tout simplement un beau parleur. Son caractère s'effritait. Il avait accoutumé depuis quelques semaines d'aller au théâtre. Et ses goûts littéraires le rapprochaient lentement d'un groupe de jeunes journalistes de talent dont la vie paraissait facile et gaie. Leur société lui donna quelque admiration pour la bohème, admiration qui s'accrut quand on lui eut fait lire Murger.

Agnès fut désolée d'apprendre de René lui-même son

désœuvrement. Energique et affectueuse, elle lui commande de rompre avec ses derniers amis et de se mettre à l'étude sérieuse de la médecine. Il promet et s'en revint avec la conviction d'être meilleur qu'auparavant. Son amie le maintenait dans le devoir, et il l'en aimait davantage.

Pendant toute une semaine, René se leva à 4 heures et se coucha à 10 heures, consacrant six heures à ses repas et à ses récréations, passant donc douze heures dans ses manuels. A ce régime il subirait de brillants examens. Il n'avait pas compté avec ses distractions continuelles. Evidemment, la médecine n'était pas de nature à frapper son esprit puisqu'après huit jours de travail il n'avait rien appris. Découragé, résolu toutefois de ne pas perdre son temps, il dévora en une semaine trois ouvrages sur l'économie politique, il écrivit une nouvelle "le Crime de David Goldberg" pour la "Nation," et il prépara le plan d'une étude considérable : "Richesses comparées des Français et des Anglais au Canada," avec l'intention de la publier au bout de trois mois dans le "Drapeau."

Il y avait un fort penchant chez René pour les sciences spéculatives. Jusque pendant les cours de médecine il lisait des ouvrages de littérature, de philosophie, d'économie politique et sociale, d'histoire, et parfois même de théologie. A sa chambre il avait empilé un lot de livres achetés sur ses économies ou empruntés aux différentes bibliothèques de la ville. Il y avait de tout là-dedans, excepté des livres de médecine.

Un après-midi, quelques jours avant les examens de mai, René, au lieu de se rendre au cours de 5 heures, entra dans la chapelle de Notre-Dame de Lourdes. Il y était un habitué. Chaque matin, à la même heure, on pouvait l'y voir faire sa prière, quelques bancs en arrière d'un jeune professeur à l'école polytechnique qui occupait toujours le premier.

Selon sa coutume, il alla s'agenouiller devant une grosse colonne, en face de la gracieuse statue de sainte Agnès, sculptée dans le pin blanc par M. Philippe Hébert. Cette œuvre délicate est bien à sa place dans la chapelle dont

'architecte, M. Napoléon Bourassa, fut aussi le maître de notre célèbre sculpteur.

Ce soir-là, René était excessivement las, au point qu'il dut s'asseoir en arrivant. Les yeux dans les yeux de sa sainte aimée, il pleura, de reconnaissance et d'amour. Dès sa première visite à cette chapelle, sept mois avant, il avait chargé sainte Agnès de sauvegarder sa vertu. Or, il venait d'échapper, au moment périlleux, à l'entraînement passionné des amis naguère abandonnés et rencontrés à une heure d'exaltation nerveuse. Le combat intérieur qu'il avait dû livrer lui avait causé une dépression générale. Il se reprenait et venait jurer sa fidélité. Après avoir prié avec grande ferveur Notre-Dame, sainte Agnès et sainte Cécile, ses vierges préférées, il alla téléphoner à Agnès pour lui annoncer sa visite extraordinaire pour le soir même.

Les sympathies d'un être aimé sont un baume bienfaisant pour les blessures du cœur. René alla chercher auprès d'Agnès des consolations, des encouragements et des conseils. Il lui exposa son inhabileté médicale et son inclination pour le travail intellectuel personnel. Il n'était pourtant pas paresseux, il aimait l'étude ; il ne dédaignait pas d'écrire, car il avait une correspondance assez considérable avec sa famille, ses amis du collège, anciens professeurs et élèves. Sa nouvelle parue dans la "Nation" avait créé une sensation dans Israël, elle avait attiré l'attention des critiques sur l'auteur. Le journalisme lui siérait sûrement mieux que la médecine. En y gagnant dès maintenant sa vie, il pourrait songer à fonder un foyer et se livrer à des études sérieuses sur la littérature et l'histoire.

Agnès craignait par dessus tout l'inaction pour René. Il n'était pas nécessaire pour la société ni pour lui-même qu'il fût médecin. Et comme il n'avait pas le goût de le devenir, il eût été maladroit de l'y condamner et d'en faire un désœuvré. L'amour qu'elle portait à René, au lieu de l'aveugler sur le danger qu'il courait, l'éclairait sur les conseils à donner pour le lui faire éviter. Sa famille partait dans une semaine pour "Beauséjour." Il importait de faire

prendre à l'étudiant une prompte et bonne décision. Elle lui conseilla donc d'entrer à la rédaction du "Drapeau," où elle savait qu'il serait en heureuse compagnie; elle lui fournit le sujet de plusieurs nouvelles pour le forcer au travail de chambre, et lui proposa de préparer une "Biographie de Garcia Moreno pour la jeunesse des écoles" qu'un éditeur ami de son père achèterait avec plaisir.

Reconnaissant, René affirma qu'il serait au "Drapeau" avant trois jours. Son amour était tel que n'ayant plus de volonté il s'en faisait une des volontés de son amie. Il sentait chez elle une supériorité de caractère. Comment se faisait-il que le sien s'émuait toujours davantage? Il avait conscience d'être encore un "bon garçon," mais comme il trouvait cela au-dessous du médiocre et de ce qu'il avait été!

A la veille de son départ pour "Beauséjour," René alla saluer la famille Lefebvre. Il était triste, malgré ses efforts pour ne point le paraître. Comment vivrait-il loin d'Agnès? Il lui rappela tout le bien qu'elle lui avait fait depuis le jour où ils avaient prié ensemble devant Notre-Dame de Lourdes de Rigaud et au pied de la croix de la montagne. Agnès se souvint du futur jésuite dont la parole apostolique l'avait remuée. Ses yeux se voilèrent d'une buée et un doute traversa son esprit. Elle fit promettre à René de faire bientôt une retraite fermée à la Maison St-Joseph du Sault-au-Récollet. Lorsque celui-ci, à son départ, et pour la première fois, baisa la main menue et tremblante de son amie, il crut y avoir déposé toute son âme.

René passa les deux premières semaines de juillet dans sa famille, la mettant au courant de ses faiblesses et de ses velléités. Puis, il partit pour le Sault-au-Récollet où il fut une semaine. Il prit deux jours à se mettre dans l'"indifférence absolue" exigée par saint Ignace. Il eut des crises d'amour où il aurait voulu se jeter aux pieds d'Agnès, où il se sentait le courage de mourir obscurément pour elle. Mais le calme intérieur vint et son amour se

spiritualisa. Au dernier soir de la retraite, il écrivit cette lettre :

Sault-au-Récollet, le 22 juillet 1914.

Mademoiselle Agnès Lefebvre,
"Beauséjour."

Ma seule Amie,

"J'ai traversé le désert et j'habite depuis huit jours une charmante oasis d'où je vois, à petite distance, des plaines fertiles, la terre du bonheur et du salut. Il fait bon à l'âme de se reposer dans la solitude, d'éprouver ses forces et de constater si elles suffisent pour atteindre l'idéal de vie que s'est proposé un cœur généreux.

Vous savez mon amour pour le Beau sous toutes ses formes : je le cherche dans la fleur modeste qui se cache aux regards, sur les ailes en mosaïque des papillons ; je le vois dans vos yeux, sur votre front et sur vos lèvres ; je l'entends dans votre voix, elle-même écho d'une âme délicate et forte ; je l'écoute sous vos doigts en course vertigineuse ou en marche majestueuse sur le clavier ; il me ravit lorsque je le contemple dans les grandes vérités éternelles, dans l'étude des faits historiques, de la philosophie, de la théologie. Là, on touche presque à la Beauté suprême. On s'habitue à ne considérer plus les créatures que dans leur puissance à refléter cette Beauté.

C'est en vous, de tous les êtres vus durant ma courte vie, que j'ai le plus admiré la grandeur de la création. La femme est la fleur incomparable de l'univers, mais possédant des parfums bien différents. Vos vertus m'ont fait oublié votre matérielle beauté qui n'est pas surpassée. Comment ne vous aurais-je pas aimée, et n'aurais-je pas respiré les parfums émanés de votre âme ?

Mon admiration pour vous s'est encore élevée. Elle a pris le caractère de celle que je porte aux fleurs ; je les sens, je ne les cueille pas afin que tous les passants puissent comme moi s'incliner pour voir leur beauté et respirer leur vie. La fleur volée à sa tige meurt trop tôt.

Il vous souvient d'avoir entendu l'an dernier mes discours sur l'apostolat. Vous en avez exercé un auprès de moi, et vous m'avez protégé. C'est vous qui m'avez envoyé ici, inspirée par Dieu. C'est Dieu qui me retient ici. Le jésuite renaît en moi. Je ne l'ai pas provoqué, et je ne peux pas le repousser. Il s'est emparé de moi, par insinuation, comme votre âme a pénétré la mienne. Je me sens fort, parce que vous m'avez donné votre force et qu'elle est appuyée sur la Providence. Votre cœur sera au-dessus de ma décision. Je crois qu'il se réjouira parce qu'il sera sûr de ma fidélité à Dieu et à vous-même; car toujours le souvenir de votre âme me suivra en reconnaissance du bien qu'elle m'a fait.

Ce n'est pas sans lutte, que je suis arrivé à trouver mon équilibre stable. J'ai beaucoup souffert avant de venir ici et durant les premiers jours de ma retraite. Mais, j'ai trouvé la paix du cœur. En baisant les pieds du Christ qu'on a placé dans ma cellule, j'ai éprouvé le plaisir indicible d'obéir à l'amour et au devoir après m'être mis entre les deux.

Soyez éternellement heureuse; j'espère jouir du même bonheur éternel pas bien loin de vous. Car les amitiés se renouent Là-bas, bien plus pures et plus durables que celles de notre monde.

RENE.

Quand Agnès eut lu cette lettre, elle ferma la fenêtre car le vent lui faisait peur qui transformait les peupliers de "Beauséjour" en cataractes retentissantes. Une feuille d'érable morte, la première, était entrée dans la chambre et s'était déposée sur la lettre de René. Agnès la prit et la plaça avec une autre, rouge comme elle, que son ami, deux ans auparavant, avait choisie parmi mille autres au cours de l'ascension de la montagne de Rigaud. C'est ainsi que l'amour et le devoir se réconcilièrent par les mains d'Agnès après s'être réconciliés sur le Christ par les lèvres de René.

Louis Gerenal.

Une opinion anglaise sur le Congrès de Québec

MON CHER DIRECTEUR,

Voici qui va sortir du ton ordinaire des articles que j'ai tant de plaisir à vous adresser et que vous publiez avec tant d'indulgence.

Il s'agit de ce Congrès du Parler français pour lequel vous vous êtes, à mon sens, montré plutôt sévère.

Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que tout près de vous, des gens très soucieux de l'avenir de notre langue en ce pays n'étaient pas loin de penser comme vous. Et, à ce propos, vous allez être fort intéressé par les réflexions suivantes qui sont d'un homme que vous connaissiez bien et que vous estimiez comme nous l'estimions tous.

Après le Congrès de Québec, je fis une courte visite à Ottawa où je rencontrai M. Errol Bouchette. (1)

Nous parlâmes du Congrès. C'était inévitable.

Un homme de langue anglaise, me raconta-t-il, très distingué et ami sincère des Canadiens-français, me disait tout dernièrement :

Ce Congrès, dit de la langue française, est vraiment une chose très malheureuse pour l'influence française au Canada. La démonstration tout entière telle que conçue et exécutée donne l'idée bien nette d'un sentiment et d'une organisation hostiles à la majorité du pays ; c'est là certainement l'impression qui en reste chez les populations de langue anglaise ; elles s'en indignent, croyant avec raison que les Canadiens-Français n'ont pas à se plaindre qu'on entrave leur liberté. On est même allé, paraît-il, jusqu'à conseiller au peuple de refuser de parler l'anglais dans le but de forcer les Anglais à s'exprimer dans votre langue. La plupart des Anglo-canadiens et américains éclairés aiment, il est vrai, la

(1) Hélas ! quelques semaines plus tard, ce brave ami était arraché à l'affection de siens à l'âge où son talent nous donnait à tous de si belles promesses !

culture française et en donnent des preuves, mais ils n'entendent pas qu'on la leur impose, et lorsqu'on prend envers eux une attitude de provocation et de défiance, ils ne peuvent faire autrement que de se souvenir qu'après tout ils sont la majorité.

Et M. Bouchette ajoutait :

“ Est-il vrai, comme le dit cette personne dont je viens de citer les paroles, “ que la plupart des Anglo-Canadiens et Américains éclairés aiment notre langue et en ont donné des preuves ”? Nous ne pouvons pas en douter quant au Canada, car nous trouvons à l'Université McGill un véritable foyer de culture française. Un des plus fervents amis du français au Canada fut le regretté professeur Gregor. A l'Université de Toronto, la culture française est aussi en honneur; elle a des chaires de français, elle envoie même plusieurs de ses finissants à la Sorbonne, et nous avons nous-même eu le plaisir de lire des thèses écrites en français par des gradués de Toronto et publiées par les autorités de l'Université de Paris. Depuis l'Atlantique jusqu'au Pacifique, nous comptons au moins une vingtaine d'universités canadiennes où l'on enseigne le français. Toutes ces universités, sans parler du cas exceptionnel de McGill, sont à des degrés divers, des apôtres de la culture française. A-t-on invité aucune de ces universités à coopérer au Congrès? On s'en est bien gardé. Aux Etats-Unis, on compte par centaines les universités où l'on cultive le français. L'Université de Harvard est un centre de propagande française. Les professeurs pour la plupart font des stages en France, les professeurs français les plus connus viennent régulièrement y donner des cours et nous-mêmes bénéficions de ces avantages. Un grand nombre de Français distingués que nous entendons ici sont attirés par Harvard. A-t-on sollicité la coopération de Harvard ou d'aucune université américaine où l'on s'occupe de culture française? Pour le Congrès, ces institutions étaient non-existantes apparemment. Il ne faut pas s'en étonner, n'a-t-on pas laissé de côté l'Alliance française, la Société royale du Canada, plusieurs autres institutions notables ?

“ Mais alors était-ce bien un congrès de la langue et de la culture française qu'on a voulu organiser? On dirait bien

plutôt que le but du Congrès était d'étouffer la culture française en indisposant autant que possible tous ceux qui sont en état de la propager et de la mettre en honneur sur notre continent.

"C'est assurément cela qu'on a réussi à faire."

Une seule chose m'a paru étrange dans cet ami influent des Canadiens-Français. Ce n'est pas qu'il ait mal interprété le ton et surtout le but du Congrès, mais qu'il se soit rappelé si vite et l'ait dit avec moins de tristesse qu'on pourrait le croire, que sa race constituait ici la majorité.

Il m'a plutôt donné l'impression de quelqu'un qui n'est pas né au pays et qui s'y croit en terre conquise !

"Nous sommes, après tout, la majorité !" Voilà le mot lancé.

Certes, nous nous en doutions bien un peu, après toutes les aventures qui nous sont arrivées depuis la cession.

Et c'est bien ce qui donne une valeur spéciale aux réflexions très sincères de ce pauvre Bouchette.

Qu'en pensez-vous ?

* * *

MAINTENANT, AUTRE CHOSE

CHERS CHEVALIERS,

Copin-Albancelli n'est pas un manchot. Sa "Puissance occulte" est un chef-d'oeuvre. Lisez-la. Ou lisez plutôt l'abrégé dans "Le Patriote de l'Ouest", Nos de septembre et d'octobre.

Vous y verrez que dans toute société secrète digne de ce nom, la puissance occulte réside dans une triple supercherie. 1° Le public croit que la masse des sociétaires connaît un secret important: ce qui est faux. 2° La masse des moutons croit que le vrai secret est toujours plus haut dans les degrés de l'échelle. 3° Un petit nombre connaît le vrai but de la société qui est de "promouvoir les intérêts cachés d'une race détestée et détestable qui a besoin d'ombre pour dominer les autres races."

Dans le cas de la franc-maçonnerie, *la race*, c'est le Juif. Dans la Chevalerie, *la race*, c'est l'Irlandais. Dans les deux cas, la masse des moutons c'est vous, chers chevaliers arrivistes de toute trempe. Beaucoup d'évêques français entraient moutonnement dans la maçonnerie qui devait leur trancher le cou. L'histoire se répète; mais peu la comprennent.

Bons chevaliers, voulez-vous apprendre quelques-uns des tours que vous jouent les Irlandais? Ecoutez deux petites histoires presque insignifiantes; puis nous tirerons des conséquences assez importantes.

Au Congrès Eucharistique, vous avez admiré cette brillante phalange de chevaliers modernes en "tuyaux de castor" que semblait présider et diriger un Monsignor bien canadien; celui-là même qui avait ouvert les portes de la cathédrale de Québec à Mgr Fallon. Eh bien, ce président ne présidait pas du tout. Ils étaient quarante-neuf disposés sur sept rangs de sept chacun. Les sept rangs correspondaient aux sept degrés de la chevalerie dont les trois derniers sont encore presque complètement inconnus au Canada et surtout, parmi nous, bons chevaliers canadiens français.

Le premier rang où paradait notre Monsignor, n'était que le premier degré; tandis qu'au dernier rang sept beaux gros Irlandais des Etats-Unis menaient devant eux sept par sept les représentants de leur troupeau de moutons. C'étaient les haut gradés.

Qui donc avait assigné ces places? Le bon Monsignor et les nombreux Canadiens qui se guidaient sur les premiers rangs auraient été bien en peine de le dire. Par politesse, ils avaient même refusé ces premières places pour les offrir à de plus hauts dignitaires (irlandais). Un mot de flatterie, et ils acceptèrent le rang que la loge leur avait dévolu.

C'est là un détail peu important. Peut-être en soi; mais il porte une grande signification. A qui fera-t-on croire qu'une société si soucieuse des moindres détails ne dirige pas vos idées aussi à un moment décisif où votre intérêt national et l'intérêt de ses chefs sont en conflit? Une flatterie, une duperie de plus et le tour est joué.

Un autre exemple.

C'était au Congrès de la Langue française à Québec. Le pauvre Michel et les martyrs du Maine n'étaient pas sur l'estrade.

—On ne prétendra toujours plus que les chevaliers de Québec sont irlandais. "Avez-vous remarqué l'illumination de leur salle? disait près de moi une grosse voix qui s'efforçait d'être douceuse. Je reconnais d'un coup d'œil le neveu du Monsignor.

—Très bien, dit l'autre. L'écusson K. of C. seul détonnait un peu.

—Ça va décoller, ça aussi; il y a assez longtemps qu'on en parle. Nous sommes l'immense majorité maintenant, dans la cour de Québec, et je vous assure que les Irlandais font les petits chiens. Il a fallu batailler, mais nous avons obtenu le rituel en français. Alors, nos Irlandais ont voulu se séparer pour n'être plus menés par nous. Mais Flanagan a dit: "Ça fait assez longtemps qu'ils nous mènent, on va les mener à notre tour."

—Flanagan?

—Oui, c'est notre grand chef. Son nom est irlandais, mais il fait mieux notre affaire qu'un pur Canadien. Nous l'avons élu, et les Irlandais se taisent; ils n'assistent presque plus.

—Beau dommage que les Irlandais se taisent; puisque vous faites leur ouvrage mieux qu'eux; vous élisez leurs candidats et vous parlez pour eux, pour augmenter leurs sociétés.

—Attendez, on ne peut pas dire que la société des Knights est irlandaise. Rien dans les statuts ne l'indique et depuis la traduction des rituels, on voit bien qu'elle n'est pas anti-française. Du reste les Canadiens sont déjà 85,000 (!!!) sur 200,000, et bientôt nous les noierons comme nous les noyons déjà à Québec.

...L'ouverture de la séance ne me permit pas d'en entendre plus long. Mais le lendemain, je me rendis à la salle des K. of C. pour prendre quelques informations.

—Bonjour, Monsieur, dis-je au gardien.

—What is it, Sir?

—Etes-vous le gardien de la salle, monsieur?

—I can't understand French, Sir.

Je répétais en anglais.

—Yes, Sir, for a good long time. But I can't learn French; they always talk to me in English.

J'en savais assez. Cela se passait dans la ville de Québec où les Knights canadiens avaient conquis cette salle et se préparaient à la conquête de l'Ordre. Braves chevaliers, sauvons-nous, les v'là!

Je me posai alors un problème. Je me demandai combien un Knight devait avaler de mensonges monstrueux et dire de naïvetés dans une seule journée. Voilà en effet un officier de la loge de Québec, homme intelligent—quand il est laissé à lui-même—et à qui, dans cinq minutes, on fait accumuler un huitaine de balourdises incommensurables. Les Irlandais n'assistent presque plus aux réunions : ils passeraient leur temps à se tenir les côtes. Tourne la meule, Baptiste. Aiguise la faux qui doit te trancher le cou.

C'est la franc-maçonnerie qui sème le snobisme en France et qui ancre bien avant dans l'esprit des Français la persuasion d'une sorte d'infériorité nationale, du besoin qu'on a de l'étranger et du Juif pour devenir pratiques, riches, puissants. De là cette course des familles nobles vers l'alliance juive.

La chevalerie ne procède pas autrement. Parcourez les cabinets privés de certains chevaliers, grands débiteurs de belles phrases en public et qui sont nos chefs et nos guides naturels. Là, dans l'intimité, ils vous avoueront qu'ils n'ont pas grand' confiance dans notre peuple; qu'ils doutent de l'avenir; que demain peut-être on appellera éteignoirs, arriérés, ceux qu'aujourd'hui l'on exalte comme grands patriotes; qu'il ne vaut pas la peine de risquer sa peau, son avenir et sa tranquillité pour une cause(nationale) douteuse.

Je n'invente rien; voyez plutôt.

Un certain directeur du Congrès de la Langue française en Amérique (Québec, P. Q.) ne se levait jamais au Congrès sans parler de "l'âme canadienne, de sa "noblesse," de son "élévation," de...Et chaque fois je me rappelais l'entretien où il avait essayé de me persuader que "notre peuple avait l'âme vile." C'était un grand chevalier.

Il insinua même ce qu'un autre pensait tout haut parmi eux : "Je vous assure que le niveau intellectuel et moral de notre peuple n'est pas élevé. *Le contact des autres peuples lui fera du bien.*" (1)

Là encore, vous admirerez l'effet abêtissant de ces loges irlandisantes qui, comme celles des Juifs, divisent et abêtissent le reste de l'humanité pour régner sur elle.

En attendant, chers chevaliers, digérez ce plat, et si vous le trouvez de votre goût, il en viendra d'autres.

Michel Renouf.

(1) Paroles d'un petit curé remuant, grand ami des Fallon et des Whelan, à qui les K. of C. promettaient l'évêché de Hull. quand il y en aura.

La Presse Canadienne-Française

Conférence prononcée par feu Arthur Buies, à Québec'
le 20 Septembre 1875

MESSIEURS,

Il y a quelques semaines à peine, le 1er août dernier, se tenait à Paris une réunion mémorable de délégués spéciaux venus de toutes les parties du monde, et qui prenait le nom de "Congrès International des Sciences Géographiques."

A ce sujet, *l'Opinion Publique* du 2 septembre faisait ces ironiques remarques :

" Il est assez difficile, on en conviendra, qu'un pays comme le Canada, qui occupe une superficie de cinq millions de milles carrés, dont l'étendue est supérieure à celle des États-Unis (y compris le territoire d'Alaska), de cent et quelques milles carrés, et inférieure seulement de trois cents et quelques milles à la superficie de l'Europe, il est difficile qu'un semblable pays passe inaperçu dans un Congrès International des sciences géographiques."

Eh bien ! Messieurs, ce qui semblait difficile, on l'a fait avec la plus grande facilité du monde. Il n'y a rien de si aisé que de s'abstenir, et sans le zèle amical d'un Français épris de notre pays, de M. Farrenc, cet immense domaine qui s'étend du Pacifique à l'Atlantique, et qui porte le nom redoutable de *Puissance*, n'eût peut-être pas même été mentionné au congrès de géographie.

Après avoir établi, dans une démonstration pleine de méthode et de clarté, les grandes divisions de notre territoire, et les avoir montrées sous un jour assurément nouveau, M. Farrenc terminait ainsi son exposé :

“ Qu’il me soit permis de regretter qu’un pays aussi avancé sous le rapport matériel, et qui s’annonce comme devant disputer la palme aux Américains du Nord, n’ait fait sur lui-même et sur sa constitution physique que des recherches insuffisantes. J’espère que les Canadiens s’appliqueront à combler cette lacune. S’ils viennent à Paris assister au Congrès géographique, ils y rencontreront des gens avides de s’éclairer sur leur pays. Ils pourront alors dissiper toutes les conjectures.”

“ Cette attente, ” remarque *l’Opinion Publique*, “ a dû être partagée par un grand nombre de personnes assurément. ” On ne pouvait supposer autre chose.

Le Canada s’abstenant d’assister au Congrès International de géographie, c’est comme si au moment d’un procès l’avocat d’une des parties faisait défaut.”

A cet appel fait à toutes les nations du monde, le Canada, seul peut-être, n’a pas répondu. Quelque temps auparavant, il s’était tenu un congrès analogue à Nancy. Il s’agissait pour ce congrès de réunir le plus grand nombre possible de documents qui fissent connaître l’histoire de l’Amérique avant sa découverte par Christophe Colomb ; (1) or, cette histoire mérite d’être connue, car on a trouvé sur ce sol qu’il est convenu d’appeler vierge des traces d’une extrême antiquité et d’une civilisation éclatante ; eh bien ! cette fois encore, le Canada ne faisait aucune espèce de figure, il semblait ignorer même qu’il occupât une place sur notre planète. Il n’y avait donc pas un homme, dans toute cette vaste étendue, qui fût capable de se présenter dignement devant un congrès scientifique, et si cet homme existait, le gouvernement ne songeait même pas à lui confier cette mission. Pendant que tous les journaux étrangers donnaient des comptes-rendus des séances de ces deux congrès, notre presse canadienne était aussi muette

(1) Le gouvernement de Québec a réparé son erreur. Ne s’est-il fait représenter tout dernièrement à un congrès de savants européens par M. Alphonse Gagnon, le même qui, il y a quelques années devait faire d’après un journal québécois “ une conférence sur l’Amérique du Nord avant la création du nom.

qu'elle est bavarde tous les jours en se faisant l'écho de niaiseries qui désolent les esprits sérieux et détournent des objets dignes d'attention. Le monde est plein d'événements, de grosses questions s'agitent, des faits d'une incalculable portée passent et tout cela n'est rien pour nous, nous en saisissons à peine une vague et bien douteuse notion dans des reproductions étrangères puisées invariablement aux mêmes sources, choisies dans un même et unique ordre d'idées. Il est pour ainsi dire défendu de sortir notre esprit de la sphère locale où nous nous agitons, et c'est d'après elle que nous voyons tout ce qui se passe dans le monde. Y a-t-il quelque chose en dehors de la province de Québec? Oui, puisque nous entendons comme un bruit confus, un vaste bourdonnement qui nous fait dresser l'oreille, mais sans rien nous apprendre, semblables au voyageur isolé dans une forêt, et à qui le retentissement lointain des vagues de l'océan révèle un monde extérieur, mais qu'il ne peut ni voir, ni comprendre-

Veuillez jeter les yeux tout autour de vous ; vous voyez des avocats, des médecins, des notaires, des prêtres et des arpenteurs ; voilà pour ce qu'on appelle les professions libérales ; mais le journalisme, cette autre carrière si vaste qu'elle embrasse pour ainsi dire toutes les autres et qu'elle exige, chez celui qui l'exerce, au moins les éléments de toutes les connaissances humaines, cette carrière qui n'est faite que pour des apôtres et qui a la plus haute des missions à remplir, carrière où l'on ne devrait entrer qu'en tremblant et armé de toutes pièces pour les luttes de la pensée et l'exercice de la langue, qui s'adresse à tous, qui a pour premier objectif l'intelligence de tous les hommes, quels qu'ils soient, qui cherche à satisfaire avant tout le besoin le plus noble, à contenter ce qu'il y a de plus digne en l'homme, l'avidité de connaître, carrière qui, par cela même qu'elle a en vue l'humanité entière, et que chaque homme, fût-ce le dernier de tout un peuple, a droit de lui faire appel contre un abus, une iniquité ou un vice quelconque des institutions, de la société ou des lois, ne devrait être accessible qu'aux hommes du plus grand mérite, joignant au talent et aux connaissances un esprit élevé, une conscience ferme et un caractère impervertible, carrière qui, par cela seul qu'elle est

une mission, exige au moins un noviciat préalable et une consécration qui en autorise l'exercice, cette carrière enfin, le journalisme, n'est guère autre chose chez nous que le pis-aller des avortons de l'intelligence et des fruits secs de toute nature.

Messieurs, le spectacle de la presse canadienne-française est tout ce qu'il y a au monde d'affligeant et d'humiliant. A de très rares exceptions près que je ne citerai pas, mais que tout le monde ici présent peut aisément reconnaître, quel est celui de nos journaux qu'on oserait montrer à l'étranger, et qui aurait le courage, mis en présence de ce que nous appelons un de nos organes, de se dire canadien-français dans un autre pays que le nôtre ? Si la plupart de nos journaux, pour toute question de science, d'histoire, de littérature ou d'art, sont obligés d'avoir recours à des reproductions, en revanche quel est donc l'emprunt que la presse étrangère fait à la nôtre ? De temps en temps peut-être lui demandera-t'elle un renseignement, mais quand lui demande-t'elle une appréciation ou un modèle, soit de style, soit de pensée ? Si les platitudes grossières et les invectives de carrefour qui composent presque tout l'aliment de notre presse, revêtaient une forme que l'on pût déterminer, s'il y avait une langue dans tout cela, ce ne serait pas une compensation sans doute, mais du moins une certaine consolation offerte à ceux qui savent le mieux juger ; mais à la trivialité basse des injures, à la stupidité accablante des choses que l'on débite viennent s'ajouter l'ignorance la plus absolue de la langue et le manque le plus complet de savoir-vivre. Les plus misérables passions font du journalisme canadien leur instrument et leur empire ; l'envie, la calomnie, la persécution sous toutes les formes s'y établissent de droit et font un appel constant aux plus violents et aux plus lâches instincts ; l'esprit et l'honnêteté publics, le sens moral, le sens droit des choses sont tous les jours pervertis par nos journaux ; je ne dirai pas par nos journalistes, car je les cherche en vain, à part les quelques rares exceptions que je serais heureux de nommer, si je n'étais pas aussi malheureux de nommer les autres.

Le journalisme est de toutes les professions peut-être la plus délicate, parce que même dans l'attaque, même dans la flétris-

sure, il faut toujours garder la dignité du langage ; c'est une profession dont le noviciat doit être le plus laborieux et le plus long, parce qu'il ne se borne pas à une spécialité, il les embrasse toutes, il demande une grande habitude du monde, beaucoup d'observation, une éducation honnête à part une instruction variée ; eh bien ! c'est à cause de cela sans doute que le premier galoupiat venu, qui n'a ni usages, ni éducation, ni étude, que le premier galopin qui sort du collège avec un accessit en thème, se croit le droit de prendre une plume et de se faire rédacteur, comme si l'on était rédacteur ou écrivain de même qu'on est porte-faix ou commissionnaire.

Est-ce un art que celui du style ou un simple moyen à la portée de tous ?

Existe-t-il des langues avec des lois qui les gouvernent et qui empêchent d'attaquer au moins les règles fondamentales sur lesquelles elles reposent, ou bien est-il permis de se servir de n'importe quel langage et d'écrire tout ce qu'on veut avec des mots quelconques ? La première condition pour écrire est-elle de savoir écrire, ou bien seulement d'en avoir la prétention et de s'imposer sans égard, sans vergogne, aux yeux du public ? Oseriez-vous, vous, rédacteur, faire une statue sans avoir appris la sculpture ? Non, eh bien ! de quel droit alors osez-vous écrire sans savoir au moins les premiers éléments de la langue ? De quel droit entrez-vous sur ce terrain, qui est une arène de discussion d'où la lumière doit jaillir incessamment de chaque effort de l'esprit, et non pas un champ de massacre, un rendez-vous populacier où le casse-tête et la massue sont les seules armes ? Tout journaliste est un soldat et doit porter un drapeau ; mais un soldat n'est pas un bouclier ; le journaliste est l'homme militant par excellence, il doit être toujours prêt à accepter les combats de la plume, mais depuis quand, pour combattre, a-t-on vu qu'il ne fallait pas y être exercé, connaître au moins le maniement de ses armes ? Depuis quand est-il admis que les combattants de la plume et de l'idée peuvent être des assommeurs qui empruntent aux charretiers leur vocabulaire et se le jettent à la face ?

La lutte pour le journaliste est de toutes les formes ; il doit non seulement savoir défendre une opinion avec des arguments

et non pas des coups de boutoir, mais il doit encore pouvoir faire la critique, apprécier avec indépendance autant qu'avec connaissance de cause les œuvres de l'esprit, ce qui est une autre manière d'avoir des opinions et de les exposer ; mais où est la critique, où sont dans nos journaux les appréciations qui supposent de l'étude et une culture sérieuse ? Tout est réduit au même niveau, et si tel ou tel fait un chef-d'œuvre, il recevra la même somme de louanges que le barbare qui, à côté de lui, accouchera d'une énormité. La critique d'œuvre est rendue tout à fait impossible parmi nous par des difficultés qu'il est trop dangereux d'aborder de front ; pour indépendante, on ne peut pas espérer qu'elle le soit, il faudrait alors que les journaux fussent indépendants aussi eux dans l'ordre des choses de l'esprit. Et c'est là le plus grand malheur peut-être de notre presse qu'il ne soit pas permis d'y exprimer une opinion libre sans être aussitôt taxé d'hérésie par une petite légion de barbouilleurs aussi ignorants que bornés et prétentieux qui s'imposent au clergé lui-même, se substituent à son action, lui enlèvent presque sa direction légitime, lui dictent ce qu'il a à faire, décrètent, anathématisent, pourfendent de droite et de gauche, se font l'Église à eux tout seuls, et iraient jusque dans le Vatican même pour y interdire le pape.

Voilà l'ennemi qui attend la critique indépendante. D'un autre côté, si elle est sévère, on en accusera l'auteur de jalousie de métier, et si elle est flatteuse sans examen, elle retombera dans la sphère banale des appréciations stéréotypées que vous pouvez lire à la troisième page des journaux. Que reste-il alors, en présence d'un pareil état de choses, au véritable homme de lettres, à celui qui, s'il lui manque le talent, a du moins le culte des lettres, le respect de la haute mission qu'elles sont appelées à remplir ? Il lui reste le dégoût et le découragement. A quoi sert, se dit-il, d'étudier, de passer ses veilles dans l'exercice et la culture d'un art qui n'est même pas reconnu ? Et pourtant, cet art est le plus indispensable de tous ; car, sans les lettres, que saurions-nous, que serions-nous tous, messieurs ? Que deviendraient toutes les découvertes, tous les progrès imaginables sans les écrivains qui les font connaître et les expliquent ? Et pensez-vous que l'on puisse indiffé-

remment se servir de tel ou tel langage pour apprendre aux hommes une vérité et la leur faire goûter ? Demandez alors à tous ces grands chercheurs, à ces savants profonds, demandez à Pascal, à Bacon, à Leibnitz, à Descartes, à Arago, à Herschell, à Cuvier, à tous ces découvreurs sublimes, qui furent en même temps de grands écrivains, combien il leur aurait fallu attendre de temps, si la vérité qui jaillissait comme un éclair de leur cerveau n'était pas passée avec le même éclair dans leur style. Ah ! pour l'homme de lettres, la pensée est une religion et le style est un culte ; il a placé son art dans le domaine lumineux de l'idéal, de l'idéal qu'il est toujours bon que les hommes conservent un peu, comme un refuge pour échapper de temps à autre à l'épaisse matière où ils sont si tristement retenus.

Mais il ne s'agit pas ici du pur domaine des lettres, de cette sphère si élevée que l'homme y dédaigne presque la terre, il s'agit de cette littérature aisée, quotidienne, populaire, mais qui aussi elle a ses droits et ses lois. Or, le premier de ses droits, c'est de ne pas laisser violer son sanctuaire par toutes espèce d'intrus, aliborons cyniques qui se croient capables de tout, qui ne doutent de rien, et qui, ne faisant aucune différence entre une plume et une pioche, l'empoignent comme pour vous en frapper, n'étant pas habitués à s'en servir pour écrire. Messieurs, qui de vous n'a vu depuis quelques années surgir un certain nombre de publications, de nature différente, des journaux, des revues, des brochures, et même des volumes (oh ! je tremble), amas d'insignifiances et de lieux-communs étalés dans un style baroque, produits d'un jour, avortements prévus, masse qu'on feuilletterait à l'infini sans pouvoir y trouver une idée, dont le public est obligé de constater la naissance, mais dont il ignore presque toujours la mort ? Pourquoi ces publications ne sont-elles pas viables ou, si elles vivent, de quoi se nourrissent-elles ? quel est le mystère de cette existence prolongée en dépit de tout ? Ah ! il faut bien le dire pourquoi, parce que les choses en sont arrivées aujourd'hui sous ce rapport à un état qui est une véritable humiliation pour notre race, parce que l'on serait porté à croire que notre presse est l'image fidèle du degré d'instruction, de caractère et de moralité de tout un peuple, parcequ'il est du devoir, pour celui

qui tient une plume indépendante, de ne pas fermer plus longtemps les yeux sur cette plaie profonde qui s'étend en toute liberté, et qu'il faut exposer sans faiblesse si l'on veut en faire mesurer la profondeur et l'entendue.

Messieurs, dans aucun pays il n'y a pas un homme qui puisse se dire exempt de toute espèce de solidarité avec les choses qui s'y font, et s'il y découvre un mal, un vice, une lacune, et par suite une réforme nécessaire à poursuivre, c'est son devoir de le dénoncer, d'indiquer le remède, s'il le connaît, ou du moins de ne pas marchander au mal les expressions qui le caractérisent.

Pourquoi la presse canadienne-française est-elle en général si profondément abaissée ? Pourquoi est-elle si nulle ? Pourquoi y trouve-t-on tant de choses qui soulèvent le cœur avec si peu d'aliments qui nourrissent l'esprit ? c'est que l'éducation, dans notre pays, est absolument fautive, je veux dire qu'elle est étrangère aux besoins du monde moderne, aux conditions nouvelles de société qu'établit le progrès des sciences et surtout parce qu'elle méconnaît cette vérité aujourd'hui manifeste, c'est que la science est devenue une nécessité au lieu d'être un luxe comme elle l'était jadis. La science, de nos jours, Messieurs, reçoit une application constante, universelle ; le savant ne peut plus, comme autrefois, se tenir renfermé dans son cabinet au milieu de ses livres, et n'avoir de rapports qu'avec un petit monde d'élus ; d'où il résultait que la science restait à l'état purement théorique ; non, le savant doit venir aujourd'hui devant le public tout entier communiquer le fruit de ses travaux et subir l'épreuve de ses découvertes. Tout ce que l'esprit trouve, la matière le met immédiatement en usage ; le savant n'a plus un objet purement idéal en vue ; en faisant les grandes comme les petites découvertes, il travaille surtout à augmenter le bien-être général, à perfectionner les méthodes comme les instruments, et à fournir au commerce, à l'industrie, aux relations de peuple à peuple tous les moyens possibles de se multiplier : il n'y a plus de sciences abstraites, Messieurs, il n'y a que des sciences pratiques. La science nous enveloppe de toutes parts, chacun en voit tous les jours l'application multiplier : c'est à elle que le monde moderne demande sans cesse de nouveaux développements, de nouveaux essais, elle est, dans tous

les pays, le premier objet des gouvernements et des maisons d'éducation ; la négliger, c'est se mettre complètement en dehors des nécessités actuelles ; eh bien ! la science, chez nous, est non seulement négligée, mais elle est pour ainsi dire dédaignée, méconnue. Où sont nos cours spéciaux pour former des géologues, des minéralogistes, des chimistes, des géographes, des ingénieurs ? où sont nos cours d'histoire, de l'histoire, cette science qui, grâce à la critique et aux découvertes modernes, a secoué ses vieilles légendes et les puérités innombrables qui en composaient autrefois presque tout le fond ? Sans aller aussi loin, ne peut-on pas demander si, dans nos maisons d'éducation classique, on donne seulement une teinte sérieuse de géographie ou d'histoire. Eh bien ! la géographie, Messieurs, est aujourd'hui la science la plus indispensable pour celui qui se mêle d'écrire dans les journaux, à cause des nombreuses relations qui s'établissent entre les peuples et des découvertes qui se font tous les jours ; il en a besoin pour ses dépêches télégraphiques, pour ses nouvelles de l'extérieur, pour les questions éventuelles qui se présentent souvent, quand ce ne serait que pour éviter de faire les énormes bévues que vous pouvez voir presque chaque jour dans nos journaux où l'on ne se fait pas faute de bouleverser la carte du monde. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce que le gouvernement, soit local, soit fédéral, n'ait pas trouvé en Canada un homme propre à envoyer au Congrès Géographique dont je vous parlais en commençant ; l'un ou l'autre n'y a même pas songé, il n'a pas soupçonné seulement l'intérêt ou la valeur d'une question géographique, à l'exception peut-être de l'hon. M. Leteillier de St-Just, qui vient de faire une exploration dans le Nord-Ouest, et à qui certaines mauvaises langues veulent ôter tout le mérite de ce voyage en prétendant qu'il y est allé pour découvrir quelque nouvelle situation de famille, quelque neveu ou quelque cousin égaré dans ces vastes solitudes, trop loin de son département protecteur.

C'est la géographie, Messieurs, cette noble science qui faisait dire, à l'ouverture du congrès dont je parlais plus haut, par son président l'amiral de La Roncière :

“ La Providence nous a dicté l'obligation de connaître la terre et d'en faire la conquête. Cet ordre suprême est un des

devoirs impérieux prescrits à notre intelligence et à notre activité. La géographie, cette science qui inspire de si beaux dévouements, et à laquelle se sont immolées tant de victimes, est devenue la philosophie de la terre.

“Quelque diverses que puissent être nos origines et nos tendances, nous sommes d'accord pour reconnaître à combien de branches des besoins de la vie humaine se rattache la géographie, soit dans le domaine de la pratique, soit dans le domaine de la théorie.”

Je reviens à ce que je disais tout-à-l'heure, Messieurs, et j'irai plus loin encore. Personne ne contestera sans doute que la connaissance du français et de l'anglais ne soit notre premier besoin. Eh bien ! depuis douze ans que je suis intimement lié au journalisme, j'en suis encore à trouver un jeune homme sortant de nos collègues et se livrant à cette carrière, qui puisse faire une traduction supportable, voire même des dépêches télégraphiques, et qui n'y introduise pas invariablement d'énormes fautes de géographie et d'histoire, qui supposent l'absence des notions les plus élémentaires. Et, quant aux sciences exactes, tout le monde reconnaîtra avec moi que, à part la médecine pour laquelle il y a des cours réguliers, le Canada n'a pas encore produit un seul homme, si l'on veut bien excepter quelques individualités remarquables, comme M. Baillairgé, par exemple, qui est obligé de donner des cours privés de mathématiques le gouvernement trouvant indigne de lui offrir une chaire, ou étant trop occupé à se protéger contre les électeurs impies qui ne craignent pas *d'offenser Dieu*, suivant l'expression à jamais mémorable d'un des plus grands vicaires, qui est à fois un des plus grands génies du Canada.

Il faut élever cette question, Messieurs, à sa véritable hauteur ; c'en est une de la dernière importance pour notre race si nous ne voulons pas que s'accuse de plus en plus notre infériorité vis-à-vis des autres éléments qui nous entourent. Le vrai patriotisme ne consiste pas à se leurrer les uns les autres, à se bourrer de compliments, il consiste, lorsque le mal est extrême et les palliatifs insuffisants, à nous dire crâment nos vérités. Or, je dis et j'affirme que si notre système d'éducation n'est pas entièrement remodelé, c'est-à-dire, si on ne le fait pas mo-

derne, avant dix ans la démarcation entre nous et les anglosaxons sera parfaitement tranchée ; seulement, nous occuperons l'arrière-plan. Notre presse, Messieurs, nous donne presque tous les jours le plus humiliant et le plus honteux des spectacles. Il suffit presque d'être journaliste pour oublier les procédés les plus vulgaires d'honnêteté, les convenances les plus élémentaires, les plus simples notions de savoir-vivre. Des personnalités outrageantes et barbares, des grossièretés à faire reculer des poissardes, aucun souci de la décence et de la dignité publiques, pas la moindre charité, et cela est d'autant plus remarquable que souvent, par le caractère même que la presse revêt ou qu'elle affiche, la charité doit être expressément évangélique, je ne dis pas catholique, car c'est trop difficile aujourd'hui..... il paraît qu'il n'y a plus que cinq catholiques dans tout le Bas-Canada, à peine assez pour sauver Gomorre, mais à coup sûr pas assez pour sauver toute une province.

On voit de temps à autre des spectacles hideux. L'agonie elle-même n'est plus sacrée; pour une certaine presse, les souffles du moribond sont trop lents pour son impatience féroce ; elle entre effrontée, agressive, jusque dans la chambre que la mort elle-même respecte ; jusque sur le lit de douleur d'un homme aimé et respecté de tous, elle fait le sauvage dépouillement d'une succession politique, en appelant cela des prévisions ou des combinaisons, comme si le lecteur pouvait se tromper à des mots pareils, comme si le croassement du corbeau pouvait porter un autre nom.

Est-ce là le spectacle qu'offre la presse anglaise ? La voyez-vous descendre à de pareilles indignités ? Non, non, dans les journaux de cette presse on trouve de quoi s'instruire et de quoi se nourrir ; dans les nôtres, c'est tout le contraire.

Rappelons-nous toujours qu'il y a des exceptions, mais pensez-vous que si la plupart de nos rédacteurs avaient cette bonne éducation d'abord, qui fait l'honnête homme, et une instruction sérieuse, ils ne rougiraient pas tous les premiers de la langue dont ils font usage et des misérables objets qu'ils offrent à l'attention publique ? Pensez-vous que s'ils étaient capables d'aborder les questions du jour et de les discuter, ils ne laisseraient pas de côté toutes les misères et les platitudes

qu'ils nous servent ? L'homme qui a une instruction solide et variée, estime trop ce bienfait pour pouvoir patauger longtemps dans les petitesesses et les niaiseries ; à son insu et par le résultat forcé de son instruction, il élève les questions à leur véritable hauteur et les personnalités, lui deviennent impossibles ; chez nous, au contraire, la presse, au lieu de former le goût et l'opinion publics, suit l'un et l'autre tête baissée ; elle ne remplit pas un rôle et ne fait que du bruit, la seule ressource des impuissants.

De tout ceci, Messieurs, vous avez conclu comme moi que, pour faire des rédacteurs, il faut une instruction sérieuse et variée, une instruction qu'on ne nous donne pas dans notre pays, et aussi cette éducation qui fait les hommes bien élevés, complément indispensable à tous ceux qui sont appelés souvent à porter une grande responsabilité pour leurs paroles.

Faut pas s'en étonner

C'EST LE "BON-PASTEUR"

La Justice de Biddeford rend de grands services à la cause canadienne. Dans son numéro du 5 septembre, elle nous met en éveil sur des choses importantes. Ce que *la Justice* nous dit de l'école Saint-Joseph nous renverse.

Quoi, dans la ville de Québec où vient d'avoir lieu le grand Congrès patriotique du Parler français, que les communautés religieuses ont tant applaudi, il s'y trouve une de ces communautés, le Bon-Pasteur, qui veut faire le jeu duplus grand ennemi de la langue et de la race françaises.

Au Bon-Pasteur, de Québec, il y a quelques religieuses qui appartiennent à la race irlandaise. Elles forment le vingtième de la communauté, mais grâce à notre bonasserie proverbiale ce sont elles qui ont l'influence à la Maisson-Mère. Cette influence se fait sentir partout dans la province, car c'est grâce à elle si ces religieuses irlandaises ne sont pas longues à devenir supérieures des différents couvents dirigés par cette communauté dans nos paroisses canadiennes-françaises.

Le Bon-Pasteur, nous dit *la Justice*, vient de nommer Directrice des Classes de l'école Saint-Joseph, une Irlandaise fanatique et amie de Mgr Walsh.

C'est un acte que nous ne voulons pas qualifier. *La Justice* nous dit encore que les classes de l'école Saint-Joseph sont visitées par un petit inspecteur irlandais. Préparez-vous, petits Canadiens de Biddeford, à perdre votre langue et à vous métamorphoser en Irlandais.

Il est évident que le Bon-Pasteur a agi ainsi pour plaire au plus fanatique ennemi de notre langue.

Est-ce dans l'intérêt de sa caisse ? C'en a bien l'air.

Le sauvetage de la caisse a enfanté la Directrice Assimilatrice que le patriotique Bon-Pasteur donne à Biddeford.

Mgr Walsh rit.

C'est le commencement d'une nouvelle guerre contre les écoles françaises dans le Maine, et le Bon-Pasteur entre

dans cette guerre avec nos ennemis, au lendemain du grand Congrès de Québec, qui devait, disait-on, produire des effets si magnifiques. Oui, ça commence bien

La Justice nous dit: Vous allez voir pleuvoir sur notre école les visites et les lettres de Mgr Walsh.

Pourquoi *la Justice* ne nous parle pas des visites du petit inspecteur irlandais à la même école ?

Pourquoi *la Justice* ne nous dit-elle pas: Vous allez voir les livres de notre école disparaître pour faire place aux livres des écoles où Dieu est banni légalement ? Pourquoi ne nous dit-elle pas: Vous allez voir disparaître le catéchisme français pour faire place au catéchisme anglais; vous allez voir que les petits Canadiens à l'école ne prieront plus en français mais en anglais ?

Pourquoi ne nous dit-elle pas de plus: Vous allez voir les heures données à l'étude du français disparaître, comme au collège de Van Buren, où il n'y a plus qu'une heure par semaine de français.

Nous avons vécu longtemps dans la Nouvelle-Angleterre, nous avons suivi de près Mgr Walsh à Boston, nous garantissons tout ce que nous venons de dire.

Quand il était visiteur d'écoles à Boston, Mgr Walsh trouvait toujours qu'il y avait trop de français dans les écoles canadiennes; il ne faisait pas passer d'examens sur les matières françaises; il dédaignait le français, les livres français, il dédaignait les examens faits en français. Il a voulu imposer le catéchisme anglais à Lawrence. Il interdisait aux curés canadiens d'assister aux examens qu'il faisait dans les classes.

La Justice nous a déjà dit tout cela autrefois—elle nous a parlé déjà de la célèbre chicane du curé Campeau à Lowell avec Mgr Walsh—le curé Campeau voulait assister aux examens de Mgr Walsh—Mgr Walsh, au nom du Corporation Sole, disait *la Justice*, ne le voulait pas. Finalement Mgr Walsh passait la porte et ne faisait pas d'examen. Il a été deux ans sans retourner voir le bon M. Campeau.

C'est la même chose dans le Maine nous a déjà dit monsieur Bonneau. Mgr Walsh ne veut pas que les curés assis-

tent aux examens du petit inspecteur d'écoles. *La Justice* a bien raison d'ajouter qu'avec le visiteur irlandais et la directrice irlandaise, les petits Canadiens vont se transformer en Irlandais

Que *La Justice* suivent les agissements de Mgr Walsh à Biddeford, ses agissements aussi par son inspecteur et sa directrice, et bientôt elle constatera tout ceci : disparition des livres catholiques, catéchisme enseigné en anglais, prières faites en anglais, heures consacrées au français disparaître graduellement, curés expulsés de l'école, français méprisé et foulé aux pieds avec impudence. Et c'est le Bon-Pasteur, qui se prête à cette machination et ce Bon-Pasteur vient d'assister au Congrès français qu'il s'est empressé d'applaudir. Ce n'est pas tout.

Autrefois *la Justice* nous parlait de la persécution que Mgr Walsh faisait subir au vénéré curé de Saint-Joseph. Mgr Walsh allait jusque dans le soubassement de l'église Saint-Joseph pour sommer au confessionnal le vénérable prêtre à comparaître devant lui. *La Justice* nous rapportait comment Mgr Walsh faisait faire sans cesse la navette au bon prêtre, de Biddeford à Portland, et de Portland à Biddeford pour le taquiner, le harceler, le persécuter, lui rendre la vie intolérable. De plus combien longtemps Mgr Walsh a laissé le vénéré vieillard, dans sa grande paroisse, qu'avec un seul vicaire, pour le décourager et pour qu'il s'affaisse sous le fardeau. Nous nous souvenons comme d'hier l'article sanglant que *la Justice* publiait à ce sujet.

Si on parvient à décourager le bon curé, si on parvient à ruiner sa santé en lui ôtant ses vicaires, en l'accablant d'ouvrage, en le persécutant de toute manière, il faudra bien, qu'à bout de force, il succombe. Alors l'assimilation sera moins difficile, le petit inspecteur des classes et la directrice auront meilleur jeu. Alors ce sera l'effervescence de l'assimilation à gros bouillon.

Alors les desseins perfides des assimilateurs s'accompliront plus facilement, et tous les malheurs prédits plus haut arriveront fatalement : on remplacera le catéchisme

français, les prières ne se feront plus en français, les heures destinées au français disparaîtront graduellement, et le nouveau curé, s'il n'est pas assimilateur sera chassé de l'école.

Tous les enfants animés par le patriotisme de leurs parents répéteront ces choses partout.

Pour dire toute notre pensée, le Bon-Pasteur escompte, au profit de sa caisse, cette persécution contre le curé.

Comme les Maristes de Van Buren, elles s'apprêtent à dire : Ainsi soit-il ! à tous les ordres d'assimilation que voudra l'évêque. Tout cela pour sauver la précieuse caisse.

Amère dérision ! Le Bon Pasteur à Québec, est à un pas de l'Université Laval où se tenaient les superbes assises du patriotique Congrès ; et le Bon Pasteur applaudissait ardemment. Pouvait-on s'attendre à une telle lâcheté de cette communauté canadienne-française, fondée dans la vieille cité de Champlain, qu'on se plaît à qualifier la ville la plus française et la plus patriotique de toute l'Amérique du Nord ?

Charles Dupil.

—:o:—

Revue des faits et des oeuvres

Le cri de l'Ouest : "Emparons-nous du sol!"

Intéressant article du "Patriote de l'Ouest" publié à Duck Lake, Sask., numéro du 29 août 1912 :

"La valeur exceptionnelle des terres de l'Ouest canadien pour la production agricole n'est plus à démontrer ; les faits et les chiffres établissant les résultats obtenus parlent plus haut que les préventions ou les craintes.

"La valeur des moissons de l'Ouest canadien, en 1911, a été de "deux cents millions" de dollars. Et tout annonce que la moisson de cette année dépassera considérablement ce chiffre.

“ Comme la population de l'Ouest, d'après le recensement de l'an dernier, se chiffre à un peu plus d'un million et quart, c'est donc une somme de plus de “ deux cents ” dollars que la terre féconde de l'Ouest produit annuellement pour chaque personne qui y réside.

“ Cependant dans les trois provinces de la prairie, la Manitoba, la Saskatchewan et l'Alberta, il n'y a encore qu' “ un vingtième ” du bon terrain en culture.

Jugez un peu de la richesse agricole, présente et future de ce pays.

N'y a-t-il pas là un beau domaine à exploiter par les nôtres ?

La province de Québec, pourtant très riche en agriculture, ne produisait l'an dernier qu'une valeur de \$103,187,000 pour ses deux millions d'habitants, soit une somme de cinquante dollars pour chacun. Il y règne cependant, dans l'ensemble, une réjouissante prospérité.

Mais à mesure que les familles augmentent, il faut songer à établir les enfants, et le bien paternel se trouvant forcément trop morcelé, il arrive que les conditions économiques obligent quelques membres de la famille, lorsque ce n'est pas la famille tout entière, à prendre le chemin des villes ou des Etats-Unis.

Pourquoi ne pas diriger ce flot migrateur vers les riches prairies de l'Ouest plutôt que de le laisser déverser sur un pays étranger qui peut fort bien se priver de notre appoint, et où les nôtres ne seront toujours qu'une infime minorité dans une terre d'exil ?

Les patriotes éclairés de la province de Québec et de tout le Canada envisagent ce problème du même point de vue que nous, comme le témoigne la résolution adoptée au Congrès de la langue française.

“ Le Premier Congrès de la langue française au Canada émet le vœu que les Canadiens-Français de la Province de Québec et des Etats-Unis qui ont décidé d'aller tenter fortune ailleurs, soient particulièrement dirigés vers l'Ouest canadien, l'Ontario et les provinces maritimes, où ils iront donner l'appui de leur nombre aux groupes français déjà

établis dans ces fertiles provinces. Sur l'avis de S. G. Mgr Mathieu, évêque de Régina, le Congrès désire ajouter qu'il considère comme nécessaire aux intérêts de la cause française en notre pays l'établissement à Québec, d'un bureau de Colonisation dont le but serait de diriger les habitants de langue française de la province de Québec, qui ont résolu d'aller tenter fortune ailleurs, vers les centres catholiques et français déjà établis dans l'Ouest canadien, et que des bureaux correspondants soient établis dans chacune des villes épiscopales de l'Ouest. Le Congrès désire préciser ce vœu en indiquant que nos compatriotes de l'Ouest ont tout particulièrement besoin de médecins, d'instituteurs et d'institutrices religieuses et laïques, et qu'ils sollicitent ardemment le concours précieux d'un plus grand nombre de prêtres de notre langue, dont les paroisses canadiennes-françaises qui vont se multipliant là-bas, auront un besoin croissant."

Ce vœu ne laisse aucun doute sur la direction à imprimer au mouvement de colonisation, et nous nous permettons d'en signaler toute l'importance qui a pu échapper à l'attention de plusieurs au milieu des nombreuses questions étudiées au Congrès.

Que tous maintenant se mettent à l'œuvre pour en assurer la réalisation.

Les Franco-Américains du Rhode Island.

De l'"Indépendant" de Fall River, Mass. (6 juin 1912) :

"Voici quelques chiffres qui établissent avec justesse la situation actuelle des Franco-Américains du Rhode-Island.

Ces chiffres ont été puisés dans le recensement des Etats-Unis, l'almanach catholique officiel, et complétés par des relevés faits sur place depuis un an.

Population du Rhode-Island, 512,610; Franco-Américains, 71,987, ou 13 pour cent.

Population catholique, 255,000 ou 30 pour cent.

Population franco-américaine, 71,987 ou 28 pour cent de la population catholique.

Paroisses catholiques, 79, dont 18 ou 22 pour cent desservies par des Franco-Américains.

Ecoles paroissiales ou académies, 39, soit 50 pour cent des paroisses.

Ecoles et académies franco-américaines, 18, soit 100 p. c. des paroisses franco-américaines et 46 pour cent du total des écoles catholiques.

Enfants de 5 à 15 ans dans l'Etat, 103,071.

Enfants catholiques, au moins 50 pour cent, 51,535.

Enfants franco-américains, 14,428 ou 21½ pour cent.

Enfants fréquentant les écoles catholiques, 18,793, ou 36 pour cent des enfants catholiques.

Enfants franco-américains fréquentant les écoles catholiques, 8,934, ou 62 pour cent des enfants franco-américains, et 47 pour cent des enfants fréquentant les écoles catholiques."

Déclaration de Mgr Fallon

Il est important de consigner ici, pour l'histoire, une déclaration faite par le remuant et si véridique évêque de London au sujet du Congrès du Parler français tenu à Québec, dans le cours du mois de juin dernier. Voici donc ce qu'a déclaré aux journaux (Action Sociale, 8 juillet), Mgr Fallon :

" Ce n'est qu'à mon retour à London, après presque un mois d'absence de mon diocèse, dit-il, que j'ai été mis pleinement au courant de la procédure du récent Congrès de la Langue française, tenu à Québec, au cours duquel mon nom et mes prétendues décisions ont été sujets à discussion.

" Je ne puis croire, dit Mgr Fallon, que les membres de ce Congrès voudraient me faire sciemment une injustice. Je suis porté à conclure qu'ils ont été les victimes d'un tour malhabile et je me rends compte que dans toutes ces assemblées mêlées, il est presque inévitable que quelque individu irresponsable tente d'introduire une question sur laquelle il serait impertinent de sa part ou de la part de son auditoire d'exprimer une opinion. C'est quelque chose de ce genre qui a eu lieu à Québec.

" Je n'ai jamais fait aucun règlement concernant l'absence de mes prêtres de leur paroisse, soit pour le Congrès de la Langue française ou pour n'importe quelle autre raison. Je n'ai jamais fixé leur permis d'absence à un certain nombre de jours. Et en jetant un coup d'œil sur le passé récent je trouve que dix permis d'absence ont été demandés pendant les six derniers mois. Sept ont été accordés et trois refusés. Mais que la permission ait été accordée ou non, ma décision était basée

sur des règles qui concernaient exclusivement les intérêts spirituels de mes diocésains.

“ Dans aucun cas, le Congrès de la Langue française ni aucun événement de ce genre n'a été en cause dans mes décisions.

“ Somme toute, je nie absolument la compétence de n'importe quel congrès, peu importe par qui dirigé ou sous quelles auspices tenu, à prononcer un jugement sur moi quand je suis dans l'exercice de ma juridiction, et je relève les derniers faits tout simplement pour empêcher qu'une vilaine fausseté passe sans démenti dans le domaine de l'histoire.

(Signé) “ M. F. FALLON,
“ Evêque de London.”

A part le ton vraiment épiscopal qui la distingue, cette note pourrait bien un jour établir un contraste frappant avec certains faits peu connus. On n'écrit plus guère de lettre Hanna-Pyne, mais on dit toujours que les murs ont des oreilles.

Nos idoles et ce qu'on en dit.

Sous ce titre, “ M. l'abbé Thellier de Poncheville ou le doigt dans l'oeil ”, le correspondant romain de l'“ Indépendant ” (Fall-River, Mass, 31 août 1912), publiait ce qui suit :

“ Nous avons reproduit textuellement, d'après l'“ Action Sociale ” de Québec, un propos véritablement scandaleux tenu à l'Université Laval, à l'occasion d'une conférence de M. l'abbé Thellier de Poncheville. En présentant l'orateur Mme Delâge avait dit : “ Jadis M. l'abbé Thellier de Poncheville affirma que M. l'abbé Garnier avait fait plus que Jésus-Christ, celui-ci n'ayant pas passé en chemin de fer la moitié de ses nuits ; j'ajoute que M. l'abbé Thellier a fait plus encore que M. l'abbé Garnier, puisqu'il a passé des nuits entières sur l'Océan pour évangéliser non pas une seule France, mais deux ! ”

“ En reproduisant ce trait d'esprit si déplacé, nous n'avions pu nous dispenser d'exprimer notre désapprobation, car nous sommes de ces chrétiens retardataires qui trouvent encore qu'il ne faut pas plaisanter avec Notre Seigneur.

“ M. l'abbé Thellier de Poncheville a eu le mauvais goût d'envoyer à “ l'Univers ” un démenti ridicule, qui avouait le fait, tout en prétendant que nous l'avions inventé, nous qui

n'avions fait que citer le texte du compte-rendu amical étalé à la première page du journal de Québec.

“Comme si cette gaffe de l'éminent orateur (qui a surpassé l'abbé Garnier, lequel surpassa Jésus-Christ) ne suffisait pas, la garde démocratico-libérale a donné. Armée de mensonges et d'injures qui sont l'âme du libéralisme, qu'il s'appelle catholique ou non, la “Libre Parole” et “l'Express de Lyon” ont protesté contre “une certaine agence Roma”, “agence plus que suspecte”, qui avait inventé “un inepte propos odieusement attribué à un prêtre éminent” (“Libre Parole”) un propos aussi inepte qu'invraisemblable” (“Express de Lyon”).

“Nous admirons l'aplomb de ces messieurs, qui inventent de toutes pièces une “attribution”; et cela, il faut bien le noter, après que “l'Univers” avait reproduit textuellement notre note, qui à son tour citait le texte même de “l'Action Sociale”.

“Donc, il est constant que Mme Delâge, présentant M. l'abbé Thellier de Poncheville, lui a attribué le propos qu'on sait et que M. l'abbé n'a ni protesté ni atténué.

“Il est constant que “l'Action Sociale”, de Québec, a rapporté fidèlement ce qui s'est passé à l'Université Laval, et que M. Thellier a continué à ne pas protester et à ne rien atténuer.

“Il nous semble que c'est assez pour être édifié sur le compte de M. l'abbé et de sa jeune garde journalistique.

“Mais est-il vrai que jadis M. l'abbé de Poncheville a tenu, oui ou non, le propos déplorable que Mme Delâge lui a attribué pour l'en glorifier ?

“L'Univers” vient de citer le compte-rendu officiel du discours prononcé par M. l'abbé Thellier de Poncheville à l'un des récents congrès annuels de la Bonne Presse.

“La Croisade de la “Presse,” organe officiel de la Bonne Presse, VIIIème année, No. 370, 16 décembre 1909, p. 440 :

“Ce journal (le “Peuple Français”), dit M. l'abbé de Poncheville, n'était pas un inconnu à la “Croix.” On y a “gardé le souvenir du dévouement infatigable de l'abbé

“ Garnier, promenant sa parole et son œuvre à travers la France entière (applaudissements) avec un zèle qui lui a valu un éloge dont j’ambitionne, quand j’aurai quelques mille kilomètres de plus à mon actif, de recevoir une parcelle : VOUS ETES, MONSIEUR L’ABBÉ, PLUS DÉVOUÉ QUE JÉSUS-CHRIST, car Jésus-Christ n’a pas passé comme vous la moitié de ses nuits en chemin de fer. (Rires et applaudissements.) ”

“ Il est donc officiel que M. l’abbé Thellier de Poncheville a fait sien ce blasphème anonyme, en y ajoutant qu’il ambitionnait de l’entendre répéter un jour en son honneur. Il vient d’avoir cette triste satisfaction. Mme Delège et l’*“ Action Sociale ”* n’ont pas inventé ce déplorable propos, mais en l’étalant, l’une dans son discours, l’autre dans ses colonnes, ils ont donné à M. l’abbé Thellier de Poncheville la joie qu’il convoitait depuis des années.

“ Sans doute, dans son insondable légèreté qui lui fait accepter de ses amis compromettants des compliments à sa tête blonde comme celle d’un enfant de chœur et à sa taille svelte comme celle d’une jeune fille, M. l’abbé Thellier de Poncheville n’a pas compris que son trait d’esprit était un blasphème voltairien.

“ Autrement, nous sommes les premiers à être sûrs qu’il ne l’aurait pas prononcé. Mais, que dire du jugement, du tact, du sentiment religieux de ce docteur de l’évangile démocratisé qui ne comprend pas l’énormité de ce qu’il a dit ?

“ Il est vrai qu’il est en bonne compagnie. Que dire en effet de ce monde démocratico-libéral qui “ rit, applaudit, ” répète en s’extasiant le blasphème voltairien, sauf après coup à protester bruyamment contre nous, en nous accusant d’avoir “ odieusement attribué ” à la tête blonde et à la taille fine de M. l’abbé de Poncheville, “ un inepte propos, aussi inepte qu’invraisemblable ” ?

“ Cet incident est vraiment un document humain de premier ordre saisissant sur le vif tout un milieu qui prétend pousser l’Eglise vers de nouveaux “ horizons, ” comme ils appellent dans leur littérature le vieux libéralisme et le démocratisme déjà vieillot. ”

Léon Kemner.

LE DEVOIR

Grand Journal quotidien du soir

DIRECTEUR : - - HENRI BOURASSA

L. P. DESLONGCHAMPS, GERANT

L'édition hebdomadaire donne les principaux articles parus pendant la semaine, les principales nouvelles et tout ce qui intéresse les cultivateurs ; les prix du marché, etc.

"Le DEVOIR"

71a, St-Jacques
MONTREAL

Le DEVOIR est le plus sincère, le plus franc interprète des sentiments canadiens-français ;

Le DEVOIR n'a aucune attache politique ou financière ;

Le DEVOIR est le seul journal canadien-français qui publie des articles signés d'hommes politiques en vue ;

Le DEVOIR ne publie que des romans d'une scrupuleuse honnêteté ;

Le DEVOIR parle de tout ce qui intéresse les cultivateurs..

Abonnez-vous au "Devoir"

Édition quotidienne, \$3.00 par année pour

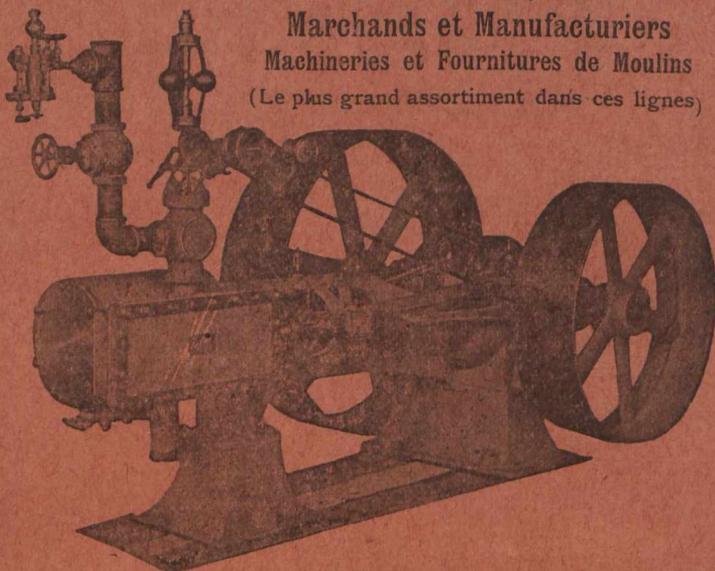
le Canada et les Etats-Unis :: :: :: ::

Édition hebdomadaire, \$1.00 pour le Canada,

\$1.50 pour les Etats-Unis :: :: :: ::

LA CIE CHS. A. PAQUET, Limitée

Marchands et Manufacturiers
Machineries et Fournitures de Moulins
(Le plus grand assortiment dans ces lignes)



Coin des rues DALHOUSIE et ST-JACQUES - Basse Ville, QUEBEC

Système de Chemin de Fer du Grand Tronc

Le fameux Chemin de Fer
Canadien à double voie



La principale artère de communication entre l'Est et l'Ouest

Le système de Chemin de Fer du Grand Tronc atteint, par ses voies propres et ses voies de correspondance, les grands centres du Canada et des Etats-Unis. A part cela, c'est la grande voie pittoresque du Canada.

Les villes historiques de Montréal et de Québec, avec leurs nombreux souvenirs du passé tout autant que leur attrait et leur prospérité de l'heure présente, sont toujours intéressantes.

Aménagement parfait.

Wagons vestibules,

L'excellence du service de ses wagons-restaurants a valu au système du Grand Tronc une réputation qui s'étend à tout le continent.

Ecrivez et demandez une copie de "Trains 3 et 4," une publication décrivant la route entre Chicago, Portland et Québec. On recevra aussi, sur demande, un magnifique pamphlet sur Montréal, Québec et Ottawa.

W. E. DAVIS

G. T. BELL,

Gérant du trafic des passagers
MONTREAL

Assistant gérant du trafic des passagers,
MONTREAL

IMP. BILAUDEAU, MONTREAL